

FRANÇOIS MARQUER
JOSEPH MACÉ

Contes des moussillons





LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

François Marquer
Joseph Macé

Contes des moussailons



© Arbre d'Or, Genève, juillet 2004
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

I — LES FÉES DE L'ABONDANCE

LE PETIT MOUTON MARTINET

Il était une fois un homme qui avait une petite fille ; il lui avait donné une fée pour marraine et il l'aimait bien. Mais sa femme mourut, et comme il était encore jeune, il se remaria et de son second mariage il eut une fille.

La femme, comme c'est l'ordinaire des belles-mères, n'aimait point l'enfant de son mari, et elle était jalouse d'elle parce qu'elle était plus jolie que sa fille. Elle l'envoyait garder les moutons et lui donnait seulement un petit morceau de pain sec pour sa journée.

Un jour, la petite fille était à regarder son morceau de pain ; elle songeait qu'il était bien petit et bien dur, et que, pendant que sa sœur restait à la maison bien choyée et bien nourrie, elle était dans les champs, traitée comme une mendiante. Elle se mit à pleurer et elle vit sa marraine qui passait par là, déguisée en chercheuse de pain.

— Qu'as-tu à pleurer, ma petite fille ? lui demanda-t-elle.

— Regardez, répondit-elle, ce que j'ai pour me nourrir toute la journée.

— Ce n'est guère, mon enfant ; mais tu en as encore plus que moi : veux-tu m'en donner un petit morceau ?

L'enfant partagea son pain avec la vieille, et elle lui raconta comment sa belle-mère la traitait et l'envoyait garder son troupeau sans lui donner de quoi manger son content.

— Comment se nomment tes moutons ? demanda la fée.

— Celui-ci se nomme Martinet, l'autre Thébaud, l'autre Isar.

— Lequel aimes-tu le mieux ?

— C'est mon petit mouton Martinet, car il n'est point farouche, et il se laisse caresser.

— Hé bien, dit la fée ; voici une baguette. Quand tu entendras sonner la cloche, tu frapperas sur le dos de ton mouton en disant :

CONTES DES MOUSSAILLONS

*Par la vertu de mon mouton Martinet,
Qu'il vienne une table où j'aie tout à souhait,*

et tu verras se dresser devant toi une table bien garnie, que tu feras disparaître quand tu seras rassasiée. Mais garde-toi bien que ta belle-mère ne sache que tu as la baguette, car elle te ferait encore du mal.

La petite fille remercia la fée qui s'éloigna. Quand elle entendit sonner l'angélus, elle appela son petit mouton, et elle lui frappa doucement sur le dos en disant :

*Par la vertu de mon mouton Martinet,
Qu'il vienne une table où j'aie tout à souhait.*

Aussitôt elle vit devant elle une jolie table servie et les plats qui étaient dessus étaient tout chauds. Elle mangea de bon appétit, puis quand elle n'eut plus faim, elle joua de sa baguette en disant :

*Par la vertu de mon mouton Martinet,
Table, va-t'en sous terre et disparaïs.*

Tous les jours elle était servie quand elle voulait, et loin de maigrir, elle devenait de plus fraîche et jolie ; sa belle-mère en était bien navrée, et elle dit à sa fille :

— Demain, tu iras aux champs avec ta sœur, et tu lui diras : « Ma sœur, cherche-moi mes poux dans la tête et je te chercherai les tiens après. » Tu feras mine de dormir et tu verras si quelqu'un lui apporte à manger.

La vilaine petite fille alla aux champs avec sa sœur, et lui dit :

— Ma sœur, si tu veux nous allons nous chercher nos poux ?

— Volontiers, répondit la petite fille.

Elle se mit à peigner sa sœur ; mais comme celle-ci se doutait qu'elle était venue pour l'épier, elle se tint sur ses gardes. La petite fille eut faim et elle dit à sa sœur

— Qu'est-ce que tu as à manger ?

L'autre lui montra son morceau de pain sec ; mais quand elle le

CONTES DES MOUSSAILLONS

vit, elle fit la grimace, et retourna dîner à la maison. Dès qu'elle fut partie, la petite fille appela son mouton, et le frappa de trois coups de baguette en disant :

*Par la vertu de mon mouton Martinet,
Qu'il vienne une table où j'aie tout à souhait.*

Le lendemain la méchante belle-mère envoya encore sa fille ; mais elle lui donna un gros morceau de pain bien beurré pour qu'elle n'eût pas besoin de revenir à midi.

La vilaine petite fille se mit à peigner sa sœur ; mais elle fit mine de s'endormir. Fanchette prit la tête d'un vieil âne qui n'avait plus que les os, et la mit entre les mains de sa sœur, puis elle appela son mouton et fit jouer sa baguette en disant tout bas :

*Par la vertu de mon mouton Martinet,
Qu'il vienne une table où j'aie tout à souhait.*

L'enfant, qui ne dormait plus, vit sa sœur manger des meilleurs plats et faire ensuite disparaître la table. Quand elle rentra à la maison, elle raconta ce qu'elle avait vu, et sa mère en fut si irritée, qu'elle tomba malade de colère et se mit au lit.

En revenant, son mari la trouva couchée et lui demanda ce qu'elle avait :

— Ah ! répondit-elle, je suis bien malade.

— Qu'est-ce que je ferais bien pour te guérir ? dit le mari.

— Si je mangeais un morceau du petit mouton Martinet, il me semble que je serais soulagée.

— Ah ! dit le mari, ce serait dommage de le tuer, car il est gentil et ma fille l'aime bien ; il vaudrait mieux tuer Isard ou Thébaud, qui sont aussi gras.

— Non, répondit-elle, c'est Martinet que je veux manger.

Quand Fanchette apprit que son mouton allait être tué, elle alla chez sa marraine, et lui dit en pleurant :

— Ah ! ma marraine, ma méchante belle-mère qui veut manger mon pauvre petit Martinet !

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Puisqu'elle veut le manger, répondit la fée, je n'y peux rien ; mais tu demanderas à ton père sa tête et ses quatre pieds, et tu me les apporteras.

Quand la fée eut la tête et les pieds de l'agneau Martinet, elle les toucha avec sa baguette, et dit :

*Je veux qu'ici s'élève un beau château,
où se trouve dedans tout ce qu'il faut.*

Alors la tête devint la charpente et les pieds formèrent les murailles. On voyait le château de la mer, et il était plus beau que celui du roi.

Quelque temps après, le fils du roi alla à la chasse, et il se trouva à passer auprès du château :

—Voilà, dit-il, un château qui a été construit depuis peu.

Il y entra et dit à Fanchette :

—Voulez-vous me permettre d'allumer mon cigare, Mademoiselle ?

—Oui, Monsieur, entrez.

Jamais le fils du roi n'avait vu rien de si beau, et, comme Fanchette lui plaisait, il se mit à lui faire la cour. En s'en allant, il lui dit :

—Je voudrais revenir ici ; que faudra-t-il vous apporter ?

—Un peu de gibier que vous aurez tué, répondit-elle.

Quand il fut de retour chez son père, il lui dit :

—J'ai fait bonne chasse, et j'ai vu sur ma route un château qui est plus beau que le nôtre ; il faudra que vous veniez le voir avec moi.

Ils vinrent au château, et virent sur le balcon la jeune fille qui chantait. Ils lui demandèrent la permission d'entrer ; et elle y consentit. Pendant qu'ils descendaient de cheval, elle se hâta d'épousseter le salon, puis elle vint leur ouvrir et les invita à s'asseoir dans des fauteuils tout dorés.

—Désirez-vous vous rafraîchir ? leur demanda-t-elle ; il fait chaud.

—Avec plaisir, Mademoiselle, dit le roi.

Elle alla dans la salle à manger, et prenant la baguette que lui avait donnée sa marraine, elle dit :

CONTES DES MOUSSAILLONS

*Par la vertu de mon mouton Martinet,
Qu'il vienne une table où j'aie tout à souhait.*

Il vint une table couverte de pâtisseries et de liqueurs ; jamais le roi n'avait vu rien de mieux servi.

En s'en allant le prince dit à son père :

— Comment trouvez-vous cette jeune fille ?

— Elle me plaît beaucoup, répondit-il.

— Et à moi aussi ; si elle y consent, nous nous marierons ensemble.

Ils revinrent le lendemain et Fanchette consentit à épouser le fils du roi. Quand elle avait besoin de quelque chose, elle descendait dans sa cave pour jouer de sa baguette, et sa belle-mère, qui en eut connaissance, trouva moyen de s'y cacher.

Pour le jour du mariage, elle dit au roi :

— Il n'est pas nécessaire que vous apportiez rien ici, je me procurerai tout ce qu'il faudra.

Quand le roi et son fils furent arrivés, elle descendit à la cave pour commander à sa baguette un beau repas ; mais sa belle-mère qui la guettait la saisit par la ceinture ; Fanchette cria au secours, le fils du roi accourut et vit la méchante belle-mère qui levait un grand couteau pour égorger sa belle-fille. Le prince tua la méchante femme et jeta son cadavre à pourrir parmi les broussailles.

Il se maria avec la jeune fille, et ils firent de belles noces. Fanchette fit ensuite venir son père qui demeura avec elle, et ils vécurent heureux.

Conté en 1880, par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse,
âgé de 15 ans. Il tient ce conte de Suzon Loisel, veuve
Josset, de Saint-Cast, âgée de 70 ans.

LA SOURIS GRISE

Il y avait une fois un bûcheron et sa femme qui demeuraient dans la forêt. Un jour que le bûcheron coupait du bois, il vit un homme qui dormait profondément, étendu au pied d'un chêne, et comme une couleuvre s'approchait de lui pour le piquer, le bûcheron la coupa en deux d'un coup de hache, puis il réveilla l'homme et lui dit :

— Comment osez-vous dormir ici, où il y a tant de couleuvres ? En voici une que j'ai coupée en deux, au moment où elle s'élançait pour vous piquer. Si vous avez envie de dormir, venez vous reposer dans notre cabane.

— Ah ! répondit l'homme, vous m'avez rendu un grand service ; la couleuvre que vous venez de tuer était l'amie d'une fée qui voudrait bien me voir mort. Prenez garde à elle : elle va se transformer en souris grise et venir chez vous ; elle essaiera désormais de vous faire du mal pour venger sa commère la fée.

Le bûcheron et l'homme qu'il avait trouvé dans la forêt se mirent en route pour aller à la cabane, et l'homme lui demandait s'il désirait quelque chose :

— En travaillant je gagne de quoi manger du pain, répondit le bûcheron ; mais il y a longtemps que je suis marié et je n'ai point d'enfant ; pourtant ma femme et moi nous ne désirons rien au monde que cela.

— Bientôt, lui dit l'homme, vous aurez une fille ; mais sa mère mourra en lui donnant le jour ; veillez bien sur elle, car, jusqu'à ce qu'elle ait dix-huit ans accomplis, la fée aura le pouvoir de lui faire du mal.

Ils arrivèrent à la cabane, et le bûcheron offrit à son hôte de manger un morceau ; à peine étaient-ils entrés qu'ils virent dans l'aire une souris grise qui trottnait en faisant : Kuit ! kuit !

— Voici la méchante fée, dit l'homme — c'était le fils du roi —

CONTES DES MOUSSAILLONS

elle s'apprête à nous jouer de mauvais tours ; jetez-lui un morceau de lard ; si elle mord dedans, elle ne pourra plus nous nuire.

Le bûcheron laissa tomber tout doucement à terre un petit morceau de lard ; la souris grise tourna trois fois autour en disant : Kuit ! kuit ! elle le mordit, aussitôt il se forma autour d'elle une petite tente qui l'enveloppa. Le fils du roi la ferma avec un cadenas, et il en remit la clé au bûcheron, en lui recommandant de mettre la petite tente en lieu sûr et de ne jamais l'ouvrir.

La femme du bûcheron mourut en donnant le jour à une fille qui vint à merveille, et arriva à l'âge de dix-sept ans sans avoir jamais été malade.

La petite tente où la souris était enfermée était ramassée dans la maison, et le père avait souvent défendu à sa fille de l'ouvrir, en lui disant que si elle désobéissait, il serait perdu. Un jour qu'il était à travailler dans la forêt, elle eut envie de voir ce qu'il y avait dans la tente, et comme elle savait où la clé était cachée, elle l'ouvrit. Il en sortit une souris grise qui se promenait dans la maison et tournait autour d'elle en mordant son cotillon et en disant : Kuit ! kuit !

Elle prit son balai pour la chasser, mais, dès que le balais eut touché la souris, il se changea en une barre de fer rouge qui lui brûlait les mains. Elle alla chercher son chat pour la manger, mais dès qu'il l'eut approchée, il fut transformé en un gros crapaud, qui sortit clopin-clopant de la maison.

Son père arriva et lui dit :

— Pourquoi la maison est-elle ainsi en désordre ? Où est ton balai ?

— Il était si vieux que je l'ai jeté au feu.

— Où est le chat ?

— Il est parti je ne sais où.

Cependant la souris grise continuait à mordiller le cotillon de la jeune fille.

— Qu'est-ce que cette souris grise qui est toujours après moi ? demanda-t-elle à son père.

— Ah ! s'écria le bûcheron, tu as ouvert la tente ; la méchante bête

CONTES DES MOUSSAILLONS

va essayer de te faire faire plusieurs choses ; mais ne lui obéis pas, ou tu es morte.

La fille sortit de la maison ; mais la souris grise la suivait comme son ombre. Et la fille était à la veille d'atteindre ses dix-huit ans.

Elle rencontra une femme qui avait un panier dont le dessus était recouvert d'une vitre, et qui lui dit :

— Il ne faudra pas découvrir ce panier-là, sinon tu es morte.

Comme elle avait faim et soif, la femme lui dit :

— Je vais te chercher à manger, mais garde-toi de toucher au panier.

La souris grise mordait dans le panier, tournait tout autour, sautait par-dessus, comme pour inviter la fille à regarder dedans, mais celle-ci disait :

— Non, tu as beau faire, je ne toucherai pas au panier.

La souris courait, courait en disant : Kuit ! kuit ! mais la fille répétait : Non ! non !

L'heure où elle atteignait ses dix-huit ans arriva ; alors la souris grise cessa de tourner et lui dit :

— Tu es délivrée : tu vas être mariée avec un prince, et moi j'ai encore mille années à rester en souris.

N, i, ni

Mon petit conte est fini.

Conté en 1880 par Joseph Macé, de Saint-Cast,
mousse âgé de 14 ans.

LA HOULE DE CHÊLIN¹

Il était une fois à Saint-Cast une femme qui avait trois enfants ; souvent ils allaient se promener à l'entrée de la Houle de Chêlin, et ils voyaient toutes sortes de bêtes, des chiens, des chats, des oies qui parfois même leur montaient sur les épaules ; mais quand ils voulaient les attraper, ils s'évanouissaient, et ils ne trouvaient plus rien.

Un soir, un des enfants vit trois belles oies qui pâturaient sur la lande.

— Si je peux les attraper, dit-il, voilà de quoi faire bouillir la marmite.

Il parvint à en saisir une, mais les deux autres se jetèrent sur lui, et le frappèrent à coups de bec jusqu'à ce qu'il eût lâché celle qu'il avait prise, puis elles s'enfuirent du côté de la Houle, et il pensa que c'étaient les oies des fées.

Sous la maison où ils demeuraient, il y avait un canal pour l'écoulement des eaux ; un jour qu'il avait beaucoup plu, il se boucha et la maison fut inondée. La femme leva une des dalles qui couvraient le canal, et l'eau s'écoula ; puis voyant une dalle taillée, elle la souleva, et vit au-dessous d'elle une belle dame couchée dans un lit et que deux autres dames étaient à soigner.

« Qu'est-ce que cela ? pensa-t-elle ; ce sont peut-être les fées de Chêlin. »

Et elle y songeait souvent ; car elle entendait parfois des voix qui disaient : « Le four est-il chaud ? est-il temps d'apporter la pâte ? » La femme se dit : « Il faudra que je demande un jour s'il y a quelqu'un au-dessous de notre maison. »

Un matin elle souleva la dalle, et elle se pencha sur le trou pour crier :

¹ La Houle de Chêlin est en Saint-Cast, près de la pointe de l'Isle.

CONTES DES MOUSSAILLONS

— A quelle heure sera votre première fournée de demain ?

— A dix heures, répondit une voix.

— Y aurait-il moyen de cuire un pain dans votre four ?

— Oui, oui, dirent les fées.

Le lendemain, la femme entendit chauffer le four, elle prit de la pâte dans une jatte, puis elle leva la dalle et descendit sous terre. Elle vit les fées qui enfournaient leur pain et mit le sien à cuire avec les leurs.

Les fées lui frottèrent le tour des yeux avec de la pommade, et elle voyait dans la houle toutes sortes de petits *fions*², et une fée qui portait un enfant. Quand son pain fut cuit, les fées le lui donnèrent en disant :

— Voilà du pain qui ne diminuera point, si vous n'en donnez à personne qu'à ceux de votre famille ou aux gens qui travailleront pour vous ; mais il faudra aussi que ce soit toujours vous qui coupez les morceaux.

La femme remercia beaucoup les bonnes dames, puis elle leur demanda par où s'en aller :

— Par la grande porte, répondirent-elles.

Mais elle eut beau chercher, elle ne vit point de porte, et elle remonta par le trou que bouchait la dalle.

Elle avait bien soin de son pain, et il ne diminuait point : elle avait la précaution de toujours le couper elle-même, et quand elle donnait à manger à des journaliers, elle achetait du pain exprès pour eux. Mais un jour qu'elle avait du monde chez elle, elle n'acheta point de pain parce qu'elle n'avait plus d'argent, et elle mit sur la table la gâche des fées. Elle en coupa de bons morceaux pour les journaliers qui étaient à dîner, mais pendant qu'elle avait le dos tourné, l'un d'eux coupa un morceau, et aussitôt le pain diminua.

Elle se désolait de ne plus en avoir ; un jour elle alla au marché de Matignon, et sur la route elle voyait des fées qui conduisaient leurs cochons et leurs oies. Sur le champ de foire, il y en avait aussi qui montraient des curiosités ou qui disaient la bonne aventure.

² Les *fions* sont des lutins ; ils vivaient avec les fées et n'étaient point méchants.

CONTES DES MOUSSAILLONS

La femme alla marchander un petit cochon qu'une Jaguine³ avait amené, et elle voyait une des fées qui mettait sa main dans la poche du tablier de la Jaguine.

— Regardez donc, s'écria-t-elle, comme ces fées sont voleuses !

Aussitôt la fée se détourna, et elle lui arracha un œil ; mais la femme ne s'en aperçut que lorsque, rentrée chez elle, elle se regarda dans son miroir.

Conté en 1880, par François Marquer, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 14 ans.

Il tient de sa mère ce conte où l'on retrouve plusieurs épisodes communs aux légendes des houles : les fées qui vont au four, le pain qui ne diminue point, l'œil arraché à la personne qui révèle les déguisements des fées.

³ Femme de Saint-Jacut.

LA BELLE-MÈRE

Il était une fois un homme qui avait une petite fille. Sa femme mourut. Il était encore jeune et il se remaria avec une femme qui faisait mille caresses à son enfant, de sorte qu'il espérait qu'elle serait pour elle une seconde mère. Mais, dès qu'elle fut mariée, elle changea de conduite et prit en haine sa belle-fille. Tous les matins elle l'envoyait aux champs garder les oies, et pour toute nourriture elle lui donnait un petit morceau de pain avec si peu de beurre qu'en l'étendant de son mieux avec son couteau, la petite fille ne pouvait beurrer tout son pain; jamais elle n'avait bien fait ni bien dit, et elle était malheureuse comme les pierres.

Un jour que sa belle-mère lui avait coupé un morceau plus petit que de coutume, la petite fille, en allant aux champs, vit venir une vieille bonne femme qui lui demanda la charité :

— Je n'ai guère de pain, répondit-elle; mais je vais partager avec vous.

La vieille femme, qui était une fée, mangea le morceau de pain et s'en alla.

Le lendemain la petite fille avait un morceau moitié plus petit que celui de la veille; la bonne femme vint encore et lui dit :

— Charité, s'il vous plaît.

— Oui, ma bonne mère, répondit l'enfant; et elle lui donna la moitié de sa dinette.

Quand la vieille eut mangé, elle devint une dame si belle que jamais la petite fille n'avait vu sa pareille; elle lui dit :

— Mon enfant, va chez toi demander à ton père un morceau de pain; ta belle-mère est couchée, si elle dit quelque chose, tu me le rapporteras bien exactement.

La petite fille alla à la maison et dit à son père

— Papa, j'ai faim; donne-moi un bon morceau de pain.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Le père coupa pour sa fille un morceau qui faisait le tour de la gâche, et la belle-mère, qui était couchée, dit en le voyant :

— En voilà un bon lopin !

La petite fille revint aux champs et rapporta le morceau de pain à la belle dame.

— Qu'est-ce que ta belle-mère a dit ? lui demanda-t-elle.

— Rien, elle a regardé le pain.

— Si, elle a dit quelque chose, rappelle-toi bien.

— Ah ! c'est vrai, elle s'est écriée : « En voilà un bon lopin ! »

— Puisque ta belle-mère a parlé, dit la fée, je ne puis rien faire avec ce morceau ; retourne en demander un autre à ton père.

La petite fille courut à la maison et dit :

— Papa, j'ai encore faim, donne-moi un autre morceau.

Son père lui en coupa un plus épais que le premier et qui faisait le tour de la gâche. Sa belle-mère, qui avait la tête tournée du côté du mur, ne la vit pas et elle ne dit rien cette fois.

La petite fille se hâta de retourner aux champs où était la fée et elle lui donna le morceau de pain.

La fée demanda si la belle-mère n'avait rien dit, et quand la petite fille lui eut assuré qu'elle n'avait pas même vu le morceau, elle le plaça au milieu du champ où la petite fille gardait ses oies. Elle frappa dessus trois coups avec sa baguette, en disant :

— Par la vertu de ma Petite-Baguette, deviens un château si beau qu'on n'en ait jamais vu de pareil.

Aussitôt s'éleva au milieu du champ un château où il y avait des appartements magnifiques, des domestiques, des broches qui tournaient, tout ce qu'on peut désirer de mieux.

La petite fille courut chez son père et lui dit :

— Ah ! papa, viens donc voir le beau château que j'ai maintenant.

— Qu'est-ce que tu dis ? tu rêves, mon enfant.

— Non papa, je t'assure que c'est vrai.

— Je vais aller avec toi pour te faire plaisir.

Quand il fut sorti, il fut bien surpris de voir le beau château qui se montrait au-dessus des arbres. La petite fille lui dit :

— Je vais aller devant pour embrasser ma marraine qui me l'a donné.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Quand le père arriva pour entrer dans le château, il y avait un gardien à la porte qui lui dit :

— On ne passe pas ; qui êtes-vous ?

— Le père de votre maîtresse.

La petite fille arriva et dit de laisser entrer son père qui parcourut tous les appartements ; jamais il n'avait rien vu de si beau. Il se mit à table avec la fée et sa fille, et ils mangèrent de bon appétit ; mais les pains et les plats ne diminuaient point. La petite fille conta à son père toute la misère que sa belle-mère lui avait faite : alors il s'en alla chez lui et reprocha à sa femme d'avoir maltraité son enfant.

— Qu'est-ce que tu dis, criait-elle d'une voix aigre, je ne l'ai seulement pas touchée, ta fille ! si tu continues à m'agacer, je vais te mettre dehors.

Mais une voix douce se fit entendre :

— Vous ne le mettrez pas à la porte.

Et la belle fée se montra sur le seuil.

— De quoi vous mêlez-vous ? dit la méchante femme ; ce que je fais ne vous regarde pas.

La fée la toucha de sa baguette en disant :

— Deviens une statue de marbre, puisque tu as eu le cœur aussi dur que la pierre.

Elle emporta la statue dans le château. La petite fille et son père y vécurent heureux, et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore.

Conté en 1880 par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse,
âgé de 15 ans.

LE PAIN DES FÉES ET L'ŒIL DE CRISTAL

Il y avait une fois à Saint-Cast, une femme qui n'était pas riche ; un jour une mendiante se présenta à sa porte, et lui dit :

— Charité, s'il vous plaît.

— Ah ! ma pauvre femme, répondit-elle ; vous êtes bien mal tombée ; il n'y a guère de pain, chez nous ; mais je ne voudrais pas vous refuser, et je vais vous en couper un petit morceau.

— Je vous remercie, dit la mendiante ; si je vous ai demandé la charité, c'était pour voir si vous aviez bon cœur ; car je n'ai besoin de rien. Tenez, voici un chanteau⁴ de pain que je vous donne ; vous pourrez en couper pour vous et pour vos enfants tant que vous voudrez ; le morceau enlevé repoussera aussitôt et il sera toujours frais ; mais si vous en faisiez manger à d'autres personnes, il diminuerait comme un chanteau ordinaire.

Cette femme était borgne ; la mendiante, qui était une fée, lui mit aussi un œil de cristal et lui dit :

— Voici un œil que je vous donne, et qui sera aussi bon que celui que vous avez perdu ; mais ce que vous verrez par cet œil-là, il ne faudra jamais le dire.

La fée s'en alla, et la femme était bien contente ; elle avait beau couper dans le chanteau de la fée, il ne diminuait point, et comme elle n'avait pas besoin d'acheter de pain, elle se mit à son aise.

Un jour sa commère vint la voir et lui dit :

— Tu t'es bien enrichie depuis quelque temps ?

— Oui, répondit-elle sans penser, je suis mieux maintenant que je n'étais. Veux-tu manger un morceau ?

— Oui, dit la commère.

— Ah ! je ne sais pas où j'ai mis mon couteau.

⁴ Morceau coupé dans un grand pain.

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Tiens, voilà le mien.

Elle coupa un morceau dans le pain des fées ; mais cette fois il ne repoussa plus, et le chateau s'en alla comme un chateau ordinaire. Alors seulement elle se souvint, mais trop tard, de ce que la fée lui avait recommandé.

Un jour qu'elle était allée au marché de Matignon, elle vit par son œil de cristal une femme qui prenait sur l'étalage des boutiques tout ce qui lui convenait, et personne ne lui disait rien.

— Ah ! s'écria étourdiment la femme de Saint-Cast, comment vous laissez-vous ainsi voler à votre nez ?

Mais les marchands avaient beau écarquiller les yeux, ils ne voyaient pas la voleuse. Celle-ci qui était la fée, se retourna vers elle et lui arracha son œil de cristal en disant :

— Tu as fait ce que je t'avais défendu ; tu viens de parler de ce que tu voyais par ton œil de cristal, tu as coupé pour une étrangère un morceau du pain que je t'avais donné ; maintenant tu mourras de faim.

Conté en 1880, par Joseph Macé de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.

L'épisode de l'œil enlevé se retrouve dans d'autres contes du pays gallot ; dans « La Goule ès fées », que j'ai publiée en patois dans la *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, page 19 ; dans « la Houle Cosseu », page 24 du même volume, un pêcheur de Saint-Jacut qui s'était frotté un œil avec la pommade des fées et les reconnaissait sous leurs déguisements, a l'œil arraché par une fée qui paraissait sur l'estrade d'une baraque de saltimbanques. La bonne femme qui dans le conte de « la Goule ès fées » s'était frotté aussi l'œil avec de la pommade, ayant dénoncé une fée qui volait et que seule elle apercevait, perd aussi l'œil qui était devenu clairvoyant. La nourrice de « l'Enfant de la fée », n° XVII des *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, qui s'était aussi frotté les yeux, est punie moins sévèrement de son indiscretion ; mais les fées lui enlevèrent son nourrisson et les présents qu'elles lui avaient faits.

L'INSTRUCTION ET LE JUGEMENT

Il y avait une fois un garçon qui se gagea comme domestique dans une métairie; il était bête, bête comme tout, aussi bête que Jean le Diot. Quand on lui commandait quelque ouvrage, on pouvait être sûr qu'il le faisait tout de travers.

Un jour, son maître lui dit :

— Nous avons préparé un champ hier, tu vas y semer du blé noir.

Le garçon prit un sac de pommes de terre, et alla les semer dans le champ; quand il arriva au soir son maître lui dit :

— Hé bien, Jean, as-tu fait ton ouvrage ?

— Oui, notre maître, répondit-il, j'ai semé de bonnes pommes de terre.

— Ah ! s'écria le fermier, tu fais tout à rebours ; je ne sais ce qui m'empêche de te battre, tu partiras d'ici demain matin.

Le lendemain, le pauvre domestique prit au bout d'un bâton un petit paquet qui contenait ses hardes et il s'en alla. Comme il passait par la forêt, il vit un épervier qui poursuivait un chardonneret. Il ramassa une pierre et la jeta à l'épervier qu'il tua raide. Alors il vit le chardonneret se poser sur un buisson, et, à l'instant, au lieu du gentil petit oiseau, il vit une dame belle comme une fée — c'en était une — qui lui dit :

— Mon pauvre Jean, tu as bien fait de tuer l'épervier qui me poursuivait ; tu n'as guère d'esprit ; mais tu as bon cœur. Pour te récompenser, je vais te donner à choisir entre deux dons : tu auras à ton choix l'instruction ou le jugement ; réfléchis bien.

— Je veux l'instruction, répondit Jean.

— Pense à ton choix, dit la fée ; si tu prends l'instruction, tu pourras t'en repentir.

— Cela ne fait rien, répliqua Jean, je veux être instruit pour qu'on ne m'appelle plus Jean le Diot.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Elle le toucha de sa baguette, et dès qu'on lui demandait quelque chose il le savait, et il en disait les raisons ; les gens étaient étonnés, et ils disaient :

— Où diable a-t-il été pour apprendre tant de malice ?

Le notaire du pays avait besoin d'un clerc ; il entendit parler d'un garçon de ferme qui était savant comme tout ; il lui proposa d'être son clerc, mais quand Jean fut chez lui, il était plus savant que son maître, et, chaque fois que celui-ci lui commandait quelque ouvrage, il répondait :

— Je sais cela ; et il disait tant de raisons, sans jugement, que le notaire finit par s'ennuyer, et il lui dit :

— Allez-vous-en où vous voudrez, je n'ai plus besoin de vous.

Le pauvre Jean retourna à la forêt, et à peine y fut-il arrivé, qu'il vit venir la belle dame qui lui dit :

— Je savais bien que tu te serais repenti d'avoir choisi l'instruction, n'étant pas plus fin que tu ne l'es ; je vais te la retirer et te donner à sa place le jugement.

La dame le toucha avec sa baguette, puis elle disparut, et il ne la revit plus jamais.

Il se remit en route, et ne tarda pas à rencontrer un garçon et une fille qui se disputaient :

— Ah ! dirent-ils en l'apercevant, voici un homme qui nous mettra d'accord ; nous avons promis de nous en remettre au jugement de la première personne que nous rencontrerions sur la route.

— Conte-moi votre cas, dit Jean.

— Voici, répondit le garçon : nous avons un oncle qui avait promis de donner son héritage à celui qui serait arrivé le premier au moment de sa mort ; je me suis mis en route, et je suis arrivé avant la fille ; mais elle est venue à son tour, et notre oncle est trépassé pendant que je passais le seuil de la porte pour sortir un instant ; n'est-ce pas que c'est moi qui dois hériter ?

— Non, se hâta de dire la fille, c'est moi pour sûr.

— N'êtes-vous pas cousin et cousine ? demanda Jean.

— Si, répondirent-ils.

— Êtes-vous mariés l'un ou l'autre ?

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Non.

—Eh bien ! ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous marier ensemble.

—Ah ! c'est vrai, dit la fille.

Les deux cousins se marièrent : ce fut une belle paire de noces où Jean fut invité et mis à la place d'honneur.

Depuis ce temps il passa pour le plus malin du pays ; tout le monde venait le consulter, et s'il n'est pas mort, il vit encore.

Conté en 1880 par Joseph Macé, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 14 ans.

LE PÊCHEUR DE LANÇONS⁵

Il était une fois un vieux pêcheur jaguen qui demeurait à Saint-Cast, et il allait à la pêche dans un vieux bateau qu'il avait.

Un jour il partit pour aller chercher, sur la grève de l'Isle, du lançon pour *boitter*⁶ ses lignes ; mais il avait beau fouiller le sable, il n'en trouvait point, et il s'avança jusque sous la pointe de la Garde pour voir s'il pourrait en pêcher quelques-uns. Là il vit un banc de sable si brillant que jamais il n'en avait vu de pareil ; il pensa que c'était un bon endroit pour le lançon et il se mit à *graver*⁷ de toutes ses forces.

Mais il avait à peine tracé un sillon avec sa *houette*⁸, qu'il vit s'attirer de sous le banc de sable une vieille bonne femme qui se mit à danser. C'était une fée de la mer, et le pêcheur fut bien ébahi de la voir. Elle lui dit :

— Tu ne trouves pas de lançon, pêcheur, mais qui t'a permis de graver sur mon banc ?

Le bonhomme lui répondit bien poliment :

— Si j'ai *gravé* sur ce banc, c'était afin de prendre un peu de lançon pour gagner ma vie ; mais je vois bien qu'il n'y en a pas plus sur celui-là que sur les autres.

— Hé bien, dit la vieille fée, prête-moi ta houette.

Le pêcheur lui passa son outil ; la vieille fée *grava* le banc de sable, et elle prit un beau lançon qu'elle lui donna en disant :

— Conserve bien ce lançon, tu prendras du poisson tant que tu voudras ; il te suffira de dire :

⁵ L'équille (*Ammodytes tobianus*).

⁶ Appâter.

⁷ Creuser le sable.

⁸ Sorte de petite houe pointue.

CONTES DES MOUSSAILLONS

*Par la vertu de mon lançon,
Que mon bateau soit chargé de poisson.*

« Ainsi tu t'enrichiras vite ; mais fais bien attention à ne jamais laisser ton lançon manquer d'eau, car s'il crevait, il t'arriverait malheur et ta richesse s'en irait pour toujours. »

La vieille fée disparut aussitôt ; le pêcheur s'en retourna bien content, et il mit son lançon dans une bouteille remplie d'eau de mer. Le lendemain, il se leva de bon matin pour aller à la pêche, car il avait envie de savoir si la fée lui avait dit vrai. Quand il arriva sur le lieu de la pêche, il dit :

*Par la vertu de mon lançon,
Que mon bateau soit chargé de poisson.*

Il prit les plus belles pièces qu'on pût voir, et tous les jours son bateau était chargé ; les autres pêcheurs étaient bien étonnés de voir que le vieux Jaguen prenait tant de poisson.

Le bonhomme avait grand soin de son lançon, mais un jour qu'il l'avait posé sur la table pour remettre de l'eau dans sa bouteille, son chat l'attrapa et le mangea. Le pêcheur en fut très marri ; le lendemain il retourna à la pêche et il dit comme d'habitude :

*Par la vertu de mon lançon,
Que mon bateau soit chargé de poisson.*

Mais au lieu de voir les poissons se prendre, il vit le vent enlever son mât, sa voile, ses avirons et son gouvernail, et son vieux bateau s'en allait au gré des flots, comme un morceau de bois. La mer le poussa sur le rocher de Becrond où il se brisa. Le pêcheur eut grand-peine à se sauver, et il se cassa une jambe.

La vieille parut et lui dit :

— Je t'avais donné un lançon en te recommandant de bien le conserver ; tu l'as laissé manger par ton chat, maintenant tu es *faîné*⁹ : tout

⁹ Enchanté, ensorcelé.

CONTES DES MOUSSAILLONS

ce que tu as chez toi va être enlevé, tu deviendras aussi gueux qu'un rat, et jamais ta jambe ne se guérira complètement.

On vint chercher le vieux pêcheur dans une charrette : la nuit suivante tout ce qu'il avait dans sa maison fut enlevé, ses champs furent ravagés, sa jambe guérit mal, et il devint aussi pauvre que la vieille fée le lui avait prédit.

Conté en 1881, par François Marquer, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 14 ans

LA HOULE DU VÂLÉ¹⁰

Il y avait une fois à Saint-Cast un vieux pêcheur qui était pauvre comme Job. Il ne prenait presque jamais de poisson, et pourtant il avait beaucoup d'enfants qu'il fallait nourrir.

Un jour qu'il passait au-dessus de la Houle du Vâlé, il entendit une voix qui disait :

— Pâte au four, *couâmelle*¹¹, le four est chaud !

— Faites-moi, s'il vous plaît, une *gâche*¹², cria le vieux pêcheur.

Une heure après, une belle *gâche* bien dorée et de bonne odeur de pain frais se présenta devant lui, et une voix qui venait de sous terre lui dit :

— Voilà de quoi manger toute ta vie, si tu n'en donnes à âme qui vive autre qu'à ta femme et à tes enfants. Si tu as quelque autre chose à nous demander, reviens ici cette nuit, et nous te le donnerons.

Le vieux pêcheur porta chez lui la *gâche* des fées, et il dit à sa femme :

— *Serre*¹³ bien ce pain, et n'en donne à personne qu'à nos enfants, nous en aurons pour toute notre vie.

Le pêcheur alla la nuit à la houle, et il vit venir à lui deux fées qui lui dirent :

— Hé bien, pêcheur, as-tu réfléchi ? Que désires-tu ?

— Prendre du poisson autant que je voudrai quand je serai dans mon bateau.

— Hé bien, dit la fée, quand tu iras au maquereau, et que tu voudras faire bonne pêche, tu n'auras qu'à dire :

¹⁰ La Houle du Vâlé est une grotte du havre de Saint-Cast.

¹¹ Bavarde.

¹² Gallo : boule de pain.

¹³ *Serrer* est employé en gallo avec les sens de récolter et ranger.

CONTES DES MOUSSAILLONS

*Maquereaux, sortez de l'eau,
Et sautez dans mon bateau.*

«Quand tu en auras trop, tu diras :

*Maquereaux, hors de mon bateau,
Disparaissez dans l'eau.*

Le pêcheur remercia les fées, et s'en alla bien content. Le lendemain, il monta dans son canot, et quand il fut arrivé aux Bourdineaux¹⁴, il s'écria :

*Maquereaux, sortez de l'eau
Et sautez dans mon bateau.*

Aussitôt la mer parut comme salée de poisson et les maquereaux sautaient dans le canot, en faisant : *Klouk ! Klouk !* L'un n'attendait pas l'autre. En peu de temps, il eut autant de poisson qu'il pouvait en désirer, et tous les jours il s'en revenait avec une pleine batelée de poisson qu'il vendait très bien. Les autres pêcheurs, qui ne savaient comment il s'y prenait pour si bien réussir, le surnommèrent *Preneur de maquereaux*.

Il devint riche, et comme sa réputation de bon pêcheur de maquereaux s'était étendue au loin, le roi de France le fit appeler à Paris pour lui apprendre comment il faisait pour pêcher si bien. Le pêcheur lui répondit qu'il disait seulement :

*Maquereaux, sortez de l'eau,
Et sautez dans mon bateau.*

Le roi fit publier au son du tambour dans tous les havres de France les paroles que lui avait dites le vieux pêcheur ; mais les autres eurent

¹⁴ Rochers à la pointe de Saint-Cast.

CONTES DES MOUSSAILLONS

beau s'enrouer à les répéter, ils ne purent jamais prendre autant de poisson que lui.

Bientôt il cessa de pêcher, et lui et sa famille vécurent heureux avec les présents des fées.

Conté en 1881, par François Marquer,
de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.

LES FÉES DE LA MER ET LES MARINS

Il était une fois un navire qui partit de Saint-Malo pour aller à Marseille. Quand il arriva au port, les matelots mouillèrent l'ancre ; mais elle se trouva à tomber sur le dos d'une fée de la mer. Aussitôt, sans qu'on vit personne, l'ancre fut tirée de l'eau, et jetée dans le haut de la mâture où elle resta accrochée.

Les matelots qui ne savaient d'où venait cette chose surprenante, restèrent bien ébahis ; puis ils montèrent dans la mâture pour chercher leur ancre qu'ils mouillèrent une seconde fois. Elle mordit le fond et ne fut pas bougée.

Alors se fit entendre une voix qui disait :

— C'est bien heureux pour vous, marins, que votre ancre ne soit pas tombée cette fois-ci sur moi ; car vous étiez tous morts. Je suis une fée de la mer, et c'est moi qui ai jeté votre ancre dans le haut de la mâture, parce qu'elle était tombée sur mon dos.

En entendant cela, les matelots s'écrièrent tous ensemble :

— Fée de la mer, montrez-vous à nous, que nous vous voyions.

A ces mots, elle s'attira au-dessus des vagues, et elle se tint à flot, pendant que les matelots lui demandaient pardon.

Elle leur dit :

— Dans quelque port que vous vous trouviez, avant de mouiller votre ancre, criez : « Fées de la mer, êtes-vous là ? » car si elle venait à tomber sur une seule fée de la mer, vous seriez tous perdus.

La fée jeta ensuite à bord du navire un petit poisson doré, et elle dit au capitaine :

— Ne laisse pas manquer d'eau ce petit poisson ; mais ramasse-le soigneusement dans une boîte remplie d'eau. Quand tu voudras quelque chose, tu n'auras qu'à le lui demander, et tu l'auras aussitôt. Voici ce qu'il faudra lui dire :

CONTES DES MOUSSAILLONS

*Par la vertu de Basquienne,
Des fées de mer la reine,
Mon petit poisson doré,
Apporte-moi tout ce que je demanderai.*

Le capitaine et les matelots remercièrent Basquienne, reine des fées de la mer, et elle replongea sous les flots.

L'équipage fit le chargement du navire à Marseille, et ensuite ils mirent à la voile pour Londres, Quand le capitaine arriva dans le port de Londres, il dit à son petit poisson doré :

*Par la vertu de Basquienne,
Des fées de mer la reine,
Mon petit poisson doré,
Accorde-moi ce que je demanderai.*

Puis il fit sa demande:

—Je désire, dit-il, qu'avec le chargement que j'ai, ma fortune et celle de mes matelots soient faites.

Il vendit si bien ses marchandises, qu'en ce seul voyage il gagna assez d'argent pour se retirer à terre et y vivre comme les plus riches bourgeois. Il emporta avec lui le petit poisson doré, et il vécut heureux avec sa femme et ses enfants.

L'équipage avait aussi fait fortune ; je pense que les matelots vécurent heureux aussi, ainsi que les deux novices et le mousse.

Conté en 1881, par François Marquer,
de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.

LES POISSONS ET LE PÊCHEUR

Il était une fois un vieux pêcheur qui jetait de l'appât autour de son bateau pour attirer le poisson; mais il avait beau faire, il n'en voyait venir aucun. Comme il allait lever l'ancre pour chercher un meilleur endroit, il vit approcher une troupe nombreuse, qui s'arrêta près de son bateau. Il tendit ses filets, et quand il les retira, il y avait au fond un petit poisson doré, qui lui dit :

— Ah ! pêcheur, j'ai voulu voler l'appât qui était accroché à ton hameçon ; c'est pour cela que tu m'as pris. Si tu veux me remettre à l'eau, tu pêcheras tous les poissons que tu voudras ; tu n'auras qu'à m'appeler, et moi, qui suis le roi des poissons, je te les enverrai.

Le pêcheur remit à l'eau le petit poisson doré, et depuis, toutes les fois qu'il allait à la pêche, il prenait du poisson tant qu'il voulait, et l'on disait qu'il avait fait un pacte avec le diable.

Un jour que le bonhomme était en mer, il s'éleva une forte tempête et le bateau chavira. Le pêcheur allait se noyer quand il vit venir le petit poisson doré qui lui dit :

— N'aie pas peur, pêcheur, je viens te tirer d'affaire. Bois un peu de cette liqueur.

Dès que le bonhomme eut goûté à la bouteille que le poisson lui présentait, il sentit qu'il enfonçait dans la mer, et il s'y trouvait aussi à l'aise que sur terre. Il arriva bientôt avec le roi des poissons dans sa ville capitale, une belle ville bâtie sous les flots. On y voyait des poissons de toutes sortes, et les rues étaient pavées d'or, de pierreries et de diamants. Le pêcheur en remplit ses poches, puis le roi des poissons lui dit :

— Pêcheur, quand tu seras fatigué d'être avec nous, tu n'auras qu'à le dire.

— Hélas ! répondit le pêcheur, je resterais bien ici, car tout y est beau, mais j'ai là-haut ma femme et mes petits enfants, et ils doivent me croire perdu.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Le roi donna un coup de sifflet, et aussitôt il vit apparaître un gros thon.

— Thon, lui dit le roi, ce pêcheur va monter sur ton dos, et tu iras le déposer sur un rocher, de façon à ce que les autres pêcheurs l'aperçoivent et viennent le recueillir.

Quand il quitta la ville des poissons, les habitants vinrent lui faire leurs adieux, et le roi lui remit une bourse en lui disant :

— Voici une bourse pleine d'or que je te donne ; à mesure que tu prendras dedans un louis, il en reviendra un autre, de sorte que tu ne pourras jamais l'épuiser.

Le pêcheur remercia le roi, puis il monta sur le dos du thon, qui alla le déposer sur un rocher en vue de son village. Il se mit à faire de grands signes avec les bras ; les pêcheurs l'aperçurent et ils mirent à l'eau un bateau pour aller chercher le naufragé. Quand ils arrivèrent près de lui, ils crurent d'abord que c'était un revenant, parce qu'il avait disparu en mer, il y avait plus de six mois. Il fut bien surpris en les entendant ; car il croyait n'avoir passé qu'un jour dans le monde sous-marin.

Il leur raconta qu'il avait vu la ville capitale des poissons, et, pour célébrer son retour, on fit dans le village des repas et des danses qui durèrent huit jours. Comme il possédait la bourse inépuisable, il ne voulut plus mettre le pied sur un bateau ; il resta à terre avec sa famille : et s'il n'est pas mort il vit encore.

Conté en 1885 par François Marquer,
de Saint-Cast.

II — LES MOUSSAILLONS
ÉPOUSENT DES PRINCESSES

JEAN DE CALAIS

Il était une fois un homme et une femme qui n'avaient qu'un enfant ; ils l'aimaient comme la prunelle de leurs yeux et ils le laissèrent à l'école jusqu'au moment où il fut devenu aussi savant que son maître. Alors il revint à la maison et dit :

— Mon père, je voudrais naviguer.

— Hé bien ! lui répondit son père, puisque tu veux être marin, il faut que tu fasses deux ou trois voyages au long-cours ; ensuite tu te feras recevoir capitaine et je commanderai de te construire un navire.

Jean de Calais fit deux ou trois voyages au long-cours, et comme il avait de l'instruction, il ne tarda pas à être reçu capitaine. Alors, suivant sa promesse, son père lui donna à commander un navire qu'il avait fait construire tout exprès.

Jean de Calais se mit en route ; un jour qu'il était dans un port, il débarqua pour visiter la ville, et il vit dans une rue sur le bord d'un ruisseau le cadavre d'un homme qui était jeté là comme un pauvre chien crevé.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il ; pourquoi n'enterre-t-on pas cet homme ?

— Dans ce pays-ci, lui répondit-on, celui qui n'a pas payé ses dettes, on ne l'enterre pas.

— On est bien méchant ici, dit Jean de Calais ; dans mon pays, on ne laisserait pas ainsi un cadavre dans la rue, au risque d'infecter la ville. Mais si quelqu'un payait les dettes du défunt, serait-il enterré ?

— Oui, répondit-on.

— Combien doit-il ?

— Quatre ou cinq cents francs.

— Je vais les payer, dit Jean de Calais.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Il fit ensuite enterrer décemment l'homme ; puis il remit à la voile et quitta le port.

Il arriva dans un autre pays, et étant débarqué à terre, il vit sur la place un grand concours de monde.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Ce sont des personnes qui sont à vendre.

— Ah ! dit-il ; si cela ne coûte pas trop cher, je vais les acheter.

Il s'approcha et vit deux jeunes personnes qui pleuraient ; il y en avait une qui était plus belle que l'autre : c'était la fille du roi de Portugal et sa domestique que les pirates avaient enlevées. Il les acheta et les emmena à bord de son navire, puis il revint à l'endroit où demeurait son père. Il débarqua avec les deux jeunes filles et lui dit :

— Voilà deux personnes que j'ai achetées.

— Tu as bien fait, si cela te convenait, répondit son père.

La princesse n'avait jamais voulu dire qui elle était. Comme elle était jolie et se tenait bien, Jean de Calais en tomba amoureux et il voulut se marier avec elle.

— Tu as tort, lui dirent les parents, d'épouser une personne que tu ne connais ni d'Ève ni d'Adam.

Mais il se maria tout de même et il dit à la servante qu'elle resterait avec lui toute sa vie si elle le voulait.

Peu de temps après son mariage, l'envie de voyager le reprit ; sa femme essaya de l'en empêcher ; mais il lui dit :

— Il y a longtemps que je suis à terre ; il faut que je navigue. Je ne ferai pas de longs voyages et j'achèterai tout ce qu'il faut pour notre ménage.

— N'y va pas, lui disait sa femme, n'es-tu pas assez riche comme cela ?

— Si, je veux aller en mer.

— Hé bien ! puisque c'est ta volonté, il faut que tu fasses tirer le portrait de ma servante et le mien ; tu les mettras sur des tableaux à l'arrière de ton navire, et tu iras virer de bord sous le château du roi de Portugal.

— S'il ne faut que cela pour te contenter, dit Jean de Calais, je le veux bien.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Il les fit peindre toutes les deux et il mit leur portrait sur l'arrière de son navire, puis il partit, et en arrivant au Portugal, il alla virer de bord sous le château du roi, et il se mit en panne devant. Le roi prit sa longue-vue pour regarder le navire et sur le tableau d'arrière il reconnut le portrait de sa fille et celui de sa domestique. Il fit aussitôt tirer un coup de canon. Jean de Calais hissa son pavillon; cinq minutes après une embarcation vint le long du bord, et ceux qui la montaient demandèrent le capitaine.

— C'est moi, répondit Jean de Calais; que me voulez-vous?

— Nous venons de la part du roi de Portugal vous dire de débarquer au plus vite; il veut vous parler.

Jean de Calais était bien en peine de savoir ce que cela voulait dire; il déclara d'abord qu'il ne se dérangerait pas; mais il finit tout de même par descendre à terre, et se présenta au château.

— Qu'est-ce que ce tableau que tu as derrière ton navire? lui demanda le roi.

— Ce sont les portraits de ma femme et de ma domestique.

— Ta femme! s'écria le roi: où l'as-tu prise?

— Je ne l'ai pas prise; un jour, dans un certain pays, les femmes étaient à vendre et je les ai achetées.

— Ah! dit le roi, c'est ma fille qui est ta femme à présent.

— Votre fille?

— Oui, elle m'a été enlevée.

— Ah! dit Jean de Calais, c'est trop d'honneur pour moi d'avoir en mariage la fille du roi de Portugal; je ne savais pas avoir épousé une princesse.

— Cela ne fait rien, répondit le roi; va chercher ta femme et ta domestique, et quand tu les auras ramenées, tu resteras à vivre ici, et tu ne navigueras plus.

Jean de Calais remit à la voile, et quand il arriva chez lui, il dit à sa femme:

— Tu n'avais jamais voulu me dire qui tu étais, mais je le sais maintenant; tu es la fille du roi de Portugal, et je viens te chercher pour t'emmener chez ton père.

Les deux femmes s'embarquèrent et quand elles furent arrivées en Portugal, le roi dit à sa fille:

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Tu as bien fait de te marier avec Jean de Calais ; quand je serai mort tu auras ma couronne ; va chercher tout ce que tu as chez toi.

Jean de Calais partit : quand la princesse avait été enlevée, elle était fiancée à un jeune homme de Portugal ; il voulut aller avec Jean de Calais. Deux ou trois jours après qu'ils eurent quitté le port, il y eut du gros temps, et sa femme lui dit :

—Jean de Calais, descends avec moi dans la cabine.

—Non, répondit-il, c'est moi qui suis le capitaine, il faut que je reste sur le pont.

Elle demandait souvent de ses nouvelles ; car elle était inquiète. Cependant Jean de Calais commandait la manœuvre, et comme il était appuyé sur la lisse, le jeune homme du Portugal le saisit par les pieds et le jeta à la mer.

Jean de Calais se sauva sur une île où il n'y avait que des oiseaux, et il y resta un an et un jour, n'ayant pour toute nourriture que des moules et des bernicles. Ses vêtements étaient usés et sa barbe était si longue qu'elle lui pendait jusqu'à l'estomac.

Au bout d'un an et un jour, il vit tout à coup paraître un homme qui se planta devant lui.

—Est-ce un homme que je vois, s'écria-t-il, ou bien est-ce un rêve ? Depuis un an et un jour, je n'ai vu que des oiseaux de mer.

—Non, tu ne rêves pas.

—Qui t'amène ici ?

—Je suis venu pour te parler.

—Qui es-tu ? car je ne te connais pas.

—Te rappelles-tu un homme que tu as fait enterrer en tel pays, tel jour, après avoir payé ses dettes ? C'était moi : je suis venu te dire qu'on te croyait noyé, et que ta femme se remarie demain : que veux-tu donner pour être demain auprès d'elle ?

—Elle se marie ! dit Jean de Calais.

—Oui, elle épouse celui qui t'a jeté à la mer.

—Que veux-tu que je te donne ? Je n'ai rien.

—Tout ce que tu as de plus cher au monde : seulement la moitié de ton enfant.

—Non, s'écria Jean de Calais, j'aime mieux que vous le preniez tout entier.

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Non, je n'en veux que la moitié.

—Ah! je n'aurai jamais le courage de voir cela.

—Réfléchis: c'est à prendre ou à laisser.

—Hé bien, dit Jean de Calais, je vous donnerai la moitié de mon enfant, et vous viendrez le prendre dans un an et un jour.

Aussitôt qu'il eut dit ces mots, Jean de Calais se sentit transporté si vite qu'il ne s'aperçut pas d'avoir bougé de place. Le lendemain matin, il était dans un coin de la cour du roi de Portugal, en haillons, la barbe longue de deux pieds, vilain comme le diable. La domestique de sa femme vint à passer; elle le regarda fixement, puis elle vint dire à sa maîtresse.

—Voilà un mendiant dans la cour; regardez-le: c'est Jean de Calais.

—Jean de Calais? comment cela se pourrait-il? Le pauvre homme s'est noyé.

—Je suis sûre que c'est bien lui, malgré qu'il soit couvert de haillons et qu'il ait la barbe longue de deux pieds.

Le roi qui avait entendu cela, dit:

—Qu'on lui ordonne de venir me parler.

La domestique fit la commission à Jean de Calais qui répondit:

—Comment voulez-vous que j'y aille? Je suis couvert de haillons et sale à faire trembler.

—Sire, dit la domestique, il ne veut pas venir.

—Il faut qu'il monte, commanda le roi, je le veux.

Jean de Calais monta dans la chambre.

—Qui t'amène ici? demanda le roi.

—Sire, vous savez bien qu'un jour pendant que j'étais à chercher mon bien, il y eut du gros temps.

—Oui.

—Hé bien! celui qui veut se marier avec ma femme était avec moi sur la lisse le jour de la tempête; il m'a pris par les pieds et m'a jeté à la mer. Mais je ne me suis pas noyé et j'ai abordé à une île déserte.

—Comment as-tu fait pour venir ici?

—Je ne peux pas dire comment, car je ne sais pas; il m'est apparu un homme qui m'a dit que tel jour en tel endroit j'avais payé pour le

CONTES DES MOUSSAILLONS

faire enterrer, ce qui est vrai, et en peu d'instants il m'a transporté ici.

Le roi reconnut Jean de Calais et sa femme lui sauta au cou. Les réjouissances pour les noces eurent lieu tout de même ; mais celui qui avait jeté Jean de Calais à la mer fut attaché sur un cent de fagots, et on y mit le feu. Tout le monde battait des mains et criait :

— Regardez donc comme il rôtit.

Jean de Calais était heureux ; tous les jours il allait se promener avec son fils qui commençait à grandir, et il l'aimait tant qu'il en était *diot*. Il ne pensait plus à la promesse qu'il avait faite, lorsque tout d'un coup l'homme lui apparut et lui dit :

— Te souviens-tu, qu'il y a un an et un jour, tu étais seul sur une île et que tu me promis la moitié de ton enfant ?

— Oui, répondit Jean de Calais ; le voilà, prenez-le.

— Non, je ne le veux pas tout, je n'en veux que la moitié.

— Ah ! s'écria Jean de Calais, est-ce que vous croyez que j'aurai le courage de couper mon enfant en deux ?

— Tu as promis la moitié de ton fils, il me la faut.

Jean de Calais tira son sabre ; mais l'homme dit :

— Jean de Calais, tu es un brave homme ; tout ce que j'ai fait c'était pour voir ton bon cœur. Tu seras toujours heureux, et moi que tu as fait enterrer, grâce à toi, je suis bien maintenant.

Ayant dit cela, l'homme disparut. Jean de Calais fut toujours heureux, et après la mort du roi ce fut lui qui eut la couronne.

N, i, ni

Mon petit conte est fini.

Conté en 1880, par François Marquer ; de Saint-Cast,
mousse âgé de 13 ans.

LE BATEAU QUI VA SUR TERRE, COMME SUR MER

Il était une fois une bonne femme qui avait trois enfants, et elle avait bien du mal à gagner du pain pour elle et pour sa famille.

Un jour, l'aîné lui dit :

— Ma mère, je vais faire mon tour de France ; je tâcherai de gagner ma vie, et je vais aller voir si je pourrais faire le bateau qui marche sur terre comme sur mer ; j'ai entendu dire que le roi donnerait sa fille en mariage à celui qui aura réussi à le construire.

— Va, mon fils, lui dit la bonne femme, et tâche de réussir, car nous ne sommes guère riches.

Elle lui donna un morceau de pain et une pièce de deux sous.

Le jeune garçon se mit en route, et il rencontra une vieille chercheuse de pain¹⁵ qui lui dit :

— Où vas-tu, mon garçon ?

— Qu'est-ce que cela te fait, la vieille ? répondit-il.

— Qu'as-tu dans ton mouchoir ?

— Une bouse de vache.

— Hé bien, si tu en as, tu en mangeras.

Il entra dans la forêt pour essayer de faire le bateau qui marchait sur terre comme sur mer, mais à chaque coup de hache qu'il donnait, il faisait des écuelles. Il se lassa bientôt et voulut manger, mais au lieu du pain qu'il pensait trouver dans son mouchoir, il ne vit que de la bouse de vache.

Il revint furieux chez sa mère, jurant comme un casseur d'assiettes, et l'accusant de s'être moquée de lui ; mais quand il ouvrit son mouchoir, au lieu de la bouse de vache qu'il y avait vue, c'était le pain que lui avait donné sa mère.

Le lendemain, le second des enfants se mit en route à son tour : sa mère lui donna comme à l'autre un morceau de pain et deux sous.

¹⁵ Mendiante.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Il rencontra encore la vieille qui lui dit :

— Où vas-tu, mon garçon ?

— Qu'est-ce que cela te fait, la vieille ?

— Qu'as-tu dans ton mouchoir ?

— Du crottin.

— Hé bien, si tu en as, tu en mangeras.

Il alla à la forêt et se mit à l'ouvrage ; mais, comme il ne faisait que des écuelles, il se lassa et voulut manger ; quand il ouvrit son mouchoir, il était rempli de crottin. Il revint furieux à la maison, et dit à sa mère.

— Faut-il que tu sois mauvaise d'avoir mis du crottin dans mon mouchoir !

— Mais, non, répondit-elle, c'est du pain que j'y avais mis ce matin.

Elle ouvrit le mouchoir, et on y trouva du pain.

Le jour d'après, le troisième enfant voulut se mettre en route à son tour ; sa mère ne l'aimait pas, parce qu'il était petit et laid. Il lui dit :

— Je veux aller faire mon tour de France aussi, moi.

— Ton tour de France, pauvre innocent ! répondit sa mère.

— Pourquoi pas, dit le petit gars ; j'ai bon courage, et avec du cœur on va loin.

Au lieu de lui donner comme aux autres un morceau de pain beurré et deux sous, elle lui coupa un morceau tout sec et tout petit, et ne lui donna qu'un sou.

Il se mit en route, et il rencontra la vieille femme qui lui dit :

— Où vas-tu, petit gars ?

— Je ne sais pas trop, répondit-il.

— Je sais bien, moi : tu vas pour faire le bateau qui marche sur terre comme sur mer, afin d'épouser la fille du roi. Qu'est-ce que tu as là ?

— Un petit morceau de pain sec ; mais si vous voulez, je vais vous en donner la moitié.

— Je veux bien ; mais n'as-tu plus rien ?

— Si, j'ai un sou, à votre service.

— Hé bien, mon garçon, puisque tu as été bien gentil, va dormir dans le bois, et quand tu t'éveilleras, le bateau sera à côté de toi.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Le petit gars alla dormir, et quand il se réveilla, il vit un beau bateau qui marchait sur terre comme sur mer. Il monta à bord et se mit en route.

Il rencontra sur son chemin un homme qui léchait les pierres d'un four :

— Que fais-tu là ? lui demanda-t-il.

— Je suis crevé de faim ; je lèche un four où l'on n'a pas cuit depuis deux cents ans, et je sens encore le goût du pain.

— Viens avec moi, et tu auras du vrai pain tant que tu voudras.

L'homme qui léchait le four monta à bord du bateau qui marchait sur terre comme sur mer, et en continuant leur route, ils virent un homme qui léchait les douves d'une barrique de vin.

— Que fais-tu là ? lui demanda le petit gars.

— Je suis crevé de soif, répondit-il ; je lèche cette barrique où il y a deux cents ans qu'il n'y a eu de vin dedans, et j'en sens encore le goût.

— Viens avec moi, dit le petit gars ; je te ferai boire du vin tant que tu voudras.

L'homme monta à bord du bateau, qui continua sa route, et arriva à un endroit où un homme était couché et appliquait l'oreille à la terre :

— Que fais-tu là ? lui demanda le gars.

— J'écoute l'herbe qui pousse ; il y a plus de deux cents ans que mon blé est en herbe.

— Viens avec moi, je te donnerai du blé qui sera en épis.

Voilà le bateau qui allait sur terre comme sur mer, et il avait trois hommes à bord, non compris le capitaine ; sur sa route, il rencontra un homme qui avait les deux jambes attachées :

— Que fais-tu là ? lui demanda le jeune garçon.

— Je cours après un lièvre, je me suis lié les jambes pour ne pas le dépasser.

— Viens avec moi, lui dit-il.

L'homme qui s'attachait les jambes pour s'empêcher de courir monta à bord, et le bateau qui marchait sur terre comme sur mer, continuant sa route, arriva devant le palais du roi. Le roi fut émer-

veillé du bateau; mais quand la princesse vit le petit homme laid et noiraud qui était à la barre, elle dit à son père :

— Je n'en veux point, papa, il est trop vilain.

— Nous allons, répondit le roi, lui trouver de la besogne. C'est très bien, mon garçon, d'avoir amené le bateau qui marche sur terre comme sur mer; mais il vous reste d'autres épreuves à accomplir avant de vous marier avec ma fille. Il faut d'abord que vous me trouviez un homme qui soit capable de manger tout le pain qu'il y a dans la ville.

Le jeune garçon s'en revint à bord l'oreille basse, et il disait à ses compagnons d'un air désolé :

— Jamais je n'aurai la fille du roi, car jamais je ne trouverai un homme capable de manger en un jour tout le pain d'une grande ville.

— N'est-ce que cela? lui dit celui qui léchait les tuiles du vieux four; ne te fais pas de chagrin, et laisse-moi agir.

Il alla à la ville, et on mit devant lui une charretée remplie de gâches de pain; mais il les fit disparaître en un instant; on lui en apporta une seconde qu'il avala avec la même facilité. Comme il en redemandait encore d'autres, on alla quérir le roi qui dit :

— Il va nous ruiner, ce coquin-là; c'est assez pour aujourd'hui, et je te donne l'épreuve gagnée. Mais demain il faudra, dit-il au petit gars, que tu m'amènes un homme capable de boire tout le vin qu'il y a dans la ville.

Le jeune homme revint à bord aussi désolé que la veille, et il raconta à ses compagnons ce que le roi exigeait de lui.

— N'est-ce que cela? lui dit celui qui léchait les douves de la vieille barrique; ne te fais pas de chagrin, je me charge de mettre le roi à *quia*¹⁶.

Il descendit à terre le lendemain, et arriva au palais du roi avec le jeune gars; on mit devant lui un grand verre et des bouteilles de vin :

— Vous moquez-vous de moi? s'écria-t-il; allez me chercher des barriques.

¹⁶ Je me charge de réduire le roi au silence.

CONTES DES MOUSSAILLONS

On lui en amena un chargement ; il les prenait dans ses mains, les suçait en un clin d'œil, et les rejetait de côté, vides comme une coque d'œuf. Il criait qu'on ne le servait pas assez vite, et quand il eut bu deux ou trois charretées, on prévint le roi que le vin disparaissait aussi vite que le pain de la veille.

— Il va nous ruiner, dit-il à sa fille ; est-ce que tu ne veux pas épouser le petit gars ?

— Ah ! non, répondit-elle, il est trop laid ; tâchez de trouver un moyen de me débarrasser de lui.

— Sois tranquille, cette fois, je vais le prendre ; mais ce sera la dernière épreuve. J'ai, dit-il au garçon, trois cents lapins ; je te les donnerai demain à garder ; mais il faudra que tu me les ramènes le soir, et qu'il n'en manque pas un.

Le petit gars rentra bien désolé à bord du bateau qui marchait sur terre comme sur mer, et il raconta à ses compagnons la nouvelle épreuve qui lui était imposée :

— Ne te fais pas de chagrin, lui dit l'homme qui s'attachait les jambes pour s'empêcher de courir trop vite ; je les rattraperai bien s'ils s'enfuient.

Le lendemain on mit les trois cents lapins hors de leur cage, et ils coururent dans les bois ; celui qui, les jambes attachées, attrapait les lièvres à la course, courait après eux et les ramenait vite, mais ils s'enfuyaient aussitôt, et c'était chaque fois à recommencer.

Le jeune garçon se désespérait, quand il vit paraître devant lui la bonne femme avec laquelle il avait partagé son morceau de pain.

— Ah ! ma pauvre femme, lui dit-il ; je ne peux parvenir à tenir ensemble les trois cents lapins du roi, et si je ne les lui ramène pas, je n'aurai point la princesse.

— Tiens, lui dit la vieille, voici un sifflet ; quand tu voudras rassembler les lapins, tu n'auras qu'à souffler dedans, et ils accourront tous.

Le jeune garçon la remercia beaucoup, et quand vint le soir, il siffla ; tous les lapins se rassemblèrent et se mirent sur deux rangs, les plus gros en avant comme des chefs, sur le côté et en serre-files, et ils marchaient au pas comme un régiment qui suit les tambours et les clairons.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Ils entrèrent dans la cour du palais, et le roi en les voyant ne pouvait s'empêcher de rire.

Il dit à sa fille :

— Je crois décidément que tu seras obligée de te marier avec celui qui a amené le bateau qui marche sur terre comme sur mer.

— Ah ! papa, répondit la princesse, essayons encore une fois de nous débarrasser de lui.

Il ordonna au jeune garçon d'aller un jour à la forêt avec les lapins, et de les ramener tous le soir.

Le lendemain le roi se déguisa et vint à la forêt :

— Bonjour, dit-il au jeune garçon : voulez-vous nous vendre un de vos lapins ?

— Non, répondit-il, mes lapins ne se vendent pas, ils se gagnent.

— Comment ?

— Tournez-vous, et laissez-moi faire sans murmurer, et je vous donnerai un de mes lapins.

Le roi se tourna, et le jeune garçon, sans respect pour la majesté royale, lui donna un grand coup de pied dans le derrière, puis lui remit un de ses lapins que le roi emporta dans ses bras ; mais quand il eut fait quelques pas, le garçon siffla et le lapin revint prendre place au milieu des autres.

La cuisinière du roi vint à son tour, et dit au jeune gars :

— Voulez-vous me vendre un de vos lapins ?

— Non, mon lapin ne se vend pas, il se gagne, mais si vous vous laissez sans murmurer faire ce que je voudrais, je vous le donnerai.

Le petit gars lui appliqua une grande claque sur les fesses, et la cuisinière mit un lapin dans son tablier ; mais dès qu'elle eut quitté le bois, le garçon eut recours à son sifflet, et le lapin revint aussitôt parmi les autres.

La fille du roi, apprenant que les lapins s'étaient échappés, se dit : « Je vais bien l'attraper, moi. »

Elle se déguisa, prit un panier qui fermait à clé, et vint à l'endroit où était le jeune garçon.

— Voulez-vous, lui dit-elle, me vendre un lapin ?

— Mon lapin ne se vend pas, il se gagne ; mais je vous le donnerai si vous vous laissez faire sans murmurer ce que je voudrai.

CONTES DES MOUSSAILLONS

La fille y consentit, et le jeune garçon lui appliqua une gifle qui lui fit voir trente-six chandelles ; puis il lui donna un lapin qu'elle mit dans son panier, et, après l'avoir soigneusement fermé à clé, elle s'en alla.

Le jeune garçon siffla ; mais le lapin ne revint pas ; il siffla une seconde fois, et ne le vit pas davantage ; il siffla une troisième fois, et son lapin accourut.

Et comme le soir était venu, il les amena au palais du roi, sur deux lignes, marchant au pas comme un régiment commandé par des officiers et précédé par les tambours et les clairons.

Alors le roi dit à sa fille :

— Voilà un petit gars qui est bien fin ; il faut te marier avec lui ; car on aurait beau faire, il nous mettrait tous à bout.

La princesse se décida au mariage ; ils firent de belles noces : les petits cochons couraient par les rues, tout rôtis, tout bouillis, et qui en voulait coupait un morceau.

Conté en 1880, par Joseph Macé, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 14 ans.

LA BELLE AUX CLÉS D'OR

Il était une fois un roi qui avait trois fils ; quand ils furent devenus grands, il leur dit de choisir chacun un métier, celui qui lui plairait le mieux.

L'aîné dit :

— Je veux être chasseur ; tous les jours je partirai avec mes chiens dès le matin et je ne m'en reviendrai qu'à la brune du soir.

— Je serai soldat, dit le second.

— Et moi marin, ajouta le troisième.

Le lendemain, ils partirent tous les trois. L'aîné alla à la chasse, et quand il fut dans la forêt, il vit une bonne femme qui déracinait un petit arbre vert.

— Que fais-tu là, vieille sorcière ? laisse mon arbre et va-t'en bien vite.

— Ne me parle pas si durement, jeune homme, répondit la bonne femme.

— Va-t'en, ou je vais le battre, dit le fils du roi.

La vieille s'en alla en grommelant, et le prince continua à chasser ; il remplit sa gibecière de lapins et de lièvres, et son père était bien content de voir qu'il était adroit dans le métier qu'il avait choisi.

Le lendemain, le prince retrouva la vieille femme au même endroit :

— Sors de ma forêt, lui cria-t-il ; je t'avais défendu d'y revenir.

Elle s'en alla sans mot dire ; il continua à chasser et remplit sa gibecière de lapins et de lièvres.

Le troisième jour, il vit la bonne femme au même endroit

— Ah ! pour le coup, s'écria-t-il, je vais te battre.

Il se mit à la frapper si fort qu'il la jeta par terre. Elle se releva et disparut. Le jeune prince continua à chasser dans la forêt, et il vit au milieu d'une clairière un lièvre assis sur son derrière et qui le regardait.

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Tiens, pensa-t-il, voici un lièvre qui n'est point farouche.

Il voulut le prendre ; mais le lièvre se leva, et il marchait du même pas que le chasseur, courant quand il courait, s'arrêtant quand il s'arrêtait. Le prince le poursuivit toute la journée sans pouvoir l'atteindre, et à la nuit, il le vit disparaître dans une caverne où il entra à sa suite. Alors parut devant lui un bonhomme qui avait les dents longues comme la main, et qui lui dit :

—Ce n'est plus à un lièvre ni à une bonne femme, c'est à moi que tu vas avoir affaire.

—Excusez-moi, répondit le jeune prince, je ne savais pas qui vous étiez.

—Je vais te tuer, dit l'homme aux grandes dents.

Mais le prince se mit tant à le supplier de le laisser vivre, qu'il se laissa toucher et lui dit :

—Je vais t'accorder la vie ; mais tu seras mon domestique et tu feras tout ce que je te commanderai.

Il le mena dans son écurie où il y avait deux chevaux : l'un, qui était gris, avait une auge pleine d'avoine ; l'autre, qui était une jument blanche, n'avait devant elle que des fagots.

—Tu auras soin, lui dit-il, de bien nourrir le cheval gris et de lui donner à boire l'eau de la claire fontaine ; pour la jument tu la laisseras sans manger, et tous les jours tu la frapperas à grands coups de trique ; je pars pour six mois, mais obéis-moi bien, ou gare à toi, car j'ai une cloche qui m'avertit de tout ce qui se passe ici.

L'homme partit ; le lendemain le prince soigna de son mieux le cheval gris et se mit à frapper la jument blanche.

—Pas si fort, pas si fort, lui disait-elle.

—Est-ce que les chevaux parlent ici ? demanda le jeune homme.

—Oui, répondit la jument, je parle et c'est pour ton bien ; écoute mes paroles, ou dans trois jours tu seras comme moi. J'ai été prise comme toi et changée en jument.

—Comment faire pour me sauver ?

—Donne-moi de l'avoine afin que je prenne de la force, et dans trois jours je t'emporterai sur mon dos.

Il la soigna de son mieux, et au bout de trois jours elle reprit de la force et fut capable de marcher vite.

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Mets, lui dit-elle, une selle sur mon dos; prends avec toi ta brosse, ton étrille et ton bouchon, et prépare-toi à monter sur moi, car bientôt la cloche va sonner et le diable va être prévenu de notre départ.

Quand il fut en selle, la jument lui disait:

—Éperonne, éperonne dur.

Elle marchait comme le vent, et lui répétait:

—Éperonne, éperonne dur, ne vois-tu rien venir?

—Non, rien, répondit-il.

—Éperonne, éperonne dur, ne vois-tu rien derrière nous?

Si, j'aperçois un gros nuage, avec du feu au milieu, qui s'avance sur nous.

—Est-il loin?

—Non, il nous atteint.

—Jette ta brosse derrière toi.

Aussitôt s'éleva une forêt si épaisse que le diable ne put la traverser et fut obligé de faire le tour. Pendant ce temps la jument marchait comme le vent et répétait:

—Éperonne, éperonne dur, ne vois-tu rien venir?

—Non.

—Éperonne, éperonne dur, ne vois-tu rien venir?

—Non, rien.

—Éperonne, éperonne dur et regarde bien.

—Ah! je vois un nuage noir qui vient, qui vient, qui nous ratrape.

—Jette vite ton étrille.

Aussitôt s'éleva une montagne si haute qu'on n'en voyait pas le sommet. Le diable fut encore obligé d'en faire le tour, et pendant ce temps la jument blanche allait comme le vent en répétant:

—Éperonne, éperonne dur, ne vois-tu rien?

—Non.

—Éperonne, éperonne dur, ne vois-tu rien venir?

—Rien encore.

—Éperonne, éperonne dur, et regarde derrière toi.

—Ah! je le vois qui vient, qui vient, qui nous attrape.

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Jette ton bouchon.

Il s'éleva derrière eux une montagne plus haute encore et plus escarpée que la première; le diable fut obligé d'en faire le tour, et pendant ce temps la jument blanche allait comme le vent.

—Veille bien, dit-elle à son cavalier: nous allons arriver à un pont, et quand nous aurons passé le milieu, le diable n'aura plus de pouvoir sur nous.

Ils s'engagèrent sur le pont, et le diable saisit la jument par la queue au moment où ses quatre pieds avaient passé le milieu du pont; mais le prince coupa avec son couteau les crins qui restèrent dans la main du diable.

Il criait au jeune homme:

—Rends-moi mon cheval! rends-moi mon cheval!

—Non, jamais, répondait-il.

Le diable resta longtemps sur le pont à crier, mais il finit par se lasser et s'en alla.

—Qu'allons-nous devenir maintenant? demanda le prince à la jument; je voudrais bien retourner dans mon pays.

—Non, répondit la jument blanche, il faut faire route pour Paris.

Elle se mit à marcher, et le jeune prince trouva un ruban en diamant qui éclairait la nuit comme le jour.

Dans ce temps-là, Paris n'était pas aussi grand qu'il est maintenant; quand ils arrivèrent auprès, il mena la jument blanche dans une pâture; elle était alors grasse et fraîche à faire plaisir.

—Tu vois cette grande maison, lui dit-elle, c'est là que demeure le roi; il a besoin d'un pâtre pour ses brebis, il te prendra à son service, et tous les jours tu amèneras ton troupeau ici.

Le jeune homme se présenta au château, et, comme un des bergers était parti le matin, on le gagea pour le remplacer. Il conduisit ses brebis à l'endroit où pâturait la jument blanche, et quand elle le vit, elle dansait et hennissait de joie. Il ramena ses brebis le soir; elles étaient belles et bien repues, tandis que celles des autres bergers étaient plates et maigres. Tous les jours il retournait à l'endroit où était sa jument et son troupeau engraisait à vue d'œil, au lieu que celui des autres pâtres ne faisait que maigrir.

CONTES DES MOUSSAILLONS

— Ah ! disait le roi, voici un berger qui a des brebis bien plus belles que les autres.

Les pâteurs étaient jaloux de lui et ils cherchaient le moyen de le perdre. Il était défendu d'allumer de la chandelle le soir dans les étables : une nuit, le prince se mit à regarder son ruban de diamants ; il éclairait comme plusieurs lampes, et la lumière brillait à travers les fentes de l'étable. Les autres pâteurs vinrent trouver le roi et lui dirent :

— Maître, le nouveau berger allume de la chandelle malgré votre défense.

Le roi vint voir, mais le pâteur entendit du bruit, et il ramassa vivement ses diamants dans sa poche. Le roi ne vit point de lumière et il traita ses bergers de menteurs.

Les pâteurs se dirent :

— Pour nous défaire de lui, nous allons raconter au roi que le berger s'est vanté de pouvoir amener ici la Belle aux clés d'or.

Ils allèrent parler au roi qui fit venir le pâteur, et lui dit :

— Tu t'es vanté d'aller chercher la Belle aux clés d'or. Il faut que tu l'amènes ici.

— Jamais je n'en ai parlé, répondit le prince-berger, et je ne savais pas même qu'elle existât.

— Cela m'est égal, dit le roi, amène-la ici, ou il n'y a que la mort pour toi.

Le berger se rendit en pleurant à la pâture où était la jument blanche, qui en le voyant se mit à sauter de joie ; mais elle s'aperçut bientôt qu'il avait l'air affligé :

— Pourquoi es-tu triste ? lui demanda-t-elle.

— Le roi m'a ordonné de lui amener la Belle aux clés d'or : je ne sais pas où elle demeure et je me désole, car si je n'y parviens pas, il a juré de me tuer.

— N'est-ce que cela ? répondit la jument. Ce n'est pas la peine de te chagriner pour si peu. Tu vas dire au roi de te faire construire un vaisseau qui brille comme le soleil : tu t'y embarqueras avec quelques hommes d'équipage, et tu te dirigeras vers l'ouest-nord-ouest. Tu arriveras au château de la Belle aux clés d'or qui est bâti au pied

CONTES DES MOUSSAILLONS

des montagnes et soutenu par quatre géants. Les montagnes brillent comme des diamants parce qu'elles sont couvertes de neige. Là tu verras la Belle aux clés d'or et tu l'inviteras à monter à bord de ton vaisseau.

Le jeune prince alla demander au roi un vaisseau brillant comme le soleil; quand il fut terminé, il s'embarqua dedans avec son équipage, et suivant les indications de la jument blanche, il vint mouiller en vue du château de la Belle aux clés d'or. La princesse était à sa fenêtre et elle regardait le navire.

— Bonjour, princesse, lui dit le jeune homme.

— Bonjour, sire, répondit la Belle aux clés d'or, qui prenait le berger pour un roi.

— Je suis venu pour visiter votre château. Voulez-vous me le permettre?

— Oui, répondit-elle.

Quand il eut parcouru tout le château, elle le fit boire et manger et lui dit:

— Hé bien! en avez-vous vu d'aussi beau dans votre pays?

— Non, répondit-il, mais si vous voulez venir à bord de mon navire, vous conviendrez qu'il n'a pas son pareil.

— J'irai, dit la princesse, le visiter dans deux heures.

Il retourna à son bord et commanda à ses matelots de tout préparer pour l'appareillage et de lever l'ancre pendant que la princesse serait occupée à regarder le navire.

La Belle aux clés d'or arriva sur le vaisseau; le jeune homme le lui fit visiter en détail, et lorsqu'elle remonta sur le pont, la terre était déjà bien loin. Quand la princesse vit qu'on l'emmenait, elle se mit à crier et à s'arracher les cheveux.

— Ah! malheureux, lui dit-elle, pourquoi m'as-tu trompée?

— Je suis venu, répondit-il, vous chercher par l'ordre du roi, et si je n'avais pas réussi, il m'aurait tué.

La princesse, de colère, jeta ses clés d'or à la mer, et le vaisseau continuant sa route arriva au port et salua la ville, qui répondit par une salve de vingt et un coups de canon.

Quand le roi vit la Belle aux clés d'or, il fut bien joyeux, et il voulut

CONTES DES MOUSSAILLONS

se marier avec elle, mais elle ne pouvait pas le souffrir et le rebutait toujours.

— Je ne vous épouserai, lui dit-elle, que si vous me remettez les clés d'or de mon château.

Le roi fit venir son pâtre et lui dit

— Tu as amené ici la princesse ; maintenant il faut que tu me rapportes ses clés d'or ou il n'y a que la mort pour toi.

Le pâtre alla trouver sa jument blanche ; il y avait longtemps qu'elle ne l'avait vu, et elle commençait à être malade de chagrin ; mais il la caressa et elle fut tout d'un coup guérie. Comme il avait la mine triste, elle lui demanda pourquoi il se chagrînait encore.

— J'ai amené au roi la Belle aux clés d'or, répondit-il ; maintenant il veut que j'aille chercher ses clés qu'elle a jetées à la mer.

— S'il n'y a que cela, dit la jument blanche, tu peux te consoler. Demande au roi de te faire construire un navire de petite taille, mais bon marcheur ; tu mettras à l'arrière une pierre bien droite, et quand tu seras à peu près rendu à l'endroit où la Belle a jeté ses clés d'or à la mer, tu frapperas trois coups sur la pierre avec cette baguette. Tu verras sortir de l'eau un petit homme qui menacera de te dévorer ; mais ne t'effraye pas et frappe-lui sur la tête avec la baguette, jusqu'à ce qu'il ait jeté les clés sur le pont du navire.

Le pâtre alla demander au roi un navire petit, mais bon marcheur, et il s'embarqua à bord pour se rendre à l'endroit où la princesse avait lancé ses clés à la mer. Quand il y fut rendu, il frappa trois coups de baguette sur la pierre qui était dressée bien droite à l'arrière ; aussitôt, il vit sortir de la mer un petit homme qui ouvrait une grande bouche en criant :

— Je vais te manger ! Je vais te manger !

Mais le jeune homme se mit à lui frapper des coups de baguette sur la tête en lui disant :

— Si tu ne vas pas me chercher les clés d'or que la princesse a lancées dans la mer, je vais continuer à te battre.

Le petit homme plongea dans l'eau, et il en rapporta les clés d'or qu'il jeta sur le pont. Aussitôt le navire se remit en marche et il ne tarda pas à arriver au port, qu'il salua avec son artillerie.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Quand le roi eut les clés, il fut bien content, et il les donna à la princesse en lui disant :

— Maintenant vous allez vous marier avec moi.

— Non, répondit-elle ; si vous voulez que je vous épouse, il faut que celui qui a été chercher les clés amène ici mon château.

Le roi fit venir son pâtre et lui dit :

— Tu vas aller chercher le château de la princesse et l'amener ; si tu ne le fais pas, il n'y a que la mort pour toi.

Le jeune homme était bien triste ; il retourna à la pâture où était la jument blanche, mais elle avait maigri et semblait presque morte.

— Je croyais, lui dit-elle, que tu allais me laisser mourir. C'est bien mal de ta part, moi qui t'ai sauvé quand tu étais chez le diable.

— Ah ! répondit-il, j'ai été si content d'être revenu que je t'avais oubliée. Le roi m'a ordonné d'aller chercher le château de la Belle aux clés d'or ; mais cette fois, je crois bien que ma mort est au bout.

— Non, dit-elle, ne t'effraye pas ; tu vas demander au roi de te faire construire un navire, le plus grand qu'on pourra faire. Tu le chargeras de vin et de mets délicieux, et tu retourneras au château. Tu verras les géants qui le portent sur leur tête, et après leur avoir donné à manger, tu leur diras de venir avec toi dans ton pays.

Le roi fit construire pour son berger un navire, le plus grand qui eût été fait ; on le chargea de vins et de mets délicieux, et il mit à la voile pour aller dans l'ouest-nord-ouest au château de la Belle aux clés d'or. Quand le jeune homme y arriva, les géants qui soutenaient le château sur leur tête avaient si grand'faim qu'ils allaient se battre pour se manger. Il fit débarquer les vins et les vivres, et les géants se régalerent : ils vidaient par la bonde les barriques de vin et mangeaient un bœuf à chaque fois.

— Vous êtes meilleur que notre maître, lui dirent-ils ; il nous laisse crever de faim.

— Si vous voulez venir dans mon pays, répondit-il, je vous donnerai à manger tant que vous voudrez. Le château que vous portez vous paraît-il bien lourd ?

— Non, il ne pèse pas plus qu'une plume. Voulez-vous l'emporter avec vous ?

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Oui, volontiers.

Il embarqua les géants qui portaient le château sur leur tête, et quand il arriva, il les fit débarquer et les conduisit à la Belle aux clés d'or.

Lorsque le roi vit le château venu, il était bien joyeux et il dit à la princesse :

—Maintenant, je pense, vous allez vous marier avec moi.

—Si vous voulez que je vous épouse, répondit-elle, il faut que vous fassiez brûler celui qui a été chercher mon château et mes clés d'or.

Quand le jeune homme eut connaissance de ce que la Belle aux clés d'or avait demandé au roi, il alla trouver en pleurant sa jument blanche.

—Ah ! lui dit-il, cette fois je suis perdu : le roi veut me faire brûler pour épouser la princesse.

—N'est-ce que cela ? lui répondit-elle. Tu vas t'habiller en toile des pieds à la tête ; voici une petite bouteille que tu verseras sur tes habits et tu ne brûleras point ; ensuite tu seras invisible, tu quitteras le bûcher et tu parleras au roi derrière la foule.

Le jeune homme fit ce que la jument blanche lui avait dit. Le lendemain on apporta dans la cour du palais plus de deux cents fagots, on plaça le pâtre au milieu et on mit le feu au bûcher ; mais il ne brûla point ; il sortit du milieu des flammes et alla se mettre dans la foule.

Le roi le vit et lui dit :

—Je croyais t'avoir brûlé ; comment as-tu fait pour ne pas être rôti ?

—J'ai acheté des habits de toile et le feu ne m'a point touché.

—Si vous voulez vous marier avec moi, dit la Belle aux clés d'or, il faut que vous fassiez comme le berger, et que vous montiez sur un bûcher.

—C'est facile, répondit le roi.

Il se fit faire un habit tout en toile, et se plaça au milieu de trois cents fagots ; mais quand ils furent allumés, il fut étouffé et brûla.

Alors la Belle aux clés d'or dit au jeune homme :

CONTES DES MOUSSAILLONS

—C'est toi que je veux épouser.

Il était bien content, et il alla raconter à la jument blanche que la Belle aux clés d'or voulait se marier avec lui.

—Si tu veux l'épouser, lui dit-elle, il faut auparavant me tuer et couper mon cœur en deux morceaux.

—Non, répondit-il.

—Si, il faut que tu le fasses, je le veux.

Il tua la jument blanche, et, quand il eut coupé son cœur en deux morceaux, il en sortit une dame belle comme un jour qui lui dit :

—Tu aurais pu être heureux avec moi, mais tu es un ingrat ; maintenant tu seras malheureux toute ta vie.

Elle disparut et jamais il ne la revit. Il épousa la Belle aux clés d'or, mais il fut malheureux à faire pitié et il mourut dans la misère.

Conté en 1880, par Auguste Macé, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 15 ans.

JEAN DES MERVEILLES

Il était une fois un petit garçon qui n'avait plus ni père ni mère, rien que sa vieille grand-mère. Elle n'était pas bien riche, mais elle l'éleva tout de même de son mieux. Elle l'envoya à l'école quand il fut en âge d'y aller; il y apprenait tout ce qu'il voulait, car il avait bonne volonté; c'était le modèle de la classe, et il écrivait aussi bien que son maître.

Un jour qu'il y avait une assemblée dans un bourg des environs, sa grand-mère lui dit d'y aller se divertir avec les autres, et elle lui donna des pièces de deux sous pour acheter ce qui lui plairait.

Il se mit en route avec ses camarades; à un moment où il s'était un peu éloigné des autres, ils virent sur le bord du chemin une pauvre vieille bonne femme qui était assise sur la banquette et avait l'air d'une chercheuse de pain; mais, au lieu d'avoir pitié d'elle, les petits garçons se mirent à l'appeler sorcière et à lui jeter de la boue, si bien que la vieille ne savait où se fourrer.

En accourant pour rejoindre les autres, Jean vit ce qu'ils faisaient.

—N'avez-vous pas honte, s'écria-t-il, de jeter de la boue à une personne qui ne vous dit rien? Laissez-la tranquille, ou vous aurez affaire à moi.

Il aida la vieille à se relever et lui dit :

—Ils vous ont fait mal, pauvre vieille grand-mère?

—Oui, répondit-elle; toi, tu es meilleur qu'eux, tu seras récompensé et eux punis.

Le voilà qui continue sa route avec les autres; en arrivant à l'assemblée, ils rencontrèrent une marchande de fruits et ils lui achetèrent des noix qu'ils se mirent à manger. Jean en ouvrit une avec son couteau, et quand il eut tiré ce qu'il y avait dans la coque, il la jeta.

—Que fais-tu? dit la marchande; tu jettes ta coque de noix?

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Oui, répondit-il; j'ai mangé ce qu'il y avait dedans et elle n'est plus bonne à rien.

—Ramasse-la, dit la marchande, tu pourras lui commander ce que tu voudras, quand même ce serait d'être invisible.

Jean mit la coque de noix dans sa poche, et il continua à se promener dans l'assemblée avec ses camarades. Ils s'amusèrent de leur mieux; mais pour s'en revenir chez eux, il fallait traverser une rivière; pendant qu'ils étaient à se divertir, elle avait débordé et était devenue comme un lac. Ils s'arrêtèrent sur le bord, bien embarrassés comment la traverser.

Jean pensa tout à coup à sa coque de noix.

—Il faut, se dit-il, que je sache si la marchande s'est moquée de moi :

—Coque de noix, deviens un beau navire, et envoie un canot pour nous passer tous.

Aussitôt il vit un navire; un canot prit à son bord Jean et ses compagnons, et ils passèrent rapidement de l'autre côté du lac.

—Coque de noix, dit Jean, reviens à ton état naturel.

Il la ramassa dans sa poche, et quand il fut rentré à la maison, il raconta à sa grand-mère qu'il avait une coque de noix qui prenait toutes les formes qu'on voulait.

—Ah! mon pauvre petit gars, lui dit la vieille qui était un peu avare; si cela est vrai, commande-lui de se changer en un coffre plein d'or.

—Coquille de noix, commanda Jean, deviens un coffre rempli d'or.

Aussitôt, au lieu de la coque de noix, il y eut dans la cabane un coffre rempli d'or; la grand-mère en souleva le couvercle et vit qu'il était plein de louis tout neufs; elle en prit un dans sa main; mais elle ne put parvenir à en tirer un second; les pièces d'or semblaient collées l'une à l'autre, et elle mouilla sa chemise sans pouvoir en

ramener une seule, ce dont elle était bien marrie. Jean prit aussi une pièce qu'il mit dans sa poche; mais il ne put en tirer une seconde.

La nuit venue, ils se couchèrent; mais la bonne femme ne put fermer l'œil; à chaque instant elle croyait entendre des voleurs qui

CONTES DES MOUSSAILLONS

venaient pour enlever le coffre. Le lendemain, elle dit à Jean des Merveilles :

— Je vais t'acheter un pistolet ; tu veilleras cette nuit, et moi je dormirai un peu.

La nuit venue, Jean se mit à monter la garde ; mais sa grand-mère à peine endormie se réveilla en sursaut et s'écria :

— As-tu tué le voleur ?

— Non, grand-mère ; il n'est venu personne.

— Ah ! dit-elle, j'avais pourtant cru en entendre un rouler par terre.

Tous les jours ils prenaient chacun une pièce d'or ; mais ils ne pouvaient en avoir une seconde.

Cependant Jean des Merveilles entendit parler de la fille du roi qui avait été enlevée et transportée dans une île de la mer ; le roi promettait de la donner en mariage à celui qui réussirait à la délivrer ; beaucoup de navires étaient partis pour tenter l'aventure, mais aucun n'était revenu.

Jean dit à sa grand-mère :

— Je voudrais bien aller délivrer la fille du roi ; je pense que je pourrai le faire à l'aide de ma coque de noix, et cela nous vaudrait mieux que ce coffre plein d'or où nous ne pouvons prendre qu'une pièce à la fois.

La grand-mère y consentit, et Jean dit :

— Coffre d'or, redeviens coque de noix.

Cela s'accomplit à la minute ; Jean ramassa la coque dans sa poche, et quand il arriva sur le bord de la mer, il la mit à l'eau et dit :

— Coque de noix, deviens un beau navire bien mâté, bien gréé, avec deux batteries, et des canonnières et des gabiers qui m'obéissent à la parole.

Aussitôt il vit un beau navire avec deux rangées de canons, qui masquait ses voiles comme pour attendre quelqu'un, et près du rivage, il y avait une baleinière toute dorée. Jean s'y embarqua, et aussitôt les hommes qui la montaient se mirent à nager aussi bien que les meilleurs canotiers de la flotte. Quand il arriva à bord du navire, l'équipage était rangé sur la lisse pour le recevoir : aucun des hommes ne parlait ; mais ils lui obéissaient à la minute.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Il leur ordonna de conduire le vaisseau où la princesse était prisonnière ; aussitôt le navire déploya ses voiles et se mit en route, avant, tribord et babord, et il marchait comme le vent. Ils furent trois jours sans voir aucune terre, le quatrième, ils aperçurent une île à perte de vue, et ils mirent le cap dessus. Comme Jean des Merveilles en approchait, il vit un navire, deux navires, trois navires ; il en compta jusqu'à quinze qui étaient auprès de l'île ; l'un d'eux s'avança vers lui. Il commanda la manœuvre à ses hommes ; mais, comme son navire n'avait pas hissé son pavillon, le corsaire qui venait à sa rencontre tira deux coups à blanc, puis un troisième à boulet.

— Ah ! commanda Jean des Merveilles, chargez la moitié des canons avec des boulets et l'autre moitié avec de la mitraille, et puis feu partout.

Mais ses hommes ne bougeaient pas, et il était si en colère que, de rage, il se serait bien roulé par terre. Le corsaire arriva et ses hommes sautèrent à l'abordage ; mais les matelots de Jean les laissaient monter à bord sans même essayer de leur résister.

Quand il vit cela, il songea à son pouvoir et dit :

— Coque de noix, deviens un petit navire où il y ait seulement place pour moi, et tire-moi de ce mauvais pas.

Aussitôt il se trouva dans une petite chaloupe, et les matelots qui étaient à bord se noyèrent ; au même instant le chef des corsaires, qui était l'ennemi de la fée qui avait donné la coque de noix à Jean des Merveilles, fut changé en un gros chat noir qui lui dit :

— Tu as cent ans à être prince, et moi cent ans à rester chat.

Jean des Merveilles aborda à l'île : il délivra la princesse, et ordonna à son petit bateau de se changer en un beau navire. Il monta à bord avec la princesse, et fit un heureux voyage ; quand il arriva à Paris, le roi fut bien content de le voir et il lui donna sa fille en mariage.

Il y eut à cette occasion des noces si copieuses que le lendemain sur toutes les routes on voyait des invités égaillés sur les mètres (tas) de pierres et ronflant comme des bienheureux.

Conté en 1880, par Joseph Macé, de Saint-Cast,
mousse, âgé de quinze ans.

LE VAISSEAU MERVEILLEUX

Il y avait une fois un pêcheur de Saint-Cast qui se nommait Jacques ; il était pauvre comme Job, et ne possédait pour tout bien que ses filets et un petit bateau dans lequel il allait à la pêche avec son fils.

Un jour ils sortirent comme d'habitude pour pêcher ; il faisait beau et il n'y avait pas la moindre apparence de gros temps : aussi ils allèrent bien loin au large, et ils arrivèrent dans un endroit où le poisson était si abondant que la mer en était, comme on dit, salée ; ils en prirent autant qu'ils purent en charger leur bateau, puis ils remirent à la voile pour revenir à leur havre. Mais tout à coup, le vent fraîchit et la mer devint houleuse ; ils prirent deux ris dans leur voile, puis trois, enfin comme le mât craquait, et qu'il n'y avait plus moyen de porter de toile, ils amenèrent leur voile, et jetèrent leur grappin ; mais il ne mordit pas le fond, et le petit bateau s'en alla à la dérive comme une bouée.

— Qu'allons-nous devenir ? disait le vieux pêcheur. S'il ne *calmit* pas¹⁷, bientôt nous serons dans une mauvaise passe.

— Ah ! disait le fils, qui avait peur, nous allons nous noyer ; mais ajouta-t-il, voici un grand bateau qui vient droit sur nous ; peut-être va-t-il nous secourir.

Ils virent en effet un grand bateau, chargé de monde, qui arrivait sur eux ; mais loin de pouvoir porter secours au canot, il avait lui-même besoin d'assistance, car il était prêt à couler bas. En passant auprès du petit bateau, le patron dit :

— Pourriez-vous nous prendre à votre bord, mon brave homme ? notre bateau fait eau de toutes parts et nous allons couler.

— Je veux bien, mes pauvres gens, répondit Jacques, mais je ne répons pas de vous sauver ; car mon canot ne peut plus gouverner ; montez à bord, à la grâce de Dieu.

¹⁷ Si le calme ne se fait pas.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Les gens du grand bateau embarquèrent dans celui de Jacques, et presque aussitôt après qu'ils eurent quitté leur bateau, il disparut sous l'eau.

Cependant le canot était trop chargé; et Jacques, pour l'alléger, jeta à la mer tous les beaux poissons qu'il avait pris.

Les gens qu'il avait secourus étaient des fées et des *féetauds*¹⁸ qui le remercièrent de leur mieux. Bientôt le vent se calma, et le pêcheur hissa de nouveau sa voile. Mais la tempête avait entraîné au loin le petit bateau, et ils mirent quatre jours pour s'en revenir. Enfin ils arrivèrent à la pointe de l'Isle¹⁹, et les fées et les féetauds se firent mettre à terre. Avant de quitter le pêcheur et son fils, ils leur dirent :

—Puisque vous avez été bons pour nous, désormais nous vous protégerons, et dès demain vous serez récompensés.

Le vieux pêcheur était bien content d'être sous la protection des fées; il amarra son bateau dans le havre et il s'en retourna au village de l'Isle avec son fils; chacun fut joyeux de les revoir, car on les croyait noyés, et il y eut de grandes réjouissances pour célébrer leur retour.

Le lendemain, il faisait un temps magnifique: le vieux pêcheur sortit avec son fils pour aller à la pêche, et ils se dirigèrent du côté du Cap Fréhel; mais comme ils avaient vent debout, dès qu'ils eurent doublé la pointe, ils furent obligés de virer de bord et de courir sur Chélin pour chercher le vent. Leur bordée les mena presque au pied de la falaise. Au moment où ils viraient de bord, il virent venir à eux un joli petit bateau. Il était monté par deux fées et un féetaud. Les fées dirent au bonhomme :

—Pêcheur, hier nous avons promis de te récompenser; aujourd'hui nous venons accomplir notre promesse; désormais tu n'auras plus besoin de naviguer. Voici une bourse qui te permettra de vivre à ton aise, mais ne dis à personne de qui tu la tiens.

Le féetaud parla à son tour et dit au fils du pêcheur :

—Toi, mon garçon, tu es jeune et fort; tu peux naviguer; et puisque tu es marin, voici un petit bateau que je te donne; il deviendra

¹⁸ Les maris des fées.

¹⁹ Havre naturel de la presqu'île de Saint-Jacut.

CONTES DES MOUSSAILLONS

grand ou petit, à ta volonté, et grâce à cette baguette, il marchera tout seul, aussi vite que tu voudras.

Les pêcheurs étaient bien contents : ils remercièrent les fées et le féetaud et s'en revinrent chez eux, sans pêcher davantage ce jour-là. Comme ils avaient le moyen d'être à l'aise ils se mirent à vivre comme des seigneurs, sans rien faire que ce qui leur plaisait.

Le fils du pêcheur eut envie de voir le monde, et il se mit à voyager pour son agrément. Un jour qu'il était à Paris, il entendit publier à son de caisse que le diable avait enlevé la fille du roi, et qu'il la retenait prisonnière dans une île de la mer. Le roi promettait de la marier à celui qui pourrait la délivrer et de lui donner aussi sa couronne.

Aussitôt le fils du pêcheur partit de Paris ; il s'en revint à Saint-Cast où il engagea deux bons matelots, puis il mit son bateau à la mer et partit pour aller délivrer la fille du roi.

Un des anciens amoureux de la princesse apprit qu'un pêcheur était parti dans un petit bateau pour tenter l'aventure ; il entra dans une grande colère, car il voulait aussi délivrer la fille du roi. Il arma un gros vaisseau, engagea les meilleurs marins de la flotte, et quitta le port, en jurant que s'il rencontrait le pêcheur et ses deux matelots, il les coulerait bas. Comme son navire marchait rondement, il ne tarda pas à rattraper le petit bateau, et dès qu'il l'aperçut, il lui tira un coup de canon. Le pêcheur qui ne savait ce que cela voulait dire, consulta sa baguette, qui lui répondit :

—Ce vaisseau que tu vois part pour délivrer la princesse. Ceux qui le montent te veulent du mal et ont juré de te faire périr.

Dès que le pêcheur eut entendu ces paroles, il ordonna à son bateau de marcher aussi vite que le vaisseau du prince ; quand celui-ci vit qu'il ne pouvait atteindre le petit bateau, il donna à ses canonniers l'ordre de le couler ; mais à chaque coup qu'ils tiraient, le petit bateau disparaissait sous les flots, et reparaissait dès qu'il n'y avait plus de danger. Le prince ne se tenait plus, tant il était en colère ; il ordonna à ses canonniers de tirer leur bordée entière. Pendant plusieurs heures ils canonnière le petit bateau mais ils ne l'atteignaient point, car à chaque bordée, il s'enfonçait dans la mer, et reparaissait ensuite, marchant toujours de la même allure que le grand vaisseau.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Quand il n'y eut plus de poudre à bord, on cessa de tirer, et au bout de quelques jours, les deux navires arrivèrent ensemble en vue de l'île où le diable retenait la princesse prisonnière. Il y avait un port ; mais la passe était si étroite que le petit bateau seul put y entrer, et le grand vaisseau fut forcé de rester sur la rade.

Les trois pêcheurs descendirent à terre, et le fils de Jacques alla voir le diable qui gardait la princesse et lui dit, en prenant un air tout *diot*²⁰ :

— Je suis venu ici pour voir la princesse ; si vous avez la bonté de me laisser passer une heure avec elle, je vous en serai reconnaissant et je vous ferai visiter mon navire qui est le plus beau qui jamais ait navigué sur mer.

Le diable qui croyait avoir affaire à un innocent, laissa le pêcheur voir la princesse, et le lendemain il se rendit à bord du petit bateau. Dès qu'il y eut mis le pied, le bateau devint un grand navire, plus grand que le plus fort Trois-ponts de Brest. Le diable était bien étonné, et il ouvrait des yeux grands comme des écubiers²¹. Il resta à se divertir avec les matelots, qui lui firent boire des liqueurs, et quand il descendit à terre, il était saoul comme une gabare, et ne savait plus ce qu'il faisait.

Le pêcheur qui l'avait reconduit lui dit :

— Vous avez de la chance, vous ; vous pouvez faire tout ce que vous voulez, et on ne peut rien vous faire sans que vous en soyez aussitôt averti.

— C'est vrai, répondit le diable ; je ne m'endors que quand je veux ; pour cela il me suffit de jeter sur ma tête deux ou trois gouttes de l'eau de cette fontaine. Alors je dors comme une souche pendant deux jours ; mais je ne dors pas souvent, car je sais qu'on veut me tromper et je ne suis pas assez sot pour me laisser faire.

« Voilà qui est bon à savoir, pensa le pêcheur ; si je parviens à l'endormir, je pourrai délivrer la princesse. »

²⁰ Innocent.

²¹ Écubiers : ouvertures ménagées à l'avant d'un navire, pour le déroulement des chaînes d'ancre.

²² Gabare : embarcation pour le transport des marchandises. Ces bâiments ne tenaient pas la mer.

Et il ordonna à un de ses matelots d'aller remplir une bouteille de l'eau de la fontaine, puis il s'approcha du diable, et lui en jeta deux ou trois gouttes. Aussitôt le diable tomba comme mort ; et il se mit à ronfler si fort qu'on l'entendait à un quart de lieue loin.

Alors le pêcheur alla trouver la princesse, et essaya de briser le charme qui la retenait prisonnière ; mais ce fut en vain qu'il y employa toutes ses forces.

La princesse lui dit :

— Jamais ni vous ni personne ne pourrez casser cette chaîne ; mais si vous aviez une goutte d'eau bénite, elle se briserait comme verre.

En partant, le pêcheur, qui savait qu'il aurait le diable à combattre, n'avait pas oublié l'eau bénite, et il alla en chercher dans son navire. Dès qu'il en eut mis quelques gouttes sur la chaîne, elle se cassa en plusieurs morceaux, et la princesse put sortir de sa prison.

Le pêcheur l'emmena à bord de son bateau, qui était redevenu petit et, dès qu'il eut franchi la passe, il souhaita de marcher aussi vite que le vent ; aussitôt il se mit à voguer sur les vagues et il filait plus de trente nœuds à l'heure.

Quand le prince vit les pêcheurs partir avec la princesse, il ordonna de mettre à la voile pour les poursuivre. Pendant l'appareillage, le diable qui s'était réveillé, arriva le long du vaisseau et dit au prince :

— Je suis Lucifer de l'enfer : n'ayez pas peur de moi et laissez-moi monter à votre bord ; je ferai marcher votre navire plus vite que celui qui emporte la princesse, et pour vous récompenser, je vous donnerai de l'or et de l'argent.

Le prince prit le diable à son bord : dès qu'il y fut, les voiles se gonflèrent et le vaisseau marcha plus vite que le vent. Mais le petit bateau avait de l'avance, et ce ne fut qu'au matin de la quinzième journée qu'ils purent le rattraper.

Quand le pêcheur vit le grand vaisseau qui grossissait à vue d'œil, il dit à la princesse :

— Le vaisseau marche plus vite que nous, et pourtant nous allons comme le vent ; il faut qu'il y ait quelqu'un à bord qui lui donne cette vitesse. C'est sans doute le diable qui s'est réveillé et qui nous poursuit.

—Oui, répondit la princesse, c'est lui.

Alors le pêcheur se souvint de sa baguette et il dit :

—Je désire que mon bateau aille sous la mer, plus vite que lorsqu'il naviguait dessus.

Aussitôt le bateau s'enfonça sous les flots et marcha encore plus vite qu'auparavant ; ceux qui le montaient n'étaient point mouillés et ils voyaient aussi clair qu'en plein jour.

Quand le diable vit disparaître le petit bateau, il sauta à la mer pour savoir où allait la princesse, mais le petit bateau allait si rapidement qu'il ne put savoir ce qu'il était devenu.

Il remonta à bord du vaisseau en lançant feu et flammes, et il dit au prince :

—Je n'ai pu savoir quelle route a prise la princesse ; mais je finirai par la rattraper et me venger.

Le prince commença à regretter d'avoir Lucifer à bord, et il le pria de quitter le navire.

—Pas du tout, prince, répondit le diable ; je ne m'en vais pas comme cela les mains vides. Si je n'ai pu reprendre la princesse, au moins j'aurai en mon pouvoir, vous ou les gens de votre vaisseau.

Pour se débarrasser du diable, le prince fut obligé de lui donner deux de ses matelots, et de lui promettre son âme après sa mort. Le diable quitta le vaisseau en emportant les deux matelots, et le prince ne tarda pas à aborder en France. Mais les matelots qu'il avait donnés au diable arrivèrent presque en même temps que lui ; car ils avaient sur eux des objets bénits, et chaque fois que le diable les touchait pour les leur ôter, il se brûlait, de sorte qu'il fut obligé de les ramener en France. Ils étaient si en colère qu'ils voulaient écorcher vif le prince et ils le criaient tout haut. Mais au moment où ils se disputaient avec lui, il arriva des soldats qui saisirent le prince et ses matelots et les menèrent en prison, par ordre du roi.

Le pêcheur était en effet arrivé à Paris quinze jours auparavant. Il conduisit la princesse au Louvre et raconta au roi que le prince avait essayé de l'empêcher de délivrer sa fille. Le roi donna l'ordre de l'arrêter, lui et son équipage, et c'est pour cela qu'il avait été conduit en prison.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Le roi embrassa le pêcheur et lui dit :

— Tu auras ma fille et ensuite mon royaume, après ma mort.

— Sire, dit le pêcheur, me voilà bien récompensé ; mais j'ai amené avec moi mes deux matelots ; ils ont eu bien de la misère, et je voudrais les garder au palais avec moi.

— Soit, mon garçon, répondit le roi, je n'ai rien à te refuser.

Le pêcheur épousa la princesse, et le jour du mariage le prince fut fusillé.

Il y eut ensuite de grandes réjouissances à Paris : les petits cochons couraient par les rues, tout rôtis, la fourchette sur le dos ; qui voulait en coupait un morceau. Le roi mangea tant de fricot, il but tant de vins et de liqueurs ce jour-là qu'il mourut d'indigestion. Alors son gendre passa roi tout de suite. Il garda ses deux matelots à sa cour, où il était heureux comme un roi qu'il était, et il les fit ses deux premiers ministres.

*N, i, ni,
mon petit conte est fini.*

Conté en 1883 par François Marquer, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 16 ans.

III — LE DIABLE, LES OGRES ET LES GÉANTS

LE SAINT-MARCAND

Il y avait une fois un navire de Saint-Malo qui s'appelait le Saint-Marcand ; il quitta son port pour aller pêcher à Terre-Neuve, et il était commandé par un capitaine qui avait nom Joachim. Il fit un voyage rapide, et en moins de quinze jours il arriva sur les bancs où l'on pêche la morue.

Voilà le Saint-Marcand mouillé et ses chaloupes à la mer ; les matelots, à chaque fois qu'ils s'embarquaient pour la pêche, ne manquaient jamais de faire le signe de la croix et d'invoquer tous les saints ; mais malgré cela ils ne prenaient pas de morue, tandis que, tout auprès d'eux, les chaloupes des autres navires faisaient de belles pêches. Les matelots se dépitaient, et ils disaient :

— Sûrement, il y a quelqu'un à bord qui nous *enfaîne*²³, ou le navire n'est pas chanceux car nous prenons à peine de quoi faire la soupe.

Le capitaine Joachim était encore plus marri que ses matelots, et un jour, au moment où ses hommes partaient pour la pêche, il se mit à jurer et s'écria :

— Pour un rien, je vendrais mon âme au diable !

Le soir, les chaloupes revinrent avec tant de morues que l'eau était prête à entrer à bord, et en peu de temps, le navire eut son chargement de poissons de la meilleure qualité.

Les voilà *débanqués*²⁴, et partis à s'en aller ; mais ils avaient vent debout, et même la brise était si faible qu'ils ne bougeaient presque pas de place ; ils étaient bien fâchés parce qu'ils avaient quitté le banc les derniers, et ils pensaient qu'ils ne reviendraient en France que bien après les autres.

Mais le troisième jour, le ciel se couvrit de nuages, le vent fraîchit,

²³ Qui nous ensorcelle.

²⁴ Sortis de dessus les bancs de pêche. On devine sous la francisation de la phrase, l'original gallo : *Les v'là débanqués, et partis à s'n alleu.*

fraîchit, et ils furent obligés de mettre à la cape²⁵; mais malgré cela le vent était si violent que les mâts de perroquet²⁶ tombèrent le long du bord. Ils voyaient des feux follets qui voltigeaient sur les mâts, au bout des vergues et partout.

—J'ai toujours entendu dire, murmurait le second, que quand on voit des feux follets, c'est signe que le navire va périr.

A peine avait-il dit ces mots, que la tempête commença et le navire tournait, tournait comme une toupie.

—Je voudrais, s'écriait en jurant le capitaine Joachim, être à la remorque du diable!

Aussitôt ils virent derrière eux un navire tout noir, si grand que jamais ils n'en avaient vu de pareil; il allait très vite, bien qu'il eût vent debout; les vagues venaient derrière lui et semblaient lui obéir. Les matelots furent pris de frayeur, et ils allèrent se cacher dans leur poste. Le capitaine Joachim resta seul toute la nuit sur le pont.

Le grand vaisseau noir arriva auprès du Saint-Marcand, comme pour le remorquer, et, sans qu'on vit personne toucher aux cordages, il élingua une bitte sur l'avant du navire terreneuvât.

—Amarre à la bitte! commanda le capitaine.

Mais les matelots ne bougeaient pas, et le capitaine Joachim alla l'amarrer lui-même à la bitte.

Alors le navire marcha comme le vent; quand vint le jour le vaisseau tout noir disparut et s'évanouit comme une fumée; mais le navire était en vue de Saint-Malo.

Sur le môle, tout le monde disait:

—Voici le Saint-Marcand, c'est le premier arrivé.

Et quand les matelots débarquèrent, chacun les entourait en leur demandant des nouvelles des autres navires terreneuvâts.

Ils n'avaient mis que quatre jours à faire leur voyage, grâce à la remorque du diable.

²⁵ En termes de marine, la cape est la grande voile du grand mât. Être à la cape, se mettre, se tenir à la cape, se dit d'un navire qui, la barre sous le vent, et presque à sec de voiles, présente le côté afin de ne plus faire route.

²⁶ Nom donné à de seconds mâts qui s'arborent sur les hunes du grand mât, de la misaine, du beaupré et de l'artimon.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Le capitaine Joachim vendit sa morue le prix qu'il voulut, et il gagna beaucoup d'argent. Il se maria avec une bonne amie qu'il avait au pays, et il fit de nombreux voyages depuis, toujours sous la protection du diable.

Et s'il n'est pas mort, il vit encore.

Conté en 1880, par Joseph Macé, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 14 ans.

LE NAVIRE DU DIABLE

Il était une fois un petit garçon qui demanda à son père la permission de s'embarquer.

— Je veux bien, répondit son père, va-t'en où tu voudras.

Le petit garçon s'engagea pour un voyage de sept ans, et quand il en revint, il alla à l'école et se fit recevoir capitaine au long-cours. Son parrain, qui était armateur, lui donna aussitôt le commandement d'un beau navire.

Le jeune capitaine, qui se nommait Georges, fit son équipage et partit pour un voyage de trois ans. Il gagna assez d'argent pour acheter un navire ; mais son parrain, qui l'aimait beaucoup, lui donna celui qu'il commandait. Le capitaine fit un bon voyage et gagna beaucoup d'argent ; mais sa chance était finie : au voyage suivant il ne gagna rien ; le second ne réussit pas mieux et le troisième encore moins. Il était si dépité qu'il se serait volontiers vendu au diable pour faire fortune. Un jour qu'il était pressé d'arriver, et que le navire ne faisait aucune route, il s'écria :

— Ah ! je voudrais être à la remorque du diable !

Au même instant un grand vaisseau noir où l'on ne voyait personne à bord, passa le long du navire, et une voix cria

— Envoie ta *bosse*²⁷.

Un des matelots prit une bosse et la jeta à bord du vaisseau noir qui se mit à filer comme une flèche et les conduisit en moins de trois heures au port où ils voulaient aller.

Cette fois le capitaine Georges gagna beaucoup d'argent. Le diable lui apparut un jour et lui dit :

— Si tu veux me vendre ton âme, il faut signer le pacte sur ce calepin.

— Oui, répondit Georges.

²⁷ Amarre.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Mais avant de signer, il but de l'eau-de-vie avec le diable et le saoula plus d'à moitié. Alors il prit son calepin, et ayant écrit : « Mon âne est pour le diable et il viendra la prendre dans quinze ans » ; il signa. Le diable regarda la signature, mais il ne s'aperçut pas que le capitaine avait mis âne au lieu de âme. Le capitaine lui dit alors :

— Je veux aller à Marseille, pourriez-vous m'y conduire ?

— Oui, répondit le diable.

Aussitôt parut le grand vaisseau noir à bord duquel on ne voyait personne ; Georges lui jeta une *bosse*, et en deux jours il arriva à sa destination.

Le capitaine gagna beaucoup d'argent, et au voyage suivant, il fit sa fortune et celle de tout son équipage. Mais un jour en sortant d'un port il fut entouré par une flotte de pirates ; se voyant perdu, il cria : « A mon aide ! » Aussitôt arriva le grand vaisseau noir ; cette fois il était monté par des petits hommes noirs qui sautèrent à l'abordage des pirates et les hachèrent menu comme chair à pâté.

Le capitaine fit encore trois voyages sous la protection du diable : il devint aussi riche que le plus riche des armateurs de France, et son équipage était riche aussi. Il donna alors à son neveu le commandement de son navire et il cessa de naviguer.

Mais les quinze ans étaient écoulées ; la veille du jour où le diable devait venir le chercher, il mit auprès du seuil de sa porte un grand bassin plein d'eau bénite ; quand le diable arriva, il tomba dans l'eau et jeta un si grand cri qu'à une lieue à la ronde tout le monde en fut effrayé. Comme il ne pouvait se tirer de là, le capitaine Georges se moquait de lui et lui chantait :

Vous vous êtes brûlé les pattes :

Voilà ce que c'est que défaire des pactes.

Regardez sur votre calepin :

Je vais vous donner ce qui vous appartient.

Le diable regarda son calepin et dit :

— Ce n'est pas cela que vous deviez signer ; c'est votre âme et non votre âne que je vous ai achetée !

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Tant pis, répondit le capitaine, en lui offrant un vieil âne; il fallait bien regarder avant de me faire signer. Voilà ce qui vous appartient, je ne vous dois plus rien.

Le diable ne voulait pas prendre le vieil âne; le capitaine alla chercher une autre bassinée d'eau bénite, et la lui jeta sur le dos en disant :

*A prendre mon âne vous vous déciderez,
Ou bien dur vous vous brûlerez.*

Le diable finit par se décider à emporter l'âne, et il s'en alla en poussant des hurlements à faire trembler tout le monde.

Le capitaine Georges s'étant ainsi débarrassé du diable, garda son argent et fut heureux. Et s'il n'est pas mort, il vit encore.

Conté en 1880, par François Marquer, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 13 ans.

L'ENFANT QUI VA CHERCHER DES REMÈDES

Il y avait une fois une femme veuve qui avait trois enfants ; l'aîné avait douze ans, le second onze ans et le plus jeune neuf. Elle n'était pas riche et elle travaillait tant qu'elle pouvait pour les élever et leur donner du pain ; mais un jour elle tomba malade, et ses petits enfants, qui n'avaient point d'argent pour payer le médecin et acheter des remèdes, se désolaient et ne faisaient que pleurer.

La pauvre femme allait de mal en pis, et, un jour que les enfants étaient tous les trois à pleurer dans le foyer, ils virent descendre par la cheminée une petite bonne femme qui n'était pas plus haute que la botte d'un cavalier :

— Qu'avez-vous à vous désoler ainsi, mes enfants ? leur demanda-t-elle.

— Depuis quinze jours notre pauvre mère est malade, répondit l'aîné ; elle va de mal en pis, et nous ne savons que lui faire.

— Eh bien ! mes petits enfants, dit la bonne femme, qui était une fée, cessez de vous désoler ; il y a sur le Mont-Blanc une herbe à trois coutures qui est sous un chat-huant ; si vous pouvez la rapporter, elle guérira votre mère ; mais il y a des obstacles à franchir, et il faudra vous défier d'une fée qui est mon ennemie mortelle.

La fée donna à l'aîné une bague en or et lui dit :

— C'est à toi de partir, car tu es l'aîné ; tiens, voici une bague ; tout ce que tu montreras avec disparaîtra aussitôt.

La fée s'en alla par la cheminée, et le plus âgé des enfants se mit en route ; il rencontra sur son chemin un gros serpent qui se traînait vers lui en sifflant : « Ah ! pensa-t-il, je vais être avalé. »

Mais il se souvint de la bague que la fée lui avait donnée ; il la tira de sa poche et la montra au serpent qui disparut aussitôt, et il ne le revit plus. Il continua sa route et rencontra un tigre qui s'avancait vers lui la gueule béante : « Ah ! pensa-t-il, cette fois, je vais être dévoré. »

Mais il se rappela qu'il avait une bague en or que la fée lui avait donnée; il la montra au tigre qui disparut aussitôt, et il ne le revit plus.

Il se remit en route, et alla loin, bien loin; il vit un grand précipice qui était devant lui, et, à mesure qu'il avançait, le précipice grandissait. Le petit gars ne songea plus à sa bague, et il revint sur ses pas.

A peine était-il rentré à la maison, que la petite fée descendit par la cheminée:

—Te voilà de retour, lui dit-elle, tu n'as pas fait tout ce que je t'avais dit.

—Non, répondit-il; quand j'ai vu le grand précipice, j'ai eu si peur que je n'ai plus pensé à la bague.

—C'est ton tour de partir, dit la fée au cadet; voici un poignard, tout ce que toucheras avec sa pointe disparaîtra à l'instant.

Le cadet se mit en route; il alla loin, bien loin, et rencontra un gros chat noir qui était grand comme un mouton, et qui s'avancait vers lui en se battant les flancs de son énorme queue. «Ah! pensa l'enfant, je vais être dévoré; mais, si je meurs, je mourrai au moins pour ma mère.»

Il se rappela heureusement le poignard que la fée lui avait donné; il marcha sur le gros chat noir, et lui enfonça le poignard dans le cœur, mais il ne songea pas à le retirer.

Il se remit en route, et arriva à un précipice qui grandissait à mesure qu'il s'en approchait; il essaya d'en faire le tour, mais toujours le précipice se présentait devant lui, et il ne pouvait trouver un passage.

—Ah! dit-il, je vais être obligé de m'en retourner comme mon frère.

Il revint sur ses pas et, quand il rentra à la maison, son petit frère lui reprocha de ne pas être allé jusqu'au Mont-Blanc:

—Pour moi, dit-il, quand il s'agit de ma mère, je mourrais avant de *fadir*²⁸.

Comme il disait ces mots, la petite fée descendit par la cheminée et dit au cadet:

²⁸ Reculer.

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Tu n'as pas fait ce que je t'avais dit.

—Hélas ! non, j'ai oublié le poignard dans le cœur du chat, et je n'ai pu passer le précipice.

La fée dit au plus jeune des enfants :

—J'ai donné à tes frères tout ce que j'avais, et ils n'ont pu réussir ; c'est à ton tour d'aller chercher sur le Mont-Blanc l'herbe à trois coutures gardée par un chat-huant. Écoute bien ; tout ce qu'on te dira de faire, il faudra l'entreprendre sans hésiter un instant.

Voilà l'enfant parti ; il arriva dans un bois, et, sur sa route, il rencontra une cabane ; il y entra et vit une vieille, vieille bonne femme qui avait les yeux rouges, la bouche de travers, un long nez, et qui était maigre comme un clou.

—Que viens-tu faire ici ? lui demanda-t-elle d'une voix rude.

—Ma mère est malade, et je vais au Mont-Blanc chercher, pour la guérir, l'herbe à trois coutures gardée par un chat-huant.

—Je le savais, dit la vieille, c'est mon ennemie mortelle qui t'envoie ; mais comme c'est pour ta mère que tu fais ce voyage, je veux bien te laisser passer. Voici une fourmilière ; avant de t'en aller, il faut que tu arraches les yeux à toutes les fourmis, et que tu les mettes dans une écuelle, et il faut qu'il n'en manque pas un.

Le petit garçon se mit à l'œuvre, et bientôt il lui rapporta l'écuelle remplie d'yeux de fourmis.

—Te voilà déjà prêt, dit la vieille, tu n'as pas été longtemps.

Elle alla à la fourmilière et souffla dessus, et aussitôt elle vit qu'il ne restait pas un œil aux fourmis.

—Passe, dit-elle au petit garçon, puisque c'est pour ta mère malade.

Il se remit en route, et il alla loin, bien loin ; sur son passage il trouva un étang qui s'étendait à perte de vue, et comme il cherchait où il finissait, il aperçut sur le bord une cabane de pêcheur ; il se présenta à la porte, et dit :

—Bonjour à vous.

—Qu'est-ce que tu fais ici, petit ver de terre, poussière de mes mains, ombre de mes moustaches ? s'écria un grand ogre ; tu es sans doute venu pour te faire manger.

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Non, Monsieur l’ogre, je vous en prie, ne me mangez pas avant que ma mère soit guérie. Ne pourriez-vous m’indiquer comment passer l’étang, Monsieur l’ogre ?

—Où veux-tu aller ?

—Ma mère est malade, répondit l’enfant, et, pour qu’elle soit guérie, il faut que je lui rapporte l’herbe aux trois coutures, qui est sur le Mont-Blanc, gardée par un chat-huant.

—Si c’est pour une malade, je vais te livrer passage ; mais à la condition que tu m’apportes tous les poissons qui sont dans l’étang.

—Tiens, voilà une ligne et une manne ; choisis.

Le petit gars prit la manne, et alla au bord de l’étang ; à peine l’avait-il plongée dans l’eau qu’il vit venir dedans un petit poisson tout doré. Comme il se préparait à le prendre, le poisson lui dit :

—Ah ! je t’en prie, laisse-moi aller !

—Non, répondit l’enfant, car, si je ne puis prendre tous les poissons de l’étang, je serai mangé par l’ogre.

—Je suis le roi des poissons ; si tu veux me rejeter à l’eau, tous les poissons vont venir dans ta manne et tu les prendras facilement.

Le petit gars remit à l’eau le petit poisson doré qui disparut ; aussitôt les poissons sautaient à l’envi dans sa manne, et bientôt il les eut tous pris et mis sur l’herbe au bord de l’étang. Il vint à la cabane de l’ogre, et lui dit que sa tâche était accomplie.

—Les as-tu tous pris ?

—Oui, répondit-il, excepté un petit poisson doré qui m’a supplié de le laisser aller.

—Coquin, s’écria l’ogre, c’est mon ennemi mortel ; malheur à toi s’il est encore dans l’étang !

L’ogre regarda les poissons, puis il souffla sur l’étang, et vit qu’il n’en restait pas un seul dans l’eau, parce que le petit poisson doré s’était enfoncé bien profondément dans la vase. Il laissa passer le petit gars qui continua sa route, et arriva dans une plaine où s’étendait à perte de vue un champ de blé ; les tiges étaient plus hautes qu’un homme, et l’on n’y voyait aucun sentier.

« Comment faire ? » se dit le petit gars.

Il regarda de tous côtés, et aperçut une cabane où il entra

CONTES DES MOUSSAILLONS

— Bonjour à vous, dit-il; voulez-vous me laisser passer?

— Non, lui répondit un géant, je ne te laisserai passer que si tu peux couper le blé, le battre et en faire du pain.

Le petit garçon se rappela le conseil de la fée; il se mit à l'œuvre, et en peu de temps il eut accompli sa tâche et vint prévenir le géant.

Le géant arriva sur le bord du champ, puis il souffla et vit qu'il ne restait pas un grain de blé; alors il livra passage au petit gars.

L'enfant se remit en route, et, à force de marcher, il arriva près d'une grille qui s'étendait à perte de vue; derrière elle il y avait des tigres, des léopards et des serpents qui «montraient leurs dents comme pour l'avaler et faisaient un bruit à rendre sourd.

«Comment faire?» se dit-il.

Il regarda de tous côtés et vit une cabane où il entra:

— Ne pourriez-vous, demanda-t-il, me livrer passage?

— Non, répondit le géant, à moins que tu ne tues en huit jours toutes les bêtes féroces qui sont derrière la grille.

— Si j'avais des armes, j'essaierais, dit le petit gars; mais je n'en ai point.

— Tiens, voici un arc et des flèches.

Le petit gars prit l'arc et les flèches, et au bout du septième jour, il avait tué toutes les bêtes féroces. Le géant vint, souffla sur les bêtes étendues à terre; aucune ne remuait, et il le laissa passer.

Le petit gars, à force de marcher, arriva au Mont-Blanc; c'était une grande montagne qu'il eut bien de la peine à gravir, et, quand il fut au haut, il vit le chat-huant qui lui dit:

— Il était temps, grand temps que tu arrives; cinq minutes plus tard, tu ne me retrouvais pas ni l'herbe non plus. Tiens, voici l'herbe à trois coutures, serre-la précieusement; mais donne-toi bien garde à ton retour, car tu auras à passer beaucoup de précipices.

— Comment faire, chat-huant, pour ne pas y tomber?

— Prends une plume de ma queue et mets-la entre tes jambes, tu traverseras tous les obstacles.

Le petit garçon arracha une des plumes de la queue du chat-huant et se la mit entre les jambes comme s'il chevauchait un bâton; aus-

CONTES DES MOUSSAILLONS

sitôt le voilà parti dans les airs, et, en moins de cinq minutes, il arriva à la cabane de sa mère.

Aussitôt descendit par la cheminée la petite fée qui n'était pas plus haute que la botte d'un cavalier; il lui donna l'herbe aux trois coutures qu'il avait cueillie sur le Mont-Blanc. Elle frotta avec l'herbe la bonne femme qui guérit aussitôt.

Depuis ce moment la mère et ses trois enfants vécurent heureux tous ensemble, et, s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore.

Conté en 1880 par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans. Il tient ce récit de sa sœur.

LE GRAND GÉANT GRAND-SOURCIL

Il était une fois un cordonnier qui avait un garçon ; il n'était pas bien riche, et quand son fils fut grand il lui dit :

— Il faut tâcher de t'embarquer pour gagner ta vie.

— Cela me va, répondit le fils du cordonnier.

Le voilà parti pour demander aux armateurs de le faire naviguer ; l'un d'eux voyant qu'il n'était pas riche, et qu'il avait la mine hardie, lui donna un navire à commander. Il lui dit de choisir son équipage, et de mettre à bord autant de provisions que le navire pourrait en porter. On embarqua du biscuit, de la viande, du vin, en si grande quantité que les matelots ne savaient qu'en penser.

Les voilà partis avec bon vent ; ils arrivèrent au pays des mines d'or et entrèrent dans une baie dont on ne voyait pas la fin : elle avait plus de deux cents lieues de long. Quand ils s'arrêtèrent près du rivage, ils entendirent les bêtes qui hurlaient à faire trembler ; puis l'une d'elles donna un coup de sifflet et aussitôt elles se turent. Le roi des Bêtes s'avança et dit :

— Qui est le capitaine ?

— C'est moi, répondit le fils du cordonnier.

— Il faut donner des vivres pour rassasier toutes mes bêtes, ou nous allons vous dévorer.

Elles étaient sur le rivage, prêtes à sauter à bord. Le capitaine fit débarquer des provisions en quantité, et quand les bêtes eurent mangé tout leur saoul, elles disparurent dans la forêt.

Le roi des Bêtes dit au capitaine :

— Maintenant tu peux faire ton chargement ; mais il faut qu'il reste un homme auprès des mines d'or ; tous les navires qui sont venus ici en ont laissé un.

On tira à la courte-paille, le capitaine comme les autres, et c'est lui qui prit la plus courte.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Il mit dans sa poche une petite boussole, emporta des vivres tant qu'il put et on le débarqua à terre. Le navire partit, chargé d'or, sous le commandement du second.

Le capitaine entra dans la forêt; il marcha longtemps, mais quand vint la nuit, il n'en était pas encore sorti. Il se dit: « Où vais-je me coucher pour ne pas être dévoré par des bêtes féroces? »

Il regarda de tous côtés, et vit un arbre qui lui sembla commode: il grimpa dedans et s'installa sur les branches de manière à ne pas tomber s'il s'endormait; mais il ne ferma pas l'œil de la nuit; il aperçut une lumière à travers l'épaisseur des bois, et il pensa: « Il faut qu'il y ait là quelque maison. »

Au point du jour, il descendit de son arbre, et regarda à sa boussole dans quelle direction se trouvait la lumière; c'était à l'ouest et il marcha de ce côté; il alla bien loin et vit un gros rocher, gros comme une montagne et brillant comme le soleil. Il tourna autour, et découvrit une grande porte qui était ouverte, Quand il fut sur le seuil, il vit un vaste foyer, et auprès un gros chat noir qui se chauffait.

— Bonjour, dit-il.

— Bonjour, répondit le chat.

— Tiens, dit-il, les chats parlent dans ce pays-ci!

— Ah! malheureux, s'écria le chat, tu es dans la maison du grand géant Grand-Sourcil, il est sorcier, et il sait déjà que tu es ici.

Le capitaine se chauffa un peu, et dit au chat noir:

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de lui échapper, mon pauvre chat?

— Si, fourre-toi sous la table, il ne te verra pas.

— Tu me donneras à manger?

— Oui, oui, répondit le chat.

Le grand géant Grand-Sourcil ne revenait à sa maison que le matin et le soir, jamais dans le cœur du jour. Le voilà arrivé; il avait des sourcils qui lui tombaient jusqu'aux pieds, et quand il voulait regarder ou manger, il était obligé de les écarter de ses yeux.

Il se mit à table et se versa un verre de vin; mais pendant qu'il posait la bouteille, le capitaine prit le verre, et après l'avoir bu, le remit

CONTES DES MOUSSAILLONS

sur la table. Le géant se versa un second verre, que le capitaine prit encore.

—Tiens, dit Grand-Sourcil, il paraît que je verse à côté.

Il se versa pour la troisième fois à boire, mais le verre fut encore vidé.

—Ah! dit-il; il y a quelqu'un ici.

Le géant releva ses sourcils et aperçut le capitaine sous la table.

—Ah! c'est toi, brigand, qui bois mon vin! je vais te manger.

Il le prit dans sa main, et se mit à le tâter:

—Ah! tu n'es guère gras! mais cela ne fait rien; avant de te tuer, je vais finir mon dîner.

Pendant que le géant mangeait, le capitaine se mit à lui parler de l'Europe et des voyages qu'il avait faits. Cela amusait le géant qui lui dit:

—Tiens, tu n'es pas bête, toi; je ne te mangerai pas. Tu resteras avec moi, et tu seras mon domestique. Viens voir mon château.

Il le mena dans ses chambres; elles étaient dorées partout, et brillaient comme le soleil.

—Ah! s'écria le capitaine, comme vous avez un beau château!

—Oui, répondit le géant, qui était glorieux; tu n'en as pas vu de pareil dans ton pays. Voici ce que tu auras à faire: tu aideras le chat à me préparer à manger, et tu iras chercher du bois pour la cuisine; je vais te montrer où le prendre.

Il le mena dans la forêt, et il déracinait avec les mains des arbres qu'il mettait tout entiers sur ses épaules.

—Ah! dit le capitaine, je ne pourrai pas en apporter autant que vous.

—Cela ne fait rien, répondit le géant, pourvu qu'il y en ait assez.

Avant de partir du château pour rester dehors pendant le cœur du jour suivant son habitude, il donna au jeune homme toutes les clefs de ses chambres; mais il lui en montra une en lui disant:

—Si tu vas dans la chambre que celle-ci ouvre, tu seras mangé.

Quand le grand géant Grand-Sourcil fut parti, le capitaine se mit à visiter les chambres, et quand il les eut toutes vues, il se trouva à la porte de celle qui lui était interdite: «Ma foi, se dit-il, j'ai visité les autres; il faut que je voie aussi celle-là.»

CONTES DES MOUSSAILLONS

Il ouvrit la porte et ne vit dans la chambre qu'une table sur laquelle était une vieille bague :

— Malheureux, lui dit une voix, que viens-tu faire ici ?

— Où es-tu, toi qui parles ? répondit le capitaine qui ne voyait personne ; n'y a-t-il aucun moyen de me sauver ?

— Si, dit la bague, mets-moi à ton doigt, et quand tu désireras quelque chose, tu diras : « Par la vertu de ma petite bague, que cela soit. »

Le capitaine mit la bague à son doigt ; il descendit dans la cuisine, et donna une poignée de main au chat noir ; puis il dit :

— Par la vertu de ma petite bague, je voudrais être à Marseille, mon pays natal.

Aussitôt il se sentit soulevé dans les airs, et, en moins de deux heures, il fut à Marseille. Il se promena dans la ville, puis il vint à penser qu'il n'avait ni maison ni argent.

— Par la vertu de ma petite bague, qu'ici soit construit le plus beau château qu'on ait jamais vu, qu'il soit garni de tout ce qu'on peut désirer.

Aussitôt il vit devant lui un château, beau comme le palais d'un roi ; il y entra et vit que rien n'y manquait : les armoires étaient bien garnies, les tables étaient dressées, et les broches tournaient toutes seules dans la cuisine. Il eut des domestiques, et se mit à vivre comme un seigneur.

— Ah ! disait-il en se frottant les mains, me voici à mon affaire.

Il se maria, et, comme il n'avait plus besoin de sa bague, il la laissait souvent dans son château.

Mais laissons un moment le capitaine, et revenons au pays des Mines d'or.

Quand le grand géant Grand-Sourcil vit que sa bague lui avait été enlevée, il se mit en colère et jura à faire trembler :

— Ah ! le maudit capitaine, il m'a attrapé, mais je l'attraperai à mon tour.

Il se coupa les sourcils pour y voir plus clair, et il se mit à voyager. Il allait de ville en ville, et en passant dans les rues, il criait :

CONTES DES MOUSSAILLONS

— Qui veut changer de vieilles bagues pour des neuves !

La servante de la femme du capitaine l'entendit, elle dit à sa maîtresse :

— Voilà un homme qui donne des bagues neuves pour des vieilles ; il y en a ici une qui est tout usée, si vous voulez je vais appeler le marchand et la changer contre une neuve.

Quand le grand géant vit la bague, il ne se sentait pas de joie ; il donna deux bagues neuves en échange, puis il la mit à son doigt, et dès qu'il fut sorti, il dit :

— Par la vertu de ma petite bague, je veux que ce château soit brisé en mille pièces.

A l'instant il s'écroula et la femme du capitaine fut écrasée par les débris.

Quand le capitaine revint, il trouva son château tout en ruines, et il pensa que le grand géant Grand-Sourcil avait repris sa bague.

Il alla chez un armateur, et il lui demanda un navire pour aller au pays des Mines d'or. Quand il y arriva, il donna à manger au roi des Bêtes et à ses sujets, et, son chargement fait, il dit à l'équipage :

— Il n'est pas besoin de tirer à la courte-paille, c'est moi qui vais rester.

Il arriva au milieu du jour au château du grand géant Grand-Sourcil, et trouva le chat noir qui se chauffait.

— Ah ! mon pauvre capitaine, lui dit celui-ci, cette fois ton affaire est claire, si le géant t'attrape, il va te manger.

— Comment ferais-je pour me sauver ?

— Tu vas te mettre sous la table ; quand le géant se mettra à manger je laisserai tomber une crotte dans sa soupe ; il la trouvera si mauvaise qu'il vomira aussitôt et rendra la bague qu'il porte maintenant dans la bouche ; tu l'emporteras et tu diras : « Par la vertu de ma petite bague, que je sois enlevé en l'air avec le chat », car si je restais ici, il me dévorerait.

Le capitaine se cacha sous la table ; voilà le grand géant Grand-Sourcil arrivé ; il se mit à manger sa soupe ; mais la crotte du chat lui fit tant de répugnance qu'il ne put s'empêcher de vomir.

Le capitaine se saisit de la bague, et il se hâta de dire :

CONTES DES MOUSSAILLONS

— Par la vertu de ma petite bague, que je sois enlevé avec le chat et transporté à Marseille.

Aussitôt ils s'enlevèrent tous les deux dans les airs, et en deux heures, ils furent à Marseille. Alors le capitaine dit :

— Par la vertu de ma petite bague, je veux le plus beau château qu'on ait jamais vu.

Il eut un château plus beau que le premier, et il se maria.

Il ne laissa plus sa bague traîner dans les coins ; mais il resta à vivre avec sa femme et le chat noir, et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore.

Conté en 1880, par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans, qui l'a appris d'un boulanger de la marine, originaire de Lamballe.

LE PILOTE DE MER

Il était une fois un petit garçon qui perdit sa mère à l'âge d'un mois. Il se nommait Mateur²⁹; son père qui était capitaine au long-cours l'aimait comme la prunelle de ses yeux, et il l'éleva du mieux qu'il put.

Quand l'enfant eut douze ans, il le mit au collège, et recommanda à son professeur de lui parler souvent de la mer et de la navigation, puis il retourna prendre le commandement de son navire. Le maître du petit Mateur lui parlait souvent de la mer et des navires qui la parcourent, l'enfant apprenait tout ce qu'il voulait, et quand son père revenait de voyage il était bien content.

Le petit Mateur avait seize ans quand son père mourut; il resta avec son professeur, et deux ans après, il lui dit qu'il voulait être marin. Son maître qui l'aimait bien le fit embarquer sur un navire afin qu'il pût apprendre le métier de la mer.

Mateur navigua deux ans, puis à vingt ans, il fut reçu capitaine au long-cours. Alors il se fit construire un navire en bois d'acajou qui portait deux mille tonneaux, et il n'y en avait pas de plus beau sur la mer. On fut longtemps à le construire, et Mateur avait vingt-cinq ans quand il fut achevé et gréé prêt à partir. Il s'occupa alors de faire son équipage et choisit vingt quatre marins, les meilleurs qu'il put trouver. Il garnit son navire de vivres et de marchandises, puis il mit à la voile pour faire le tour du monde.

Le capitaine Mateur nourrissait bien ses hommes, et ils l'aimaient parce qu'il était juste. Il y avait trois ans qu'il était en mer, et ils n'avaient eu aucun accident, lorsque le calme les prit, et ils restèrent bien des jours à la même place, sans avancer ni reculer. L'eau finit par leur manquer, et un jour que le vaisseau avait fait un peu de route, on aperçut tout au loin un île.

²⁹ Amateur.

Le capitaine Mateur dit à ses hommes :

— Il faut prendre le grand et le petit canot et aller voir s'il y a quelque source sur cette île ; car toutes nos caisses sont vides.

Les matelots obéirent, et ils abordèrent à l'île, où fort heureusement ils trouvèrent de l'eau. Ils remplirent leurs caisses, et comme ils étaient prêts à se rembarquer, ils virent un homme qui était vilain, si vilain qu'ils en eurent peur, et pourtant les matelots n'ont pas peur de grand-chose. Il avait du goémon sur la figure, sur les mains et sur tout le corps ; à part cela, il ressemblait à un homme qui marche sur deux pieds.

— Qui êtes-vous ? lui demanda un des matelots qui était plus hardi que les autres.

— Un homme comme vous, répondit-il, je suis ici depuis ma naissance, et il y a de cela plus de cent ans jusqu'à présent personne n'a abordé ici, et je voudrais bien, si vous y consentez, m'embarquer à bord de votre navire.

— Que feriez-vous à bord ? répondirent les matelots, voilà plus de six mois qu'il ne vente plus, et le navire bouge à peine de place.

— Ah ! dit l'homme couvert de goémon, si vous voulez de moi, dès que je serai à votre bord, le vent soufflera.

— Le capitaine n'est pas ici, et nous ne pouvons vous prendre sans sa permission ; mais nous allons-la lui demander.

Les deux chaloupes revinrent au navire, et quand les pièces d'eau furent hissées à bord, les matelots racontèrent à leur capitaine ce qu'ils avaient vu et ce que l'homme couvert de goémon leur avait demandé.

— Puisque la source est bonne, dit-il, il faut faire une grande provision d'eau ; cette fois, je vais aller avec vous.

Quand ils abordèrent à l'île, l'homme couvert de goémon se présenta devant eux, et le capitaine à son tour en eut peur.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il, et qui vous a fait venir ici ?

— Je suis un homme comme vous, répondit-il ; je suis ici depuis ma naissance, et il y a de cela plus de cent ans.

— Vous désirez embarquer sur mon navire ?

— Oui, répondit l'homme couvert de goémon, et si vous voulez me le permettre, dès que je serai à votre bord, le vent soufflera.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Le capitaine prit dans sa chaloupe l'homme couvert de goémon, et dès qu'il eut mis le pied sur le pont, la brise commença à souffler, et voilà le navire parti vent arrière.

Le capitaine Mateur et ses matelots étaient bien contents d'avoir à leur bord l'homme qui lui donnait du vent, et ils le nommèrent le Pilote de Mer.

Le Pilote de Mer ne mangeait jamais, et quand, à l'heure des repas, les matelots l'invitaient à venir avec eux, il leur disait .

— Mangez, mangez toujours, je mangerai après.

Mais personne ne le vit jamais avaler la moindre chose. Lorsqu'il se couchait le soir, il semblait avoir plus de mille ans, et les goémons qui le couvraient pendaient jusqu'à terre; au matin quand il se réveillait il était comme un jeune homme de vingt-cinq ans; mais aussitôt que quelqu'un l'avait vu, son goémon repoussait, et il redevenait vieux tout d'un coup.

Le capitaine continuait à faire le tour du monde, et le navire était déjà bien loin de l'île où il avait renouvelé la provision d'eau, quand il se trouva en vue d'une terre. Le Pilote de Mer dit au capitaine Mateur :

— Voilà une découverte, capitaine; personne n'a jamais vu cette île; si vous voulez y débarquer, il vous sera facile d'y prendre des provisions. Il y en a en abondance, je vous assure.

Le capitaine envoya à terre ses chaloupes, et elles revinrent chargées de pain, de vin, d'oranges, de viandes fraîches et de provisions de toutes sortes.

Ils continuèrent leur route: le capitaine Mateur commençait à se repentir d'avoir pris à son bord le Pilote de Mer, dont il avait peur. Il voulut virer de bord pour revenir en France; mais le Pilote de Mer dit qu'il ne voulait pas. Malgré cela, le capitaine fit mettre le cap sur la France; mais aussitôt le Pilote de Mer fit cesser le vent, et le navire ne bougeait pas plus qu'un rocher.

Le capitaine et l'équipage, voyant qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, consentirent à ce que voulait le Pilote de Mer. Il se mit à la barre: aussitôt le vent gonfla les voiles, et les voilà partis vent arrière.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Ils naviguèrent de longs mois et allèrent loin, bien loin. Ils arrivèrent enfm à un port au fond duquel était une belle ville. Le Pilote de Mer dit à Mateur :

— Capitaine, il n'y a personne dans cette ville, car tous les habitants ont été étouffés par une pluie de soufre. Vous pouvez y faire un chargement à bon marché ; mais l'accès du port n'est pas facile, et je vais sonder avant de faire entrer le navire.

Le Pilote de Mer sauta à l'eau, et quand il eut sondé partout la passe, il fit entrer le navire dans le port. Il descendit ensuite à terre avec le capitaine et les matelots, et ils se mirent à parcourir la ville. Les maisons étaient pleines de beaux meubles, d'or, d'argent, de pierrieres et de diamants ; il n'y manquait que du vin, du pain et des provisions de bouche.

Ils emportèrent à bord une cargaison de bijoux, d'or et de diamants, puis ils se disposèrent à partir.

— Où voulez-vous aller maintenant ? demanda le Pilote de Mer au capitaine.

— Je veux rentrer en France et aborder au port du Havre c'est le pays où je suis né, et c'est là que mon navire a été construit.

— Je veux bien vous mener au Havre, dit le Pilote de Mer ; mais c'est à la condition qu'une fois arrivé au port, j'aurai commandement sur vous ainsi que sur vos matelots.

— Quel espèce de commandement voulez-vous ? demanda le capitaine.

— Le commandement sur tous, et c'est tout.

Mais le capitaine Mateur ne voulait pas pour sa part consentir à cela, et il en parla à ses matelots qui ne voulurent pas non plus. Il revint donner leur réponse au Pilote de Mer.

— Hé bien ! répondit-il, je m'en moque pour ma part ; ce pays-ci est aussi bon qu'un autre. Restez-y donc si cela vous plaît ; mais vous n'en pourrez démarrer qu'après m'avoir donné le commandement sur tous.

Le capitaine et les matelots malgré cela ne voulaient pas donner le commandement sur eux au Pilote de Mer ; mais le navire ne faisait pas de route : les provisions s'en allaient, et comme il n'y avait aucune

terre en vue, ils allaient bientôt manquer de pain, de vin et d'eau. Le Pilote de Mer vint dire au capitaine :

— Puisque vous ne voulez pas me donner le commandement sur tous, je ne le demande que sur un seul : quand nous serons au Havre, on tirera à la courte-paille, et celui que le sort désignera sera à moi.

Le capitaine rassembla son équipage, et tous furent d'avis de consentir. Dès qu'ils s'y furent engagés, le Pilote de Mer se mit à la barre, le vent enfla les voiles, et au bout de trois mois le navire entra dans le port du Havre.

— Faisons les boises³⁰ pour tirer au sort, dit le Pilote de Mer ; j'ai accompli ma promesse.

— Pas aujourd'hui, répondit le capitaine Mateur ; il faut auparavant que mon navire soit déchargé.

Le capitaine prit de petits lingots d'or et alla les vendre pour payer ses hommes ; puis, quand il leur eut donné la paye qui leur revenait, il se rendit chez l'évêque, et lui raconta ce qui était arrivé.

— Vous êtes-vous donné au diable ? demanda l'évêque.

— Non, répondit le capitaine ; je lui ai seulement dit, car je ne pouvais faire autrement, qu'une fois arrivé au port on tirerait à la courte-paille pour savoir qui appartiendrait au Pilote de Mer.

— En ce cas, dit l'évêque, je vais écrire au pape et le prier de venir au Havre.

L'évêque écrivit au pape qui se hâta d'arriver au Havre ; il dit au capitaine Mateur qu'il n'avait qu'une chose à faire, c'était de laisser la cargaison à bord de son navire, et de couper à la même longueur toutes les boises avec lesquelles on devait tirer au sort. Il promit d'aller lui-même à bord et d'être là pour faire tirer l'équipage.

Le lendemain, le pape coupa toutes les boises de même longueur, les trempa dans de l'eau bénite et les plaça dans un petit sac de toile qu'il arrosa aussi d'eau bénite. Il en emplit une petite bouteille qu'il mit dans sa poche, puis il s'habilla en calfat, et vint à bord du navire.

³⁰ Les morceaux de bois.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Quand le Pilote de Mer le vit arriver, il se mit à remuer les narines, parce qu'il sentait l'eau bénite, et les matelots lui disaient :

— Qu'avez-vous donc, Pilote de Mer ? vous n'êtes pas dans votre état ordinaire.

Cependant le pape arriva à bord, habillé en calfat, et les mains couvertes de goudron. Il dit :

— Voici un petit sac dans lequel il y a vingt-six boises ; à vous, Pilote de Mer, de tirer le premier.

Le pape avait fait toutes les boises de même longueur ; mais l'une d'elles qui était du bois vermoulu s'était cassée dans le sac, et ce fut elle que prit le pilote de Mer. Elle le brûla si dur, qu'il se mit à courir d'un bout à l'autre du pont comme un chat qui a le feu au derrière, en poussant des hurlements à faire trembler la ville du Havre.

Les matelots tirèrent à leur tour ; mais comme ils savaient que le Pilote de Mer n'aurait jeté la boise qu'après que tout le monde aurait pris la sienne, ils firent durer le tirage vingt quatre heures, pour le faire souffrir.

Quand tout le monde eut tiré, on mesura les boises, et on vit que toutes étaient de même longueur, excepté celle du Pilote de Mer, et il fut obligé de laisser les autres tranquilles.

Mais voyant qu'il avait été trompé par la ruse du pape, il voulut l'emporter ; le pape prit la bouteille d'eau bénite qu'il avait apportée, et en jeta quelques gouttes dans les yeux du Pilote de Mer ; aussitôt celui-ci sauta à l'eau, et s'en alla en hurlant à faire peur, et depuis jamais le capitaine Mateur ni ses matelots ne l'ont revu,

Le capitaine vendit au poids de l'or le chargement qu'il avait pris dans la ville dont les habitants avaient été étouffés par le soufre. Il fit sa fortune, et donna à ses matelots de quoi se mettre à l'aise, et ils vécurent tous heureux.

Conté en 1882, par François Marquer, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 15 ans, qui a entendu dire ce conte à Rose
Renaud, aussi de Saint-Cast.

LE VAISSEAU NOIR

Il était une fois à Saint-Malo un armateur qui avait un fils. Il l'éleva de son mieux, et quand il fut en âge d'apprendre, il l'envoya à l'école et le fit recevoir capitaine au long-cours. Il donna ensuite à son fils, qu'on appelait le capitaine Jean, le commandement de son plus beau navire, et une bonne boursée d'argent pour acheter des marchandises.

Le capitaine Jean choisit son équipage et prit les trente meilleurs marins de Saint-Malo ; comme c'est le pays des plus fins matelots depuis que le monde est monde, il n'y eut jamais un meilleur équipage.

Le navire fit route pour l'Inde, et les matelots étaient heureux à bord : ils mangeaient à l'arrière, comme les officiers, et avaient du vin et du café autant qu'ils en désiraient ; aussi ils aimaient bien leur capitaine et pour lui plaire ils auraient traversé l'eau et le feu.

Ils arrivèrent dans l'Inde et firent un chargement de thé et de café, qu'ils amenèrent à Saint-Malo. Jean gagna beaucoup d'argent avec sa cargaison, et son père était bien content d'avoir pour fils un capitaine aussi habile. Le capitaine Jean fit encore beaucoup d'autres voyages, et en peu d'années il eut gagné assez pour vivre de ses rentes.

Mais il n'aimait pas à rester à terre, et il était aussi porté pour l'intérêt de ses hommes que pour le sien. Pendant qu'il était dans l'Inde, il avait entendu parler d'une île de la mer qui était couverte d'or, comme les autres sont couvertes de terre ordinaire ; celui qui serait parvenu à y débarquer aurait pu en remplir ses poches et même en charger son navire ; mais il était difficile d'y aborder et personne de ceux qui étaient partis pour y aller n'en était revenu.

— Ma foi dit le capitaine Jean, il faut que je tente l'aventure ; je chargerai mon navire d'or et je donnerai ensuite à mes matelots de quoi vivre comme des seigneurs jusqu'à la fin de leurs jours.

Il embarqua des provisions de toutes sortes, pain, biscuit, viande, vin, eau-de-vie, comme pour un long voyage, et il mit le cap sur l'île d'or. La traversée fut longue; dix-huit mois après le départ, il n'avait pas encore eu connaissance de l'île, et les matelots commençaient à s'ennuyer; enfin dix-neuf mois, jour pour jour, après avoir quitté le port de Saint-Malo, ils aperçurent comme un incendie au-dessus de la mer; c'était l'île couverte d'or qui reluisait au soleil. Il n'y avait personne à terre, mais tout autour du rivage on voyait des navires qui croisaient et qui étaient prêts à couler bas les vaisseaux qui auraient fait mine d'aborder.

Le capitaine Jean était bien marri de ne pouvoir faire son chargement d'or; mais voyant qu'il n'était pas le plus fort, il vira de bord pour retourner à Saint-Malo; et il était si en colère, qu'il sacrait et jurait comme un Anglais:

— Tonnerre de Brest! s'écria-t-il, que je suis *futé*³¹! si le diable me faisait aborder à cette île, je me donnerais à lui!

Aussitôt il aperçut au loin un grand bâtiment tout noir qui se dirigeait sur son navire: il avait six mâts, et ils étaient si hauts qu'ils touchaient presque à la voûte du ciel; sur les hunes il y avait des villes, il y avait des cafés dans les poulies, il y avait des débits de tabac dans les ris; sur les cordages courait un train de chemin de fer qui transportait les matelots et les passagers d'une ville à l'autre.

En voyant ce grand vaisseau le capitaine et ses matelots eurent peur; mais il était trop tard pour reculer. Le vaisseau noir vint longer le navire du capitaine Jean, qui, à côté de lui, paraissait gros comme une coque de noix, et un bonhomme vieux, vieux comme tout, qui semblait avoir plus de cent ans, se tenait à la barre. Il cria:

— Jean, envoie ta *basse*³² et je vais te remorquer à l'île couverte d'or. N'aie pas peur, je suis venu pour te rendre service.

Un des matelots envoya une chaîne à bord du vaisseau noir, et en trois heures on arriva à l'île couverte d'or. Le vieux, vieux bonhomme, donna un coup de sifflet, et aussitôt les navires qui gardaient l'île se hâtèrent de lever l'ancre, et se mirent à fuir, toutes voiles dehors.

³¹ Ennuyé, en gallo.

³² Ton amarre.

CONTES DES MOUSSAILLONS

— Hé bien ! Jean, dit le vieux, vieux bonhomme qui gouvernait à bord du vaisseau noir, tu peux maintenant accoster la terre et faire ton chargement. Es-tu content ?

— Oui, oui, répondit le capitaine, et je vous remercie de m'avoir amené !

— Je t'ai amené en effet, dit le bonhomme, mais tu te souviens de ce que tu as promis.

— Oui, j'ai dit : si le diable voulait me faire aborder à cette île, je me donnerais à lui.

— Hé bien ! il faut signer un écrit où tu reconnaîtras que tu m'appartiens.

— Je signerai quand je serai de retour à Saint-Malo, et vous ne serez pas longtemps à m'y remorquer, car vous avez un vaisseau qui marche bien.

— C'est vrai ; mais avant que mon vaisseau ait bougé d'ici, il y aura longtemps que vous serez rendu à Saint-Malo ; car il met sept ans à virer de bord. Mais fais charger ton navire, je monterai à ton bord, et je te conduirai.

Le capitaine et ses matelots débarquèrent dans l'île ; on n'y voyait ni maison, ni arbre, ni herbe, rien que des pièces d'or ; ils chargèrent le navire, et le lendemain ils se mirent en route pour Saint-Malo, après avoir embarqué le vieux, vieux bonhomme qui commandait le vaisseau noir.

Au bout de trois mois, ils eurent un coup de vent et ils furent obligés de relâcher dans un port chinois. Dès qu'ils y furent, il vint à bord un monsieur qui parlait français ; il dit au capitaine qu'il était missionnaire et lui demanda la permission de dire le lendemain la messe à son bord.

— Je veux bien, répondit le capitaine. Et il pensait que ce serait une bonne occasion de se défaire du vieux, vieux bonhomme qui était venu du vaisseau noir, et il raconta tout au missionnaire.

— Vous n'avez rien signé ? demanda celui-ci.

— Non, j'ai promis simplement de me donner au diable.

— Vous a-t-il aidé à charger le navire ?

— Il n'y a pas mis la main.

CONTES DES MOUSSAILLONS

— Hé bien ! vous allez lui dire que c'est demain que vous signez, et j'arrangerai tout cela.

Le capitaine alla trouver le vieux, vieux bonhomme, et lui dit :

— C'est demain que nous signons l'écrit, ainsi il ne faudra pas vous absenter.

Voilà le diable bien content : il alla se coucher, pour être levé de bonne heure le lendemain. Dès le matin, il entra dans la cabine du capitaine et lui dit :

— Hé bien ! c'est à présent qu'il faut signer.

— Laissez-moi dormir ; il n'est pas encore jour ; c'est tantôt que nous signerons.

Dès la pointe du jour, le missionnaire arriva, apportant ses ornements sacerdotaux. Il dit au capitaine :

— Je commencerai ma messe à neuf heures : en attendant, je me cacherais quelque part, et, quand le diable viendra pour vous faire signer, je me montrerai et je le chasserai.

Le diable, qui ne savait pas qu'il y avait un prêtre à bord, vint dire au capitaine :

— C'est à présent que vous allez signer !

— Signer quoi ! s'écria le missionnaire en sortant de sa cachette.

— Cela ne vous regarde pas.

— Si, répondit le missionnaire, car je suis venu ici pour servir de témoin, et il faut que je sache ce dont il s'agit.

— C'est un pacte que j'ai fait avec le capitaine : avec mon vaisseau noir je l'ai mené à l'île couverte d'or, où il a fait le chargement de son navire. Il m'avait promis de signer le pacte en arrivant à Saint-Malo, puis il est venu me dire qu'il voulait bien signer ici.

— A bord de quel navire êtes-vous arrivé dans ce port ?

— C'est le capitaine qui m'a amené dans son navire.

— Puisqu'il vous a mené ici, c'était pour vous récompenser de l'avoir conduit à l'île ; il ne vous doit rien.

— Il me doit son âme ! cria le diable.

— S'il faut qu'il vous paye pour l'avoir conduit à l'île couverte d'or, combien lui donnerez-vous pour vous avoir mené ici ?

— Ce qu'il voudra ! répondit le diable.

CONTES DES MOUSSAILLONS

— Pris au mot ! dit le capitaine, pour me payer, je veux que tu renonces à mon âme, et que tu promettes de ne jamais mettre les pieds à bord d'aucun navire.

— Jamais ! s'écria le diable.

— Nous allons bien voir, dit le missionnaire.

Il jeta de l'eau bénite dans les yeux du diable, qui criait comme un chat qu'on échaude. Il fut à la fin obligé de renoncer par écrit à l'âme du capitaine Jean, et il s'enfuit en poussant des cris à faire trembler.

Le capitaine remercia le missionnaire et lui donna de l'or autant qu'il voulut. Il retourna ensuite à Saint-Malo, et avec son chargement d'or, il devint riche et ses trente marins aussi. Et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore.

Conté en 1882 par Joseph Macé, de Saint-Cast,
novice, âgé de 15 ans.

IV — CONTES COSMOGONIQUES:
MÉTÉORES ET ANIMAUX

L'ORIGINE DES VENTS

Il y avait une fois un capitaine qui fut envoyé pour chercher les vents dans le pays où ils étaient et les mettre sur l'Océan. En ce temps-là il ne faisait point de brise sur la mer et les navires étaient obligés d'aller à la rame, ce qui était bien fatigant pour les pauvres matelots.

Le capitaine débarqua tout seul au pays des vents, les enferma dans des sacs bien clos et les apporta à bord de son navire où il les mit à fond de cale. Les matelots ne savaient point quel chargement ils avaient, et le capitaine leur avait bien défendu d'y toucher. Mais un jour que les matelots n'avaient point d'ouvrage à bord, ils s'ennuyaient, et l'un d'eux dit à ses camarades :

— Il faut que j'ouvre un des sacs pour voir quel est le chargement du navire ; dès que je le saurai, je fermerai bien vite et le capitaine ne s'apercevra de rien.

Le matelot descendit à la cale et ouvrit un des sacs. C'était celui où était Surouâs³³ qui s'échappa et se mit à souffler si fort qu'en un clin d'œil le navire fut enlevé en l'air et brisé en mille pièces ; les autres sacs furent crevés et les sept vents s'en échappèrent. Ils se dispersèrent sur l'Océan et depuis ils y ont toujours soufflé.

Conté, en 1880, par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de 15 ans.

Ce conte fait songer aux vents enfermés dans des outres par Ulysse. Les vents jouent un tel rôle dans la vie du marin qu'il n'est pas surprenant qu'il y ait tout un cycle de contes, où ils sont personnifiés et mis en scène. Une série parallèle existe en Suède et en Norvège qui sont aussi des pays maritimes. Cette personnification n'est pas absolument bornée aux contes. En octobre 1880, je me trouvais à Saint-Cast : il faisait vent debout et les Terre-Neuvas étaient de

³³ Sud-ouest.

CONTES DES MOUSSAILLONS

plusieurs semaines en retard sur l'époque habituelle de leur retour. Il y avait des pêcheurs qui insultaient le vent debout, l'appelaient jaguen³⁴, Anglais, cochon, etc. ; lui montraient le poing, crachaient dans la direction où il soufflait et menaçaient de lui fourrer leur couteau dans le ventre. Et les petits enfants eux-mêmes montraient le poing au vent qui retenait leurs parents en mer et le maudissaient.

³⁴ Les Jaguens sont les habitants de Saint-Jacut-de-la-Mer.

L'HOMME DANS LA LUNE

Il y avait une fois des jeunes garçons qui avaient ramassé des *fagouilles*³⁵ pour le feu de la saint Jean ; mais il leur en manquait une et ils pensèrent que c'était un de leurs camarades, nommé Pierre, qui l'avait volée :

— Pierre, lui dirent-ils, tu nous as pris une de nos fagouilles.

— Non, répondit-il.

— Si, dirent les garçons.

— Eh bien, s'écria-t-il, si je l'ai prise, je veux que la lune me *suppe*³⁶.

Aussitôt il disparut, et c'est lui qu'on voit se promener dans la lune avec un fagot sur l'épaule.

Conté en 1880 par François Marquer, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 13 ans.

³⁵ Fagots de menu bois.

³⁶ M'avale, me gobe. En gallo, on *suppe* un œuf.

SUROUÂS³⁷

Il était une fois un bonhomme de pêcheur qui vivait avec sa femme et ses trois enfants. Il sema du chanvre dans son courtil en disant :

— Quand il sera grand, j'en ferai des rets pour prendre du poisson et gagner mon pain.

Le chanvre devint tout à fait beau ; le bonhomme l'arracha, le mit à rouir, puis il le planta debout pour le sécher ; mais il vint un grand coup de Surouâs qui jeta tout le chanvre à la mer, et il fut perdu. Le bonhomme avait aussi tendu des filets ; mais quand il alla pour les ramasser, il ne les retrouva plus : pendant que le vent soufflait, la mer les avait emportés.

Le bonhomme se coléra bien fort après le vent, et il s'écriait en lui montrant le poing :

— Ah ! coquin de Surouâs ! si je t'attrape, je te tuerai !

Il prit un fusil, une paire de pistolets, un sabre et un grand bâton, et il se mit à frapper des coups en l'air dans l'espoir d'attraper Surouâs. Comme il passait près d'un arbre que le vent agitait, il monta dedans en disant :

— Il faut que Surouâs soit dans le haut de cet arbre.

Il vit dans le tronc un trou de pivert et il y fourra le bout de son sabre pour piquer Surouâs s'il s'y était par hasard réfugié.

Mais le vent agita si fort l'arbre que le bonhomme tomba par terre.

— Il se remit en route, et au soir il arriva à une auberge où il coucha. Le lendemain il dit à l'hôtesse :

— Ne pourriez-vous m'indiquer où *reste*³⁸ Surouâs ?

— Si, répondit-elle, il demeure sur une montagne couverte d'une grande forêt.

³⁷ *Surouâs*, vent du sud-ouest.

³⁸ *Rester* signifie en gallo : habiter, demeurer.

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Je voudrais le tuer, dit le bonhomme, envoyez quelqu'un m'y conduire.

L'aubergiste lui donna un de ses garçons qui le mena à la lisière de la forêt; le bonhomme y entra, et il arriva au haut de la montagne. Là il rencontra Nord, qui était le capitaine des vents; il faisait l'appel de ses matelots pour les mettre à aller souffler chacun de son côté.

—Surouâs est-il là? demanda le bonhomme.

—Non, répondit Nord. il n'est pas encore de retour; qu'est-ce que tu lui veux?

—Ah! le brigand! il m'a enlevé mes rets et a jeté mon chanvre à la mer, je veux le tuer.

—Ne lui dis rien, bonhomme, répondit Nord; il t'enlèverai comme une plume.

Le capitaine Nord continua à faire l'appel, et Surouâs arriva en se traînant lourdement, car il était lassé à force d'avoir soufflé:

—Je vais me coucher, dit-il en grondant.

—Ah! s'écria le bonhomme, auparavant tu vas me rendre ce que tu m'as pris, mes rets que tu m'as enlevés, mon chanvre que tu as jeté à la mer.

—Tais-toi, ver de terre, dit Surouâs, et ne me casse pas la tête.

Il souffla sur lui et l'envoya dans le haut d'un arbre; mais le bonhomme continuait à le traiter de voleur et à le menacer de son pistolet.

—Descends et viens ici, lui dit Surouâs; tiens, voilà un grain de chènevis (chanvre) pour toi; maintenant laisse-moi la paix.

—Qu'est-ce que tu me donnes-là, Surouâs? Veux-tu te moquer de moi?

—Non, tout ce que tu demanderas à ton grain de chènevis, tu l'auras.

Le bonhomme s'en alla bien content, et quand il fut revenu chez lui, il ordonna à son grain de chènevis de lui fournir un champ de chanvre mûr, plus grand et plus beau que celui qu'il avait perdu. Il l'arracha, le mit à rouir et à sécher, et il eut de quoi faire des rets pendant longtemps. Mais c'était un homme glorieux, et il ne put s'empêcher d'aller à l'auberge et de tirer son grain de chènevis de sa poche.

— Vous voyez bien ce joli grain de chènevis, disait-il, je n'ai qu'à lui commander, «Chènevis, sers-moi telle chose» pour être aussitôt obéi.

Il y avait à côté de lui un fin matois qui, sans faire mine de rien, lui prit son grain de chènevis et en mit à la place un autre que le bonhomme serra précieusement dans sa poche. En rentrant chez lui, il eut besoin de quelque chose, mais il eut beau s'égosiller à crier: «Chènevis, sers-moi ce que je désire», c'était comme s'il chantait.

— Ah! dit-il, Surouâs m'a trompé; mais je me vengerai de lui.

Il se remit en route pour aller à la montagne couverte d'arbres où le capitaine Nord faisait l'appel des vents; mais au lieu de pistolets et de fusil, il emporta une grande corde avec un nœud coulant:

— Ah! te voilà, bonhomme, lui dit Nord; veux-tu encore tuer Surouâs?

— Oui, répondit-il; il m'a trompé, et je veux me venger.

— Ah! bonhomme, reste tranquille, ou en soufflant sur toi il t'enlèvera comme une plume.

Mais comme Surouâs revenait fatigué d'avoir soufflé toute la journée, le bonhomme lui passa autour du cou son nœud coulant et Surouâs ne pouvait plus respirer ni souffler. Il lui frappait des coups de bâton et lui criait:

— Ah! c'est comme cela que tu me donnes un grain de chènevis qui n'a de vertu que pour une fois! Tiens, voilà pour toi.

— Desserre ta corde, bonhomme, dit Surouâs; voici des filets: tous les poissons que tu voudras, tu les prendras dedans.

Le bonhomme lâcha Surouâs, et il s'en retourna bien content chez lui. Il tendit ses filets, et quand, à la marée suivante, il allait y regarder, il y trouvait les poissons qu'il avait demandés. Cela dura trois ou quatre mois, et il se mit à l'aise en vendant sa pêche. Le bonhomme était content, content, et il ne pouvait s'empêcher de dire aux autres pêcheurs:

— Vous n'êtes pas comme moi, vous autres: j'ai des rets avec lesquels je prends tout ce que je veux; je n'ai qu'à leur demander le nombre et l'espèce que je désire pour les trouver dedans à la marée d'après.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Parmi les pêcheurs qui l'entendirent, il y en avait deux qui se dirent l'un à l'autre :

— Si tu veux, nous prendrons les filets du bonhomme, et à leur place nous mettrons les nôtres qui sont tout pareils, de sorte qu'il ne s'en apercevra pas.

Un jour ils le guettèrent, et quand il se fut éloigné après avoir installé ses filets, ils lui prirent les siens et mirent les leurs à la place. Le bonhomme ne voyait plus aucun poisson dans ses rets. Il les mit sur son dos et revint à la montagne couverte de forêts où le capitaine Nord faisait l'appel des vents -

— Ah ! Surouâs, lui dit-il, voilà tes filets ; tu m'as encore trompé : mais cette fois je suis venu pour te tuer.

— Tais-toi, bonhomme, répondit Surouâs, et ne me mets pas en colère : ce sont les autres pêcheurs qui t'ont volé les filets que je t'avais donnés et mis ceux-ci à la place ; tu t'es aussi laissé prendre le grain de chènevis. Tiens, voilà un âne qui fait de l'or à volonté et un bâton qui frappe sur tous ceux que l'on veut, et personne ne pourra lui résister quand tu diras :

*Bâton déplie-toi,
Pas sur moi.*

« Quand tu voudras qu'il cesse de frapper, tu diras : " Sancta Maria ". Maintenant tu ne viendras plus me casser la tête.

Le bonhomme s'en alla bien content, et en traversant la forêt, il ordonna à son âne de faire de l'or ; en un instant la route fut couverte de louis. Le bonhomme en remplit ses poches, et il voulut essayer la vertu de son bâton. Il lui dit :

*Bâton déplie-toi,
Pas sur moi.*

Aussitôt le bâton partit de sa main, et il se mit à frapper les arbres de la forêt, si fort qu'il les jetait par terre et les brisait en morceaux, et le bonhomme qui avait peur d'être écrasé, ne pouvait plus se rappeler

CONTES DES MOUSSAILLONS

les mots qu'il fallait dire pour l'arrêter. A la fin, il s'écria : « Sancta Maria ! » Et aussitôt le bâton revint de lui-même dans sa main.

Il retourna à son village, et alla à l'auberge où on lui avait volé son grain de chènevis, pensant bien que ceux qui l'avaient volé s'y trouveraient. Il dit à son bâton :

*Bâton déplie-toi,
Pas sur moi.*

Et le bâton se mit à frapper sur tout le monde. Ceux qui étaient là criaient miséricorde ; mais le bonhomme leur dit :

— Rendez-moi mon grain de chènevis et mes filets, et je vous laisserai tranquilles.

Ceux qui l'avaient volé promirent de tout restituer ; alors le bonhomme dit : « Sancta Maria », et le bâton cessa de frapper.

Par le moyen de son grain de chènevis, de ses filets et de son âne, il avait tout ce qu'il voulait. Il devint riche en peu de temps ; il acheta des métairies et des champs, et fit bâtir une belle maison pour mettre tout son or.

Et je vous promets qu'à ne manqua de rien jusqu'à la fin de ses jours.

Conté en 1880, par François Marquer, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 13 ans.

SUÈTE³⁹

Il y avait une fois un Jaguen⁴⁰ qui vint habiter Saint-Cast ; il n'était pas trop fin, et il se maria avec une femme qui n'était pas plus fine que lui.

Ils eurent un petit garçon qui avait à lui seul plus d'esprit que tous les deux ensemble. Le jour de sa naissance, le bonhomme avait planté des pommiers qui devinrent beaux et donnaient des pommes tous les ans.

Il avait à côté de chez lui un petit champ dans lequel il fit du blé ; mais un coup de Suète lui brisa tous ses épis ; l'année d'après ses pommiers étaient fleuris et avaient bonne apparence ; mais Suète souffla encore et fit tomber toutes les fleurs. Quand le bonhomme vit ce dégât, il montra le poing au vent en s'écriant :

— Ah ! coquin de Suète, qui m'as brisé mon blé et fait choir toutes les fleurs de mes pommiers, cette fois, je vais te tuer !

Il prit un grand bâton, une hache et un pistolet, et il tendit des pièges pour prendre Suète s'il se hasardait à passer dans son courtil. Un bonhomme qui suivait le sentier fut pris par le pied et il se nommait Pierre Suète, du moins c'était sa signorie⁴¹. Le Jaguen, voyant quelqu'un dans son piège, s'approcha en criant :

— C'est toi, Suète ?

— Oui, répondit le bonhomme, je me nomme Pierre Suète.

— Ah ! dit-il, il y a longtemps que je te cherchais.

Il se mit à le frapper à grands coups de bâton, et il l'attacha à un de ses pommiers ; puis il alla chercher les gendarmes pour le mener en prison et lui faire payer le dégât qu'il avait fait. Les gendarmes vin-

³⁹ Sud-est.

⁴⁰ Habitant de Saint-Jacut.

⁴¹ Surnom, sobriquet.

rent; mais voyant que le Jaguen était *diot*, ils délièrent le bonhomme et le conduisirent à l'hôpital.

Le fils du Jaguen lui dit:

— Ah! papa, ce n'est pas Suète que tu as attrapé.

— Viens avec moi, lui dit son père, nous allons le chercher.

Ils se mirent en route et virent un arbre agité par le vent.

— Ah! dit le bonhomme, Suète est dedans; nous allons le tuer; il faut abattre l'arbre, et, en tombant, il écrasera le maudit vent.

Ils abattirent l'arbre qui était un chêne; mais le propriétaire survint qui le leur fit payer cinquante francs. Le bonhomme se colérait de plus en plus contre Suète, et il voulait absolument le tuer; il pria ses voisins de Saint-Cast de venir avec lui: mais ils haussèrent les épaules. Alors il alla chercher deux vieux Jaguens qui consentirent à l'accompagner. Ils firent deux cents lieues à pied sans rencontrer Suète; mais un soir en entrant à l'auberge, ils demandèrent à l'hôtesse:

— Vous ne sauriez pas par hasard où reste Suète?

— Si, répondit-elle.

Elle les mena dans les chiottes, et leur dit:

— C'est là qu'il est.

— Ah! s'écrièrent les Jaguens, cette fois il ne nous échappera pas, le trou est trop petit pour qu'il puisse s'en aller; mais il ne faut pas prendre de grandes gaules pour le frapper, cela nous gênerait.

Ils coupèrent leurs bâtons par la moitié et ils se mirent à frapper de tous côtés dans le trou, avec tant de bon cœur qu'ils mouillèrent leurs chemises, et s'en allèrent bien contents, croyant que cette fois ils l'avaient tué.

En s'en allant, ils virent un chêne dans lequel soufflait le vent:

— Tiens, dit le Jaguen en montrant les branches du chêne, voilà ses cheveux, il se sera sans doute changé en arbre.

Ils coupèrent toutes les branches, puis ils se remirent en route; mais un soir qu'ils arrivaient à une auberge, Suète soufflait encore et ils dirent:

— Ne sauriez-vous où reste Suète?

— Si, leur répondit-on, nous vous mènerons à lui demain matin.

CONTES DES MOUSSAILLONS

On les conduisit à un endroit où une trappe était cachée au milieu des broussailles ; ils la soulevèrent et virent le capitaine Nord qui faisait l'appel des vents. Suète voulut arriver, mais le Jaguen lui barra le passage et lui dit :

— Ah ! il y a longtemps que je désirais te voir pour te punir d'avoir brisé mon blé, et fait tomber à terre les fleurs de mes pommiers !

— Tiens, répondit Suète, laisse-moi tranquille, voilà un louis d'or, tout ce que tu lui demanderas te sera accordé.

Le Jaguen s'en retourna bien content avec ses deux compagnons et son petit garçon. Il eut de l'or à volonté, il bâtit des maisons, mais il était contrarié d'être obligé de payer pour avoir du pain. Il emmena avec lui son petit garçon qui était bien ennuyé de courir ainsi, et, un jour qu'il demandait où restait Suète, le petit gars lui dit en lui montrant un étang profond où le vent faisait de petites vagues .

— C'est là où il demeure, regardez-le courir sur l'eau.

Le bonhomme sauta dans l'étang pour attraper Suète ; mais il se noya et le petit garçon s'en vint bien tranquillement chez lui.

Conté en 1880, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 13 ans. Il tient ce conte de Joseph Lancelin, aussi de Saint-Cast, matelot, âgé d'environ 20 ans.

NORDÉE⁴²

Il y avait une fois une bonne femme dont le fils était pêcheur ; tous les jours il allait à la mer pour gagner sa vie. Mais il vint un coup de Nordée qui dura longtemps, de sorte qu'il ne pouvait s'embarquer, et le vent cassa tous les pois de la bonne femme.

Voilà le pêcheur en colère ; il se mit en route pour tuer Nordée, et il alla à Saint-Jacut demander si l'on savait où demeurerait ce méchant vent : mais les Jaguens se moquèrent de lui.

Il se remit en route et marcha longtemps ; il finit par arriver à une auberge où il entra en disant :

— Ne pourriez-vous m'indiquer où demeure Nordée ?

— Si, lui répondirent-ils.

Ils le conduisirent à une cabane sur le haut de la montagne ; Nordée était à chanter à la porte, et les autres vents jouaient aux cartes :

— Bonjour, messieurs les vents, dit le pêcheur ; lequel d'entre vous s'appelle Nordée ?

— Le voilà qui chante à la porte, répondirent les vents.

Le pêcheur lui frappa sur la tête un grand coup de bâton ; mais Nordée se mit en colère et souffla si fort qu'il enleva la cabane et fit voltiger le pêcheur en l'air.

— Pourquoi m'as-tu frappé ? demanda-t-il.

— C'est, répondit le pêcheur, parce que tu as tout détruit dans le jardin de ma mère, et que tu m'as fait manquer plusieurs marées.

— Ah ! dit Nordée, tu m'ennuies, toi.

Le pêcheur se mit à le frapper ; mais les autres vents accoururent au secours de Nordée, et le lancèrent en l'air, d'où il retomba à moitié mort.

Il alla dans une ville où il y avait de la troupe, et il demanda au

⁴² Nord-est.

CONTES DES MOUSSAILLONS

colonel du régiment cinquante soldats pour s'emparer de Nordée. Le colonel les lui accorda et la troupe se mit en route. Les vents, qui savaient que les soldats allaient venir, se mirent à souffler, mais quand ils eurent reçu des coups de fusil, ils demandèrent à parlementer.

Nordée donna au pêcheur un pois et une fève en lui disant :

— Lorsque tu auras besoin de quelque chose, tu n'auras qu'à le demander à ton pois ou à ta fève.

Le pêcheur s'en alla, et il ordonna à son pois de lui fournir de l'argent pour récompenser les soldats ; il s'en alla ensuite chez sa mère et il devint riche. Il planta sa fève dans le jardin et elle cachait sa tête dans les nuages. Quand il se sentit mourir, il grimpa tout au long ainsi que sa mère, et ils arrivèrent tous les deux au Paradis.

Conté en 1880, par François Marquer,
de Saint-Cast, mousse, âgé de 13 ans.

NOROUÂS

Il y avait une fois un bonhomme et une bonne femme qui n'avaient rien qu'un champ ; ils y semèrent du lin qui poussa à merveille et devint si beau que jamais on n'en n'avait vu de pareil. Quand il fut mûr, les bonnes gens l'arrachèrent, le mirent à rouir, puis l'étendirent dans la prairie pour le sécher.

Ils se réjouissaient de leur belle récolte, et pensaient qu'ils pourraient se mettre à l'aise en la vendant ; mais il vint un grand coup de vent de Norouâs⁴³ qui enleva le lin, le jeta sur le haut des arbres et l'éparpilla dans la mer.

Quand le bonhomme vit que sa récolte était perdue, il commença à jurer après le vent, prit son bâton à marotte, et se mit en route pour aller tuer le maudit Norouâs qui avait gâté son lin. Il emporta avec lui de quoi manger deux ou trois jours, mais son voyage fut plus long qu'il ne pensait et il mourait de faim par les chemins. Un soir, il arriva à un hôtel, et dit à l'hôtesse :

— Je n'ai pas le sou ; par charité, donnez-moi un morceau de pain et laissez-moi coucher dans un coin de l'écurie.

Le bonhomme eut du pain à manger et une botte de paille pour se coucher ; le lendemain, il remercia l'hôtesse et lui dit :

— Ne pourriez-vous pas me dire où demeure Norouâs ?

— Si, répondit-elle : vous n'avez qu'à me suivre.

Elle le conduisit au pied d'une montagne et lui dit :

— C'est là-haut qu'il demeure.

Le bonhomme se mit à gravir la montagne où habitaient les vents et il rencontra Surouâs⁴⁴ qui était de quart.

— Est-ce toi, lui dit-il, qui t'appelles Norouâs ?

— Non, moi, c'est Surouâs.

⁴³ Le vent de Nord-Ouest personnifié.

⁴⁴ Vent de Sud-Ouest.

CONTES DES MOUSSAILLONS

— Où est le coquin de Norouâs qui m'a enlevé mon beau lin ? J'ai apporté mon bâton exprès pour le tuer.

— Ne parle pas si haut, bonhomme, répondit Surouâs ; s'il t'entendait, il t'enlèverait dans les airs comme une guibette⁴⁵.

— Nous allons voir dit le bonhomme en serrant son bâton.

Voilà Norouâs qui s'approcha en soufflant :

— Ah ! gredin de Norouâs ! s'écria le bonhomme ; c'est toi qui m'as volé ma belle pièce de lin !

— Ne me dis rien ou je t'enlève, répondit la grosse voix de Norouâs.

— Il faut que tu me rendes ma pièce de lin.

— As-tu bientôt fini de me casser la tête, vieux propre à rien ? disait le vent.

Mais le bonhomme ne cessait de crier :

— Norouâs, rends-moi mon lin ! Norouâs, rends-moi mon lin !

— Hé bien, dit Norouâs ; pour avoir la paix voici une serviette.

— Avec ma pièce de lin, répondit le bonhomme, j'aurais eu de quoi en faire plus d'un cent. Norouâs, rends-moi mon lin !

— Tes serviettes, dit Norouâs, n'auraient pas eu la vertu de celle-ci ; quand tu lui diras : « Serviette, déplie-toi ! » elle te donnera la plus belle table servie que tu aies jamais vue.

Le bonhomme descendit de la montagne, puis il s'arrêta pour essayer sa serviette. Il lui dit : « Serviette, déplie toi, » et aussitôt voilà une table couverte de pain, de viande et de vin qui se place devant lui. Il mangea de bon appétit, puis, le soir venu, il entra à l'hôtel où il avait couché.

— Et Norouâs ? demanda l'hôtesse ; vous a-t-il bien payé ?

— Ah ! oui, répondit-il ; ce soir je n'ai pas besoin que vous me donniez du pain ; la serviette de Norouâs m'en fournira bien pour tout le monde : « Serviette, déplie-toi, » dit-il en la tirant de sa poche.

Et voilà une belle table qui se dresse toute seule, qui se couvre d'assiettes, de verres, de viandes et de vins ; jamais personne n'avait vu un repas mieux servi.

⁴⁵ Guibet : mouche ; guibette : moucheron.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Au lieu de donner au bonhomme une botte de paille dans un coin de l'écurie, l'hôtesse le coucha dans un beau lit sur une couette de plumes ; il ne tarda pas à s'endormir, et quand il ronfla comme un bienheureux, elle lui prit sa serviette, et lui en mit à la place une autre qui était toute semblable. Il s'en retourna chez lui, et quand sa bonne femme le vit, elle lui dit :

— Norouâs t'a bien payé ?

— Oui, regarde la belle serviette.

— Vieux sot, s'écria-t-elle, tu aurais mieux fait de prendre autre chose ; dans notre pièce de lin, il y avait plus de deux cents serviette, et tu t'es contentée d'une seule !

— Ne crie pas, dit le bonhomme ; tu vas voir comme elle est utile : « Serviette, déplie-toi ! » commanda-t-il.

La serviette ne bougea pas, la table ne se dressa pas toute servie. Le bonhomme cria encore trois ou quatre fois : « Serviette, déplie-toi ! » mais il ne voyait rien venir, et sa femme se moquait de lui.

— Norouâs m'a attrapé, dit-il ; mais cette fois je vais le tuer.

Il prit son bâton et se mit en route ; il alla coucher dans le même hôtel, et dit à l'hôtesse :

— Je vais tuer Norouâs ; le coquin m'avait donné une serviette qui n'avait de la vertu que pour deux fois seulement.

— Ne manquez pas, répondit l'hôtesse de repasser par ici.

Le lendemain, de bon matin, il se mit en route, et quand il fut arrivé au haut de la montagne, il se mit à crier :

— Gros coquin de Norouâs, la serviette que tu m'as donnée n'avait de vertu que pour deux fois. Norouâs, rends-moi mon lin !

— Ne crie pas si fort, bonhomme, ou je t'enlève en l'air comme une guibette.

— Norouâs, rends-moi mon lin ! Norouâs, rends-moi mon lin ou je vais te tuer.

— Tiens, répondit Norouâs, voici un âne ; quand tu diras « Âne, fais-moi de l'or, » tu en auras à foison.

Le bonhomme descendit la montagne avec son âne, et en bas il lui dit : « Âne, fais-moi de l'or. »

CONTES DES MOUSSAILLONS

Aussitôt l'âne leva la queue et fit tomber sur la route des rouleaux d'or. Le bonhomme remplit ses poches, et il arriva à l'hôtel :

— Hé bien ! lui demanda l'hôtesse, Norouâs vous a-t-il payé ?

— Oui, répondit-il ; il m'a donné un âne, vous allez voir quelle vertu il a : « Âne, dit-il, fais-moi de l'or. »

Aussitôt l'âne leva la queue et fit tomber des louis d'or. Quand le bonhomme eut mis son baudet à l'écurie, on le coucha dans une chambre plus belle encore que l'autre fois, et pendant qu'il dormait, l'hôtesse mit à la place de son âne un autre âne semblable.

Lorsque le bonhomme arriva chez lui, sa femme lui dit :

— Et Norouâs, t'a-t-il bien payé ?

— Oui, répondit-il ; tends ton tablier sous la queue de l'âne. « Âne, fais-moi de l'or ! » commanda-t-il.

L'âne ne bougea pas ; le bonhomme répéta : « Âne, fais-moi de l'or ! » rien ne tomba dans le tablier, et il était si furieux qu'il prit son bâton pour tuer son baudet.

— Vieux fou, lui dit sa femme, voilà la seconde fois que tu te laisses attraper.

— Ah ! Norouâs, s'écria le bonhomme, cette fois-ci, je vais te tuer.

Il prit son bâton, et quand il arriva à l'hôtel, il dit :

— Norouâs m'a encore attrapé, mais cette fois-ci, je le tuerai.

— Ne manquez pas de repasser par ici, lui répondit l'hôtesse.

Le lendemain il se leva de bonne heure, gravit la montagne et dit à Norouâs :

— C'est toi, gros voleur, qui m'as donné un âne qui n'avait de la vertu que pour deux fois, Norouâs, rends-moi mon lin !

— Ah, répondit Norouâs, tu veux donc m'enlever tout ce que j'ai !

— Norouâs, rends-moi mon lin ou je vais te tuer.

— Je vais t'enlever comme une guibette, répondit le vent qui se mit à souffler.

Mais le bonhomme criait :

— Norouâs, rend-moi mon lin !

Et Norouâs lui dit :

—Tiens, vieux bonhomme, voilà un bâton; quand tu diras: «Bâton, déplie-toi!» il se mettra à frapper; lorsque tu voudras l'arrêter, tu diras: «Ora pro nobis⁴⁶». En t'en allant, passe par l'hôtel où tu t'es arrêté, c'est là qu'on t'a volé ta serviette et ton âne.

Cette fois le bonhomme était bien content; en s'en allant, il voulut essayer la vertu de son bâton, et lui dit: «Bâton, déplie-toi!» Aussitôt, le bâton lui échappa de la main, et se mit à voltiger en l'air, et à le frapper si fort qu'il ne savait où se fourrer, et qu'il ne se rappelait plus comment il fallait s'y prendre pour l'arrêter. Il finit pourtant par dire: «Ora pro nobis», et le bâton revint aussitôt dans sa main.

Il arriva à l'hôtel, et l'hôtesse lui dit:

—Et Norouâs? Vous a-t-il payé, cette fois?

—Oui, répondit-il; voici un bâton qui bat tous ceux que je veux. Rendez-moi ma serviette et mon âne que vous m'avez volés.

—Je ne vous ai rien pris, dit l'hôtesse; si vous continuez à crier je vais envoyer chercher les gendarmes.

—Mon bâton, déplie-toi.

Aussitôt le bâton se mit à voltiger dans les airs, il frappait l'hôtesse et ses domestiques, cassait les verres, les plats et les assiettes, un coup n'attendait pas l'autre.

—Ah! mon bonhomme, cria l'hôtesse, arrêtez votre bâton, et nous vous rendrons votre serviette et votre âne.

Le bonhomme cria: «Ora pro nobis!» mais le bâton était si lancé qu'il ne cessa de frapper que quand il eût dit pour la seconde fois: «Ora pro nobis!»

Il s'en alla avec son âne et sa serviette; et quand il fut de retour chez lui, sa femme lui dit:

—Et Norouâs, t-a-t-il bien payé?

—Oui, répondit-il, tu vas voir tout ce qu'il m'a donné; tends ton tablier: «Âne, fais de l'or,» commanda-t-il.

L'or tombait dans le tablier de la bonne femme, qui était émerveillée, car de sa vie elle n'avait vu autant de louis. Il étendit ensuite sa serviette sur la table, et dit: «Serviette, déplie-toi!» et aussitôt la table se chargea de plats et de liqueurs.

⁴⁶ Priez pour nous.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Quand ils eurent bien dîné, le bonhomme dit :

— J'ai encore un bâton qui bâtonne tous ceux que je veux, j'ai voulu l'essayer, et il m'a frotté de la bonne façon, mais je ne te montrerai pas comment on peut s'en servir ; car tu voudrais peut-être l'essayer sur moi.

Avec l'argent que lui faisait son âne, le bonhomme acheta des navires et devint armateur. Mais les gens disaient que c'était un vieux voleur, et que pour être devenu riche en si peu de temps il devait avoir volé et assassiné quelqu'un. La justice s'en mêla, et il fut condamné à être guillotiné.

Le jour vint où il devait monter sur l'échafaud, il y avait plein de monde sur la place pour lui voir couper le cou. Le bonhomme dit :

Puisqu'on accorde aux condamnés à mort un dernier souhait, je désirerais qu'on m'apporte mon bâton de vieillesse afin que je le voie encore une fois avant de mourir.

On alla chercher le bâton du bonhomme ; il le prit à la main, et dit :

— Vous voyez bien ce bâton-là ; c'est lui qui m'a donné toute ma richesse. Mon bâton, déplie-toi.

Voilà le bâton qui voltige en l'air ; il cassa la tête du bourreau, renversa les gendarmes, démolit l'échafaud et se mit ensuite à frapper ceux qui étaient venus pour voir l'exécution. De tous côtés on entendait crier :

— Ah ! mon bonhomme, arrêtez votre bâton, vous allez être gracié.

Quand il fut bien sûr qu'on ne lui ferait plus de mal, il cria : « Ora pro nobis ». Mais le bâton continuait à frapper, et il ne s'arrêta que quand il eut crié pour la troisième fois : « Ora pro nobis ».

Le bonhomme retourna tranquillement chez lui appuyé sur son bâton, et il vécut heureux jusqu'à la fin de ses jours.

Conté en 1880, par François Marquer, de Saint-Cast,
mousse âgé de 13 ans.

LES TROIS PETITES POULES

Il y avait une fois trois petites poules qui se désolaient parce qu'elles n'avaient point de gîte.

— Ah ! dit la plus grande, si vous voulez m'aider à faire ma maison, je vous aiderai à mon tour à construire la vôtre.

Les trois petites poules se mirent à l'ouvrage, et, quand la petite maison fut faite, la poule dit :

— Je vais aller voir si on est bien dedans.

Quand elle y fut entrée, elle mit la tête à la fenêtre en s'écriant :

— Ah ! je suis trop bien ici pour en sortir !

La moyenne poule dit à la petite :

— Aide-moi à faire ma maison, et je t'aiderai à mon tour.

Quand la maison fut finie, la moyenne poule y entra en disant :

— Je vais voir si le dedans est bien arrangé.

Elle s'y trouva si bien qu'elle ne voulut plus en sortir, et elle ferma la porte au nez de la petite poule.

La pauvre petite poule s'en alla toute seule par les chemins, criant et gémissant tant qu'elle pouvait.

Elle rencontra un maçon qui lui dit :

— Qu'as-tu, ma petite poule, à te désoler ?

— J'ai bien du chagrin, répondit-elle ; mes deux sœurs m'ont fait leur aider à construire leur maison, et, quand elles ont été finies, elles n'ont pas voulu m'aider à leur tour, et je ne suis plus capable de me construire une maison toute seule.

— Ne pleure plus, ma petite poule, dit le maçon, je vais t'en bâtir une qui sera plus solide que la leur.

Quand le maçon eut achevé la maison, la petite poule entra dedans ; elle était fort contente, et elle disait :

— Ah ! comme elle est bien faite, je vais être bien à l'aise dedans.

Elle remercia le maçon, et, de peur du loup et du renard, elle jeta des épingles partout sur le toit de sa maison.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Cependant le loup, qui faisait sa tournée, alla frapper à la porte de la maison où était la plus grande des poules.

— Pan! pan!

— Qui est là? demanda la poule.

— C'est ta mère qui t'apporte du lait doux, répondit le loup en adoucissant sa voix.

— Non, tu n'es pas ma mère; je te reconnais, compère le loup.

— Ouvre-moi, je vais t'en donner tout de même.

— Non, non, tu me mangerais.

Alors le loup sauta sur la petite maison, la démolit et croqua la poule.

Il alla ensuite à la porte de la seconde poule:

— Pan! pan!

— Qui est là?

— C'est ta mère qui t'apporte du lait doux.

— Non, je te vois bien par ma fenêtre, compère le loup.

Elle ne voulut pas lui ouvrir; il sauta sur la petite maison, la démolit et mangea la poule.

Il alla frapper à la porte de la petite

— Pan! pan!

— Qui est là?

— C'est ta mère qui t'apporte du lait doux.

— Merci, mon pauvre compère le loup, je vois bien que c'est toi.

— Ouvre-moi, ou je vais te manger comme tes sœurs.

Le loup s'élança sur le toit, mais il tomba sur les épingles qui s'enfoncèrent dans ses pattes, dans son museau, et partout.

— Ah! hurlait le loup, qu'est-ce que tu as mis sur ta maison qui pique si dur? Si je peux t'attraper, je te mangerai double.

Il se piqua tellement qu'il finit par mourir.

Quand la petite poule vit que le loup était bien mort, elle ferma tout à clef, et dit:

— Maintenant, je vais voir si je puis faire mon tour de France.

Elle rencontra un mouton

— Bonjour, Monsieur le mouton, veux-tu venir avec moi faire ton tour de France?

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Non, ma petite poule, je n'ai pas d'argent.

—Je viens de trouver six liards au pied d'un chêne, je payerai pour toi.

Un peu plus loin ils trouvèrent un chat :

—Bonjour, Monsieur le chat, ne veux-tu pas venir avec nous faire ton tour de France ?

—Si, mais je n'ai pas d'argent.

—J'ai trouvé six liards au pied d'un chêne, je payerai pour tous.

Plus loin, ils trouvèrent un bœuf.

—Bonjour, Monsieur le bœuf, veux-tu venir avec nous faire ton tour de France ?

—Je n'ai pas dîné, répondit le bœuf.

—Dépêche-toi de manger, et viens avec nous.

Quand le bœuf eut assez brouté, il dit :

—Mais je n'ai pas d'argent.

—J'ai trouvé six liards au pied d'un chêne, répondit la poule, je payerai pour tous.

Les voilà partis. Un peu plus loin, ils virent un couturier.

—Bonjour, Monsieur le couturier, dit la petite poule, ne voudrais-tu pas faire ton tour de France avec nous ?

—Si, je voudrais bien, mais il y a longtemps que je n'ai eu d'ouvrage, et je n'ai pas d'argent.

—J'ai trouvé six liards au pied d'un chêne, je paierai pour tous.

Les voilà encore en route ; ils arrivèrent à la maison du frère du loup, ils y entrèrent, et la poule dit :

—Il faut lui faire une farce. Je vais me percher sur la planche au pain, le chat va s'asseoir sur les souliers, le mouton sur les habits, le bœuf va se mettre au milieu de la place, et le couturier derrière la porte.

Le loup entra vers le soir, en disant :

—Ah ! je suis à moitié mort de faim ; il faut que je mange un peu de pain : c'est un failli repas ; mais cela vaut encore mieux que rien. Mais, dit-il en levant le nez, voilà une jolie petite poulette qui me fera un bon souper.

La petite poule lui donna un coup de bec, et lui creva un œil.

CONTES DES MOUSSAILLONS

— Ah ! dit-il, il faut que je m'habille, je serai plus à l'aise.

Comme il allait pour prendre ses culottes, le mouton lui donna un coup de corne dans le ventre, et le renversa.

— Ah ! dit-il, je ne suis plus le maître chez moi. Je vais prendre mes souliers et m'en aller.

Le chat, qui était couché sur les souliers, lui donna un coup de griffe et lui arracha son autre œil. Le pauvre loup ne savait plus où il était : le bœuf l'étripa avec ses cornes, et, comme il allait pour sortir, le couturier le perça avec ses aiguilles ; il alla rouler dans la cour, et ils l'achevèrent à coups de pierre.

Ils continuèrent ensuite leur tour de France : ils virent une bonne femme qui grattait la terre dans son jardin :

— C'est une vieille avare, dit la petite poule, je parie qu'elle est à cacher sa bourse.

Quand elle fut partie, ils grattèrent pour voir le trésor, et ils trouvèrent deux sous et demi.

— Ah ! dirent-ils, ce n'est pas la peine de tuer la bonne femme pour cela, il faut la laisser en mettre d'autres.

Ils virent la bonne femme qui retournait à son jardin ; ils la tuèrent et lui prirent quatre sous et demi.

La poule mit l'argent dans son porte-monnaie, et, pour le remplir, elle tailla en rond des ardoises, et les mit avec ses sous et ses liards, qu'elle faisait sonner :

— Maintenant, dit-elle, nous allons nous régaler.

Ils entrèrent à l'auberge, et la poule dit, en faisant résonner son porte-monnaie :

— Donnez-nous ce qu'il y a de meilleur.

L'aubergiste les servit de son mieux ; mais, quand ils eurent mangé, ils voulurent s'en aller :

— Vous ne m'avez pas payé ! dit l'aubergiste.

— Mais si, répondit la petite poule qui avait jeté par terre les ardoises, voyez : mon porte-monnaie était plein en arrivant ici, et je n'ai plus que quatre sous et demi.

Comme l'aubergiste insistait pour être payé, ils l'étranglèrent.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Alors on alla chercher les gendarmes qui les attrapèrent tous et les mirent en prison.

*Et ni, ni,
Mon petit conte est fini.*

Conté en 1880 par Joseph Macé, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 15 ans environ.

COMPÈRE LE COÛLIEU ET COMPÈRE LE RENARD

Il était une fois un coûlieu⁴⁷ et un renard qui chacun avaient une nombreuse famille, et ils allaient ensemble à la chasse pour nourrir leurs petits.

Un jour le coûlieu avait pris des petits oiseaux; le renard avait attrapé des lapins; ils allèrent dans un bois où se trouvait une petite cabane avec du feu allumé et une marmite dessus. Le renard dit au coûlieu :

— Faisons un peu de fricot pour nous rassasier.

— Je veux bien, répondit le coûlieu.

Le renard mit une partie de ses lapins dans la marmite qui était sur le feu et, quand ils furent cuits, il les servit dans un plat et se mit à manger de bon appétit; il avait tout mangé que le pauvre coûlieu n'avait pas eu seulement le temps d'y goûter.

Le coûlieu dit au renard :

— A mon tour, je vais faire du fricot.

Il fit cuire ses oisillons dans la marmite, puis il les servit dans une bouteille; avec son long bec les mangeait à l'aise, et le renard, qui ne pouvait que le regarder, s'élança sur le coûlieu et le mangea; puis il alla porter les petits lapins à ses renardeaux.

Les petits coûlieux, ayant appris la mort de leur père, résolurent de le venger. Ils allèrent chez le renard et lui dirent :

— Compère renard, il y a dans la cave d'une grande maison des porcs tués, des poules et toutes sortes de victuailles; si vous voulez venir avec nous, vous allez vous régaler.

Le renard bien content partit avec les petits coûlieux, qui le menèrent à la cave. Il passa par un trou si étroit qu'il eut bien de la peine

⁴⁷ Le courlis.

CONTES DES MOUSSAILLONS

à s'y fourrer ; à la fin, il sauta dans la cave, suivi des petits coulieux, et il mangea de la viande tant qu'il put. Quand les petits coulieux virent que le renard était gros à force d'avoir ripaillé, ils sortirent par l'ouverture par où ils étaient entrés ; mais le renard ne put passer parce que son ventre avait grossi. Les gens de la maison accoururent à la cave et le tuèrent.

Et les petits coulieux allèrent chez les renardeaux et leur crevèrent les yeux à coups de bec.

Conté en 1881, par Joseph Blanchet, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 13 ans.

LE ROI DES MAQUEREAUX ET LE ROI DES BRÈMES

Un jour le roi des Maquereaux rencontra le roi des Brèmes qui lui dit :

— Roi des Maquereaux, comment te trouves-tu de tes sujets ?

— Ma foi, répondit-il, pas trop bien ; mes maquereaux sont des canailles, et il y en a un qui m'a crevé un œil. Et toi, roi des Brèmes, es-tu content des tiens ?

— Non, dit le roi, ce sont tous des coquins, et l'un d'eux m'a coupé deux de mes nageoires les plus utiles.

— Roi des Brèmes, tu n'es pas mieux escorté que moi ; si tu veux nous allons laisser nos sujets.

— Je le veux bien, répondit le roi des Brèmes.

Ils désertèrent tous les deux et l'on ne sait où ils sont allés ; quant aux maquereaux et aux brèmes, ils n'ont plus de roi et ils sont soumis au roi des Ripons⁴⁸.

Conté en 1881, par François Marquer, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 14 ans.

⁴⁸ Le ripon est le maquereau bâtard, *Caranx trachurus*.

LE ROUÉ DE MER ET LE HOMARD

Un jour que le roué de mer battait de la queue sur l'eau, le homard lui dit :

— Roué, tu es bien bête de t'user la queue à battre ainsi la mer ; pourquoi fais-tu cela ?

— Tu es bien heureux de m'avoir, répondit le roué : si j'agite ainsi ma queue, c'est pour te prévenir que le vent va souffler. Sans moi, tu aurais été maintes fois pris par la tempête, et tu serais déjà mort.

Le homard se trouva offensé par ces paroles du roué, et il résolut de le perdre en le faisant jeter sur les cailloux. Voici comment il s'y prit : il saisit avec sa pince le petit poisson qui nage devant le roué pour le conduire, et il le fit mourir. Alors le roué n'ayant plus de pilote se jeta au plein et échoua sur les galets.

Conté en 1881, par François Marquer,
de Saint-Cast.

LE ROUÉ DE MER ET LA FÉE⁴⁹

Un homme de la Ville-Norme allait une nuit tendre ses filets dans la grande grève; il entendit une voix qui disait:

—C'est demain pour notre reine la plus grande fête de l'année; nous ferons une belle réjouissance à laquelle toutes les autres fées assisteront vêtues de leurs plus beaux habits; tout pêcheur qui ce jour-là ira lever ses filets sera puni.

Le pêcheur en entendant cette voix se mit à rire, puis il continua sa route et tendit ses filets comme d'habitude. Mais le lendemain il ouït une voix qui disait:

—Incrédule, tu n'as pas voulu croire ce que nous t'avions dit hier, tu es maudit des fées du Grouin⁵⁰; sois emmorphosé⁵¹ en poisson et deviens roué de mer.

Aussitôt le corps du pêcheur prit la forme d'un poisson, ses bras devinrent des nageoires, son corps se couvrit d'écailles, et il sauta dans l'eau. Depuis ce temps, il y eut toujours des roués dans la mer.

Conté en 1881, par François Marquer, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 14 ans.

⁴⁹ Le roué de mer est le *Cyclopterus Lumpus*.

⁵⁰ C'est une *boule* ou grotte marine de Saint-Cast.

⁵¹ Métamorphosé.

LE BRIGOT ET LES GRAPILLONS

Il y avait une fois un petit *brigot*⁵² qui voyait deux *grapillons*⁵³ se promener sur le sable, et il se disait :

— Voilà deux crabes qui sont bien heureux ; ils vont rapidement où ils veulent, alors que moi je ne puis que me traîner sur les rochers, ou sur les herbiers. Que ne suis-je grapillon au lieu d'être brigot !

Un peu après la mer monta, et le vent souffla en tempête les deux grapillons se réfugièrent dans la fente d'un rocher, à peu de distance du brigot, et s'y installèrent de leur mieux pour résister au mauvais temps. Le brigot alla leur demander la permission de se mettre à côté d'eux, mais ils lui refusèrent l'entrée de leur trou.

Le petit brigot se colla à son rocher le plus fort qu'il put, mais la mer le tourmentait, et il disait :

— Les deux grapillons ont bien de la chance ; ils ne sont pas secoués comme moi. Pourquoi ne m'ont-ils pas laissé entrer avec eux !

— Mon pauvre petit brigot, dit un *minard*⁵⁴ qui sortait d'un creux de rocher, tu ne serais plus ; car je viens de faire mon déjeuner de ceux qui t'ont refusé l'hospitalité, et je t'aurais mangé avec eux. Maintenant, je n'ai plus faim, et je vois que tu n'as pas la force de résister à la tempête ; monte sur mon dos, et j'irai te déposer sur les herbiers.

Le brigot monta sur le dos du minard, et il se disait : « Je suis bien aise de n'être pas grapillon ; car les grapillons sont exposés à bien plus de dangers que moi, et les autres poissons les mangent. Tant qu'à souhaiter d'être quelque chose, j'aimerais mieux être minard, comme le poisson qui me porte. »

Pendant que le brigot se disait cela, le minard qui nageait toujours,

⁵² Vignot ou bigorneau.

⁵³ Crabes.

⁵⁴ Pieuvre.

CONTES DES MOUSSAILLONS

fut attaqué par un gros congre, accompagné de son ami le homard. Le minard se mit à leur cracher du noir pour les aveugler ; mais il fut blessé, et ses deux ennemis se mirent à le déchiqueter tout vivant.

Le brigot, qui avait quitté le dos du minard au commencement du combat, se disait : « Je ne porte plus envie à aucun poisson ; j'aime mieux être brigot que minard ou grapillon. Étant tout petit, je suis moins exposé à être mangé ! »

Conté en 1885, par François Marquer, de Saint-Cast.

V — CONTES
SATIRIQUES & FACÉTIEUX

LE SOT SEIGNEUR ET SES FILS SOTS

Il y avait une fois un seigneur qui n'était jamais sorti de son château; aussi il ne savait rien de rien et était aussi *neusous*⁵⁵ qu'une fille de huit ans.

Un jour il alla dans son jardin, puis il s'enhardit et se promena dans la campagne en s'étonnant de tout ce qu'il voyait et dont il ne savait ni le nom ni l'usage.

Il arriva à un moulin et frappa à la porte; une jeune fille vint lui ouvrir et il lui dit, en montrant la bâtisse:

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— C'est un moulin.

— A quoi ça sert-il?

— A moudre le blé.

— Ah! et à qui est-il?

— Mais il est à vous, Monsieur.

— Comment vous appelez-vous?

— Ah! mon nom est drôle; je m'appelle Mannequin, répondit-elle en voyant que son seigneur n'était pas cause que les grenouilles n'ont pas de queue⁵⁶.

— Hé bien! Mannequin, je t'enverrai chercher ce soir, et tu passeras la nuit au château.

Or Mannequin était un vieux cheval maigre qui servait au meunier pour porter dans les fermes les pochées de farine.

Le soir, la jeune fille l'amena à la porte du château, et elle s'en alla, après avoir dit aux serviteurs qu'elle l'y avait conduit par ordre du seigneur qui l'attendait, et on vint dire à celui-ci:

⁵⁵ Qui n'ose pas, timide.

⁵⁶ On dirait aujourd'hui qu'il n'avait pas inventé la poudre (NDE).

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Mannequin est là.

—Faites-le monter, dit-il, et s'il fait du bruit, vous répondrez que l'on monte une barrique de vin. Vous le coucherez dans mon lit.

Les serviteurs obéirent et eurent grand'peine à faire entrer le cheval dans le lit.

Quand ils lui dirent que Mannequin était dans sa chambre, il leur ordonna de «tuer» les chandelles, et de ne pas venir s'ils entendaient du bruit.

Le seigneur se mit au lit, mais au lieu de la meunière, il trouva le vieux cheval qui lui donna de grands coups de pied ; il criait comme si on l'écorchait, mais comme il avait recommandé à ses domestiques de ne pas faire attention au bruit qu'ils entendraient, ils le laissèrent jusqu'au jour, tout seul avec Mannequin.

Il resta trois ans sans sortir de son château ; au bout de ce temps, il se maria, je ne sais comment, et il eut trois enfants qui, arrivés à l'âge de vingt ans, ne savaient pas le français, et ils se mirent en route pour l'apprendre.

L'aîné entendit des hommes qui avaient tué un cochon dire : « Nous l'avons tué entre nous. »

Et il répéta la phrase, pour mieux s'en souvenir.

Le second passa près de gens qui mettaient du vin en bouteille ; il les entendit se dire l'un à l'autre : « A coups de bouteilles ! » Et il retint aussi ces mots.

—Le troisième entendit un marchand de toiles qui disait :

« Pour de la toile ! »

Sur leur chemin ils rencontrèrent un homme que l'on venait d'assassiner, et comme ils étaient arrêtés à le regarder, la justice survint avec les gendarmes.

— Qui a tué cet homme ? demanda le juge.

— Nous l'avons tué entre nous, répondit l'aîné.

— Comment ?

— A coups de bouteilles, répondit le second.

CONTES DES MOUSSAILLONS

— Et pourquoi ?

— Pour de la toile, dit le troisième.

On les mit en prison, et je ne sais pas ce qu'ils sont devenus depuis.

Conté en 1879, par Joseph Macé, de Saint-Cast.

GALETTE DE BISCUIT ET QUART DE VIN

Il y avait une fois deux Père la Chique (vieux matelots), qui étaient camarades : l'un s'appelait Galette de Biscuit et l'autre Quart de Vin ; ils étaient amis comme les deux doigts de la main, et on les voyait toujours ensemble.

Un jour, Galette de Biscuit eut envie de descendre à terre ; il alla trouver son capitaine et lui dit :

— Y aurait-il moyen, commandant, d'aller chercher deux sous de tabac à chiquer ? il y a plus de deux mois que je n'en ai eu de bon.

— Oui, répondit le capitaine ; emmène avec toi Quart de Vin et ne reste pas trop longtemps.

Ils allèrent tous deux à terre, et, quand vint l'heure de rentrer, Quart de Vin dit à Galette de Biscuit :

— Retourne à bord, et va te présenter au capitaine ; j'ai envie de *tirer une bordée*⁵⁷.

Quand le capitaine vit revenir le matelot tout seul, il dit :

— Où est votre camarade ?

— Il est resté à prendre sa chique.

— Hé bien, jusqu'à ce qu'il soit de retour, vous allez rester aux fers.

— Me voilà bien pris, dit le matelot en descendant à la cale.

Quart de Vin avait ouï raconter que celui qui aurait pu dire à la fille du roi trois mots qui ne se trouvaient pas dans le dictionnaire se serait marié avec elle. Il se présenta au palais, et dit à la fille du roi :

— Epissant, Epissé, Epissoir⁵⁸.

Comme ces trois mots de marine ne se trouvaient pas dans le dic-

⁵⁷ *Tirer une bordée* : faire la fête.

⁵⁸ L'épissoir est un instrument destiné à épisser, c'est-à-dire à assembler deux bouts de corde en entrelaçant les fils (NDA).

CONTES DES MOUSSAILLONS

tionnaire, il se maria avec elle et, le lendemain, comme il avait fait la noce, il ne se rappela plus de rien, et il revint à bord.

— D'où viens-tu, Quart de Vin ? lui demanda son capitaine.

— De chercher du tabac.

— Tu es resté trop longtemps, et tu vas aller à la *broche* (aux fers).

Cependant la fille du roi ne voyant plus Quart de Vin, pensa qu'il était retourné à son bord. Elle prit les habits de son père et se fit conduire au vaisseau. Elle commanda au capitaine de faire manœuvrer tous les hommes sur le pont.

Quand ils furent alignés, elle passa devant eux et dit :

— Sont-ils tous là ?

— Oui, sire.

— Non, il en manque un : où est Quart de Vin ?

— Il est aux fers.

— Détachez-le bien vite et dites-lui de venir ici.

Quand il arriva sur le pont, la princesse lui dit :

— Tu vas t'en venir avec moi, j'ai besoin de te parler.

La fille du roi emmena Quart de vin au palais, et quand ils furent seuls, elle lui dit :

— Tu ne te rappelles donc plus que nous sommes mariés ?

— Depuis quand ? répondit Quart de Vin.

Elle lui raconta ce qui s'était passé, et Quart de Vin fut bien content d'être le gendre du roi et d'avoir pour femme une jolie princesse.

Il s'habilla en prince et vint à bord, où personne ne le reconnut, tant ses habits l'avaient changé.

Il passa la revue des hommes, et commanda la manœuvre si fort que tout l'équipage suait à grosses gouttes.

— Tout le monde est-il sur le pont ? demanda-t-il.

— Oui, prince, répondit le capitaine.

— Où est Galette de Biscuit ?

— Aux fers.

Le prince descendit à la cale et dit à Galette de Biscuit :

— Ah ! te voilà, mon vieux camarade ; je suis content de te voir.

— Au lieu de vous moquer de moi, dit le matelot, vous feriez mieux de me donner une chique.

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Comment, Galette de Biscuit, tu ne reconnais pas Quart de Vin, avec qui tu as tiré de si joyeuses bordées?

—Ah! c'est toi; je suis bien aise que tu aies eu de l'avancement.

Quart de Vin monta sur le pont avec son camarade; il ordonna au capitaine de lui donner ses habits, et Galette de Biscuit fut capitaine et le commandant simple matelot.

Galette de Biscuit commanda alors la manœuvre, et comme l'ancien capitaine n'allait pas assez vite, il le fit mettre à la *broche* (aux fers).

Conté en 1880, par François Marquer, de Saint-Cast,
mousse, âgé de quatorze ans.

LE PÈRE DÉCAMPE

Un jour, le père Décampe, qui depuis longtemps était au service, dit à son commandant :

— Je suis lassé d'être à l'armée ; je m'appelle Décampe, et je veux décamper.

— Ah ! c'est encore toi, Décampe ! tu vas sans doute me jouer quelque tour de ta façon. Tiens, voici vingt francs, va-t'en faire la noce, et ne me casse pas la tête.

Décampe alla d'auberge en auberge avec ses camarades ; mais quand il se fut bien amusé, il avait encore bien plus envie de s'en aller. Il garda la moitié de l'argent pour payer ses dépenses pendant la route, et quelques jours après, il revint trouver son commandant :

— Cette fois-ci, dit-il, c'est bien décidé, je m'en vais ; je m'appelle Décampe et je veux décamper.

— Puisque tu es si décidé, va-t'en au diable, répondit le commandant ; les soldats par force ne valent rien.

Décampe boucla son sac, et quitta son régiment ; il marcha un jour et une nuit, et il alla loin, bien loin, encore plus loin que je ne dis. Quand vint la nuit à la fin de la deuxième journée, il était bien lassé, et ne savait où se coucher. Il monta sur un arbre, et aperçut une lumière ; il força le pas, et arriva à la porte d'un presbytère.

— Bonsoir, monsieur le curé, dit-il, voulez-vous me loger pour cette nuit ?

— Mon ami, répondit le prêtre, mon presbytère n'est pas une auberge ; allez ailleurs.

— Je reviens de l'armée et je me nomme le père Décampe ; est-ce que vous auriez le cœur de refuser un gîte à un vieux soldat ?

— Puisque vous arrivez de l'armée, répondit le prêtre, je vais vous coucher ici.

Le lendemain Décampe se leva de bonne heure et dit au curé :

CONTES DES MOUSSAILLONS

— Pour vous remercier de m'avoir logé, je voudrais bien vous répondre la messe.

— Volontiers, dit le prêtre, viens à l'église avec moi.

Quand la messe fut terminée, Décampe avisa, dans un coin de la sacristie, une étole usée et un vieux bâton de croix, et il pria le curé de les lui donner.

— Je veux bien, Décampe, répondit-il, mais à la condition que tu n'en feras pas mauvais usage.

— Non, non, dit Décampe, vous pouvez être sûr que je ne m'en servirai pas mal à propos.

Il ramassa l'étoile usée, prit à la main le vieux bâton de croix, et se remit en route.

Il marcha tout le jour sans voir aucune maison. A la tombée de la nuit, il aperçut un château et à côté une ferme où il entra.

— Bonsoir, la compagnie, dit-il, qui est-ce qui demeure dans ce beau château ?

— Personne, répondit-on.

— Alors, je vais y passer la nuit.

— Ah ! mon ami, s'écrièrent les gens de la ferme, gardez-vous en bien ! le château est hanté par les démons : ceux qui y sont entrés le soir, n'en sont jamais ressortis vivants.

— Moi, je suis un vieux soldat, je m'appelle Décampe, et je n'ai pas peur ; mourir ici ou ailleurs, peu m'importe.

Un des fermiers alla lui ouvrir la porte du château, et lui fit ses adieux, pensant ne le revoir jamais.

Quand Décampe fut entré, il vit un grand feu dans la cheminée de la cuisine ; les casseroles étaient sur le feu, la broche tournait toute seule, la table était couverte de verres, d'assiettes, de fourchettes et de bouteilles de vin, et Décampe ne voyait personne.

— Ah ! disait-il en se frottant les mains, je vais faire un fameux repas ce soir ; ils disaient là-bas qu'il ne faisait pas bon ici, mais jusqu'à présent cela va bien.

Au même moment, il entendit un grand bruit dans la cheminée, et il vit tomber dans les cendres une tête d'homme ; il la prit par les cheveux et la jeta derrière lui ; un peu après churent des bras, des jambes

et enfin tout un corps, et à mesure que les morceaux descendaient, il les prenait et les jetait derrière en lui disant :

— Tiens, il paraît que je vais avoir de la compagnie.

Quand il ne tomba plus rien, il se retourna et se trouva nez à nez avec un homme planté debout, qui lui dit :

— Qui est-ce qui te fait venir ici, Décampe ?

Le soldat ne répondit rien, et l'homme qui était descendu par la cheminée lui dit d'un air bourru :

— Viens souper, si tu veux ; moi je vais commencer.

Décampe se mit à table, et mangea tout à son aise, mais il ne souffla pas un mot. Le souper fini, l'homme lui dit :

— Veux-tu jouer une partie de cartes, Décampe ?

Décampe, sans répondre, se mit à battre les cartes et les donna à couper au compagnon, qui était le diable en personne. Ils jouèrent à la brisque mariée, mais le diable trichait. Il laissa tomber à terre une de ses cartes et dit :

— Ramasse ma carte, Décampe !

— Ramasse-la, si tu veux, c'est toi qui l'as laissée tomber.

— Ah ! malheureux, s'écria le diable, qu'est-ce que je vais te faire pour t'apprendre à parler ?

— Pas grand-chose, répondit Décampe.

— Je vais te hacher menu, menu comme chair à saucisse.

Au moment où le diable allait s'élancer sur lui, Décampe passa vivement sa vieille étole au cou du diable, qui se mit à pousser des cris si perçants qu'on l'entendait de la ferme, et que les gens disaient : « Voilà encore un pauvre homme qui est perdu. » Le diable finit par demander grâce, et il supplia Décampe de lui ôter l'étole qui le brûlait comme un collier de fer rouge.

— J'y consens, répondit Décampe, à la condition que tu vas t'engager par écrit à ne plus remettre les pieds dans le château.

— Je ne veux pas, dit le diable.

— Alors garde l'étole au cou.

Mais au bout de quelque temps, le diable dit :

— Je vais te céder tout, à l'exception du petit cabinet que voilà.

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Non, répondit Décampe, je le veux aussi, et de plus tu me diras pourquoi tu viens ici chaque nuit.

—Jamais ! s'écria le diable.

Alors Décampe prit son vieux bâton de croix et se mit à en frapper le diable à coups redoublés ; le diable était enrôlé à force de crier, et il finit par dire :

—Arrête, je vais signer ce que tu voudras.

—Qu'est-ce que tu venais faire toutes les nuits ici ?

—Je gardais un trésor qui est dans le cabinet.

—Hé bien ! signe de ton sang un papier par lequel tu me cèdes le château, avec tout ce qu'il y a dedans, et je vais te laisser t'en aller.

Quand le diable lui eut remis un papier bien en règle, il se hâta de s'enfuir en criant :

—Décampe, si je te retrouve jamais, prends garde à toi.

Décampe dormit tranquillement le reste de la nuit, et le lendemain matin, il revint à la ferme, où l'on fut bien surpris de le revoir.

—Ah ! s'écriaient-ils, comment avez-vous fait pour sortir vivant du château ? Nous avons entendu cette nuit crier à faire trembler, et nous croyions que vous étiez mort.

—C'était le diable qui se plaignait parce que je le battais, mais il ne reviendra plus désormais ; voici un écrit signé de son sang par lequel il renonce au château et à toutes ses dépendances.

—Ah ! Décampe, dit le maître du château, restez avec nous ; je vous donnerai tout ce que vous voudrez, et dès à présent vous pouvez prendre la moitié du trésor.

—Non, répondit-il, je n'aime pas à demeurer longtemps dans le même endroit ; je m'appelle Décampe et je veux décamper.

Il prit dans ses poches un peu d'argent pour pouvoir voyager à son aise, et il se remit en route.

Décampe alla loin, bien loin, encore plus loin que je ne dis, et il marcha longtemps sans rien voir. Un jour il aperçut un château suspendu en l'air avec des chaînes d'or ; il s'en approcha et vit sur le balcon une petite chèvre verte qui se promenait.

—Ah ! s'écria-t-il, la gentille petite chèvre !

—Je ne suis point une chèvre, répondit une voix douce, je suis la

princesse des Montagnes d'Or, mais j'ai été *emmorphosée*⁵⁹, et je suis gardée ici par trois démons.

— Ah ! ma princesse, dit Décampe, je vais vous délivrer.

— Bien des gens l'ont essayé, mais ils y ont perdu la vie, et maintenant je ne veux plus être cause de la mort de personne.

— Moi, répondit Décampe, je n'ai pas peur de mourir, je suis un vieux soldat, je m'appelle Décampe, et je n'ai jamais tremblé.

— Hé bien, puisque vous êtes si résolu, entrez dans le château ; je vais vous dire comment vous pourrez me délivrer, et si vous réussissez, vous vous marierez avec moi.

Quand Décampe fut entré, la petite chèvre verte lui dit :

— Cette nuit, vous allez voir arriver trois grands démons : ils seront bien aimables et vous inviteront à souper ; ils vous proposeront de jouer aux cartes et, pendant la partie, ils vous commanderont de ramasser une de leurs cartes ; vous vous garderez bien de vous baisser pour la ramasser. Alors ils commenceront à vous maltraiter, mais ils ne peuvent rester longtemps, dès que sonne une petite clochette, ils sont obligés de s'enfuir.

Décampe visita le château et s'installa de son mieux ; le soir, comme il fumait sa pipe à la fenêtre, il vit arriver trois diables montés sur de grandes juments noires ; ils les mirent à l'écurie, et entrèrent dans la salle où se trouvait le soldat :

— Ah ! te voilà, Décampe, dirent-ils, on te retrouve partout ! assieds-toi là et soupe avec nous.

Décampe ne répondit rien, et passa à table avec eux ; le repas fini, ils se mirent à jouer aux cartes, et l'un d'eux, comme par mégarde, laissa tomber une carte et dit :

— Ramasse, Décampe !

— Ramasse si tu veux, répondit-il.

— Ah ! Décampe, est-ce que tu voudrais nous l'enlever notre princesse ! s'écrièrent les diables, qu'est-ce que nous allons te faire ? si nous nous amusons à te traîner par les cheveux ?

Ils se saisirent de lui, et se mirent à le traîner dans les chambres

⁵⁹ Métamorphosée.

et par les escaliers ; le pauvre Décampe était tout meurtri, et il n'en pouvait plus lorsqu'il entendit sonner la clochette ; aussitôt les diables le laissèrent, sautèrent à cheval et s'enfuirent au plus vite.

Le lendemain matin, il vit arriver la petite chèvre verte ; mais au lieu d'une tête de chèvre, elle avait une tête de femme, la plus jolie du monde.

— Ah ! mon ami, lui dit-elle, vois ce que tu as fait ; si tu peux continuer, je serai délivrée, mais cette nuit, ils seront bien plus méchants qu'hier.

— Je réussirai, dit Décampe, ou je perdrai la vie ; je m'appelle Décampe et je n'eus jamais peur.

Au soir les diables arrivèrent encore sur leurs grandes juments noires, mais ils n'étaient point aimables, et ils dirent à Décampe de se mettre à table, sans plus de cérémonie que s'ils avaient parlé à un chien. Il s'assit sans prononcer une parole, et ils se disaient :

— Qu'est-ce que ce gros imbécile-là ? il ne dit jamais rien.

Comme la veille, ils jouèrent, et ayant laissé tomber une carte à terre, ils commandèrent au soldat de la relever.

— Ramassez-la vous-même, dit Décampe.

— Malheureux coquin, s'écrièrent-ils, est-ce ainsi que l'on parle à ses supérieurs ? Cette fois nous allons te hacher menu, menu comme chair à saucisse.

Ils le prirent encore par les cheveux, et se mirent à le traîner partout, plus durement que la veille ; il était à moitié mort quand sonna la clochette, et les diables sortirent du château au plus vite.

Au matin, Décampe vit arriver la petite chèvre verte, elle était femme jusqu'à la ceinture ; comme elle était belle ! Elle était si belle que Décampe en la voyant, ne pensa plus qu'il était tout meurtri.

— Nous sommes bientôt au bout de nos peines, lui dit-elle ; encore une nuit à passer et je serai délivrée, mais c'est la plus terrible de toutes.

Le soir les diables arrivèrent sur leurs juments noires, furieux et les yeux brillants de colère.

— Scélérat de Décampe, lui crièrent-ils, mets-toi à table, si tu veux.

Comme les autres fois, il soupa sans parler, puis il refusa de ramasser la carte que les diables avaient laissée tomber.

— Ah ! s'écrièrent-ils, tu crois donc nous l'enlever, notre princesse ! ton dernier jour est arrivé, et tu ne réchapperas pas.

Ils le traînèrent encore par les escaliers, s'amusant à lui cogner la tête sur les marches et contre les angles des murs, puis, ils le firent sortir pour l'attacher à la queue d'une de leurs juments noires ; le premier nœud était fait et ils commençaient le second, quand la clochette sonna ; les diables laissèrent tomber Décampe à terre, et ils sautèrent en selle sur leurs juments noires en poussant des cris de rage.

Au matin, la princesse trouva Décampe à moitié mort, et ne pouvant plus remuer ; elle était complètement démorphosée⁶⁰ cette fois et était princesse des pieds à la tête.

— Ah ! mon ami, lui dit-elle, tu m'as délivrée, mais te voilà bien malade ; si tu meurs je mourrai aussi. Je ne puis rester à te soigner ; mais je vais te faire porter dans une auberge où l'on aura bien soin de toi, et dans huit jours, je viendrai te chercher dans mon carrosse.

La princesse partit et alla trouver son père, le roi des Montagnes d'Or, qui, autrefois, l'avait vendue au diable pour un trésor.

Décampe était bien soigné, et en peu de temps il fut guéri ; le matin du huitième jour, il vit une petite fille qui s'amusait avec une orange.

— La jolie pomme d'orange que tu as ! lui dit-il.

— Oui, Décampe, répondit la petite fille, en voulez-vous un morceau ?

— Volontiers, mon enfant, dit le soldat.

L'orange était enchantée. Dès qu'il l'eut goûtée, il tomba comme mort. La princesse arriva dans son carrosse, mais elle eut beau le remuer, elle ne put parvenir à l'éveiller ni à le faire bouger de place. Elle s'en alla, après avoir dit à la petite fille :

— Tiens, mon enfant, voici un foulard couleur de mon carrosse ; tu le donneras à Décampe pour lui montrer que je suis venue ici, et tu le préviendras que je reviendrai dans trois jours.

⁶⁰ Rendue à sa forme première.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Peu après que le carrosse se fut éloigné, Décampe se réveilla et la petite fille lui dit :

— Tenez, Décampe, regardez le beau foulard qu'une belle dame m'a donné pour vous : elle viendra vous chercher dans trois jours.

Le troisième jour, il vit encore la petite fille qui jouait avec une rose :

— La jolie rose que tu as, mon enfant, lui dit-il.

— Oui, Décampe, répondit-elle ; voulez-vous la sentir ?

— Volontiers, dit-il.

Dès qu'il l'eut sous le nez, il tomba dans un sommeil profond.

Bientôt la fille du roi des Montagnes d'Or arriva dans un beau carrosse tout doré, et elle essaya de réveiller le soldat, mais il paraissait comme mort, et on ne pouvait le faire bouger.

— Ah ! s'écria-t-elle, je n'ai plus qu'une autre fois à revenir, et ce sera la dernière ; donne-lui, ma petite fille, ce foulard couleur du soleil, et dis-lui que je repasserai dans deux jours.

Peu après Décampe se réveilla, et quand la petite fille lui remit le foulard couleur du soleil et lui rapporta ce qu'avait dit la princesse, il fut encore plus marri que la première fois, et il se promit bien de rester éveillé.

Le matin du dernier jour où la princesse devait revenir, il vit encore la petite fille qui tenait à la main un joli flacon ; on aurait dit qu'il n'y avait que de l'eau dedans, mais c'était un poison qui faisait dormir.

— La jolie petite bouteille que tu as ! lui dit-il.

— Ah ! oui, Décampe, répondit-elle, voulez-vous la voir de près ?

— Volontiers, dit-il.

Il la déboucha, mais aussitôt il tomba dans un sommeil profond.

Presque au même instant, la fille du roi des Montagnes d'Or arriva avec son père dans un beau carrosse, couleur du soleil ; ils essayèrent de réveiller Décampe, et même de le monter de force dans la voiture ; mais il était comme collé au sol, et ils ne purent le soulever.

La princesse se désolait :

— Tout est fini, dit-elle, je ne puis plus revenir ; voici, ma fille, un

CONTES DES MOUSSAILLONS

petit âne que vous donnerez à Décampe, pour lui faire voir que je suis encore venue le chercher, et vous lui direz que j'ai bien pleuré.

Dès que la princesse se fut éloignée au grand galop des chevaux de son carrosse, Décampe se réveilla et la petite fille lui apprit que la princesse venait de partir. Il était si chagrin d'avoir encore dormi, qu'il se mit à pleurer comme un enfant.

— Je vais partir d'ici, dit-il, et aller à la recherche de la princesse.
Il prit son âne par la bride, et le voilà en route.

*
* *

Il vint à passer par une forêt, et tous les petits oiseaux voltigeaient de branche en branche en chantant :

— Té! té! té! Te voilà, Décampe!

— Comment! s'écria-t-il, vous me connaissez donc, vous, les petits oiseaux!

— Kuit! kuit! kuit! oui, nous te connaissons, Décampe!

— Êtes-vous tous ici?

— Kuit! kuit! kuit! non, non, Décampe!

— Qui est-ce qui manque?

— Kuit! kuit! kuit! les gros oiseaux! les gros oiseaux!

— Venez ici, gros oiseaux! cria Décampe.

Les corbeaux, les buses et les aigles arrivèrent de tous les points de la forêt en faisant tant de ramage qu'on ne s'entendait plus.

— Êtes-vous tous ici? demanda Décampe.

— Couac! couac! non, non.

— Qui est-ce qui manque encore?

— Couac! le vieil aigle! le vieil aigle! couac! il est plus fort que nous tous ensemble.

Bientôt le vieil aigle arriva; les autres oiseaux lui avaient gardé un peu de nourriture; mais il n'en fit qu'une bouchée et s'écria:

— J'ai faim!

— D'où viens-tu, vieil aigle? lui demanda Décampe.

— De la capitale des Montagnes d'Or; c'est là qu'il y a à manger! la fille du roi doit se marier demain; par toute la ville on ne voit que

CONTES DES MOUSSAILLONS

bœufs éventrés, que moutons tués, que volailles à qui on a tordu le cou.

— Ah ! vieil aigle, toi qui es si fort, est-ce que tu ne pourrais pas m'y porter ? dit Décampe.

— Non, répondit l'aigle, je suis trop vieux maintenant, et je n'en ai plus la force.

— Si tu veux me porter, dit Décampe, je vais couper mon petit âne en morceaux, et je te donnerai à manger tout le long de la route.

Décampe découpa son âne en morceaux et monta sur le dos du vieil aigle qui partit aussitôt dans les airs. Ils passèrent au-dessus des villes, des forêts, des rivières et des mers ; souvent la bête criait : couac ! et Décampe lui donnait un peu de son âne ; mais la route était si longue que l'aigle avala le dernier morceau au moment où on arrivait en vue de la capitale des Montagnes d'Or. Le vieil aigle cria encore : couac ! et Décampe, qui avait peur de tomber dans la mer, coupa un morceau de ses fesses et le donna à l'oiseau, qui, d'un dernier coup d'aile, le transporta aux portes de la ville.

En y entrant, il vit que tout se préparait pour les noces de la princesse, et il se présenta au palais, en demandant si on ne pouvait lui trouver de l'occupation pour ce jour-là. On le mit à casser du bois pour la cuisine, et, comme il voyait passer la princesse au bras de son fiancé, il dit assez haut :

— En voilà un qui ne la mérite pas tant que moi !

Une des servantes l'entendit et vint dire à la princesse

— Madame, il y a dans la cour un casseur de bois qui prétend qu'il a mieux mérité votre main que votre fiancé.

La fille du roi des Montagnes d'Or vint aussitôt trouver Décampe.

— Qu'avez-vous dit, mon ami ? lui demanda-t-elle ; que vous me méritiez mieux que mon fiancé ?

— Oui, c'est vrai, répondit-il, ne me reconnaissez-vous plus ?

— Ah ! s'écria-t-elle ; c'est toi, mon pauvre Décampe, qui as tant souffert pour me délivrer !

CONTES DES MOUSSAILLONS

— Oui, c'est moi, et voici les deux foulards, couleur de votre carrosse, que vous m'aviez donnés.

La princesse appela son père, qui décida que puisque Décampe avait délivré la princesse, c'était lui qui devait l'épouser.

Son fiancé s'en alla comme un péteux d'église ; Décampe se maria avec la princesse, et il firent de belles noces : les petits cochons couraient par les rues, tout rôtis, tout bouillis, la fourchette dans le dos⁶¹, et la moutarde sous la queue, en coupait qui voulait. Était-ce beau ! mais je ne vis pas tout, car on me donna un grand coup de pied dans le derrière, et on m'envoya vous raconter ce que j'avais vu.

Conté en 1880 par Joseph Macé, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 14 ans.

⁶¹ La tradition gallèse n'utilise pas ce mot. C'est « *la feurchett' dans l'cul* » qu'il faut lire.

L'ENFANT QUI ENTEND LE LANGAGE DES BÊTES

Il y avait une fois un homme et une femme qui n'étaient pas bien riches. Ils n'avaient qu'un enfant qu'ils envoyèrent à l'école où il apprenait tout ce qu'il voulait. Au bout de peu de temps le maître d'école dit aux parents du petit garçon :

— Désormais je ne puis plus rien apprendre à votre fils ; il sait tout ce que je sais, et même il le sait mieux que moi. Mettez-le au collège et quand il sera devenu savant, il vous gagnera de l'argent pour vos vieux jours.

Les parents remercièrent le maître d'école, et en s'en allant la bonne femme disait :

— Comment faire ? si nous mettons le petit gars au collège, cela nous coûtera beaucoup d'argent, et nous n'en avons guère.

— Mais, répondait l'homme, l'enfant est intelligent ; nous mangerons notre pain un peu plus sec, mais plus tard il nous donnera avec quoi le beurrer.

Le petit garçon fut mis au collège, et au bout d'un an, il revint voir ses parents :

— Hé bien ! lui demanda sa mère ; as-tu bien travaillé cette année ?

— Oui, répondit-il, j'ai appris le langage des grenouilles.

— Ah ! disait sa mère, est-ce pour savoir ces sottises que nous t'avons envoyé au collège, où cela nous coûte tant !

Elle voulait le garder avec elle, mais le père s'y opposa, et le petit garçon retourna encore au collège. Au bout de la seconde année, il revint voir ses parents :

— Qu'as-tu appris cette année ? Est-ce encore quelque sottise ?

— Non, répondit-il, j'ai appris ce que disent les chiens quand ils aboyent.

— Malheureux, dit la mère, tu nous ruineras, et tu ne feras rien de bon ; tu ne retourneras plus au collège.

— Si, répondit le bonhomme, il faut encore l'y envoyer une année.

Quand le petit garçon revint chez ses parents à la fin de la troisième année, ils lui demandèrent ce qu'ils avaient appris.

— A comprendre le chant des oiseaux, répondit-il.

Ah ! s'écria la mère, maintenant c'est fini, il n'y retournera plus.

Le bonhomme et la bonne femme battirent le petit garçon et le mirent à s'en aller de chez eux.

Le voilà parti, et comme il n'avait pas un sou vaillant, il cherchait son pain pour vivre. Sur sa route, il entendit dire qu'à Rome on avait besoin d'un pape : dans ce temps-là pour choisir le pape on faisait passer ceux qui se présentaient par dessous une cloche, et la cloche sonnait d'elle-même pour désigner celui qui devait être choisi. Aussi on voyait beaucoup de gens se rendre à Rome dans l'espoir d'être désignés par la cloche.

Le petit garçon rencontra deux pèlerins qui lui dirent :

— Où vas-tu petit gars ?

— Je cherche mon pain ; j'ai entendu dire qu'à Rome on avait besoin d'un pape, et je voudrais bien y aller.

— Nous allons à Rome, dirent les pèlerins ; si tu veux, tu feras route avec nous.

Les voilà partis ; ils vinrent à passer sur la chaussée d'un étang ; on voyait les grenouilles qui sautaient en l'air, et faisaient entendre un chant mélodieux.

— Savez-vous bien, dit le petit garçon, ce que disent ces grenouilles ?

— Non, répondirent-ils, nous ne le savons pas, ni toi non plus.

— Je vais vous dire ce que signifie leur chant ; il est passé par ici une fille qui a craché la sainte hostie dans l'étang, une grenouille l'a avalée, et c'est pour cela que toutes dansent et chantent comme vous l'avez vu.

Les pèlerins se mirent à rire, pensant que le petit garçon leur faisait une plaisanterie ; mais un peu plus loin, ils entrèrent dans une maison où il y avait une jeune fille malade ; et les médecins ne connaissaient rien à son mal.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Le petit garçon dit :

— Elle est malade parce qu'un jour en revenant de communier elle a craché la sainte hostie dans l'étang, et qu'une grenouille l'a avalée ; elle sera guérie dès que la grenouille aura rendu l'hostie. Allez chercher un prêtre.

Le prêtre vint au bord de l'étang avec le saint ciboire et une étole, il s'agenouilla sur le rivage, et fit une prière, mais la grenouille ne vint pas. Les deux pèlerins chacun à leur tour prirent l'étole et conjurèrent la grenouille, mais on ne la vit point. Alors le petit garçon dit :

— Donnez-moi l'étole.

Il la prit et se mit à genoux au bord de l'étang en faisant une prière ; aussitôt la grenouille vint et lui présenta l'hostie que le prêtre recueillit dans le calice.

Ils revinrent à la maison, et la fille était si bien guérie, que de joie elle sautait dans la place.

Les parents qui étaient riches voulaient leur donner de l'argent ; mais ils le refusèrent et continuèrent leur route.

Un soir qu'ils passaient auprès de deux fermes, ils remarquèrent que les chiens de l'une aboyaient comme d'ordinaire, tandis que ceux de l'autre faisaient un ramage comme jamais on n'en avait entendu.

— Savez-vous, dit le petit garçon, ce que disent ces chiens ?

— Non, répondirent les pèlerins, nous ne le savons pas, ni toi non plus.

— Eh bien ! ceux qui aboient à faire trembler disent que leur maître ne leur a pas donné à souper ; et que si les voleurs viennent, ils ne le préviendront pas.

Les deux pèlerins se mirent encore à rire ; et ils entrèrent à la ferme dont les chiens aboyaient si étrangement. Le petit garçon raconta au père de famille ce que les chiens disaient en leur langage, et, loin d'en rire, il leur donna ce qu'il y avait de meilleur à la maison, et il offrit un lit aux pèlerins et au petit garçon.

Au milieu de la nuit, les voleurs arrivèrent, mais les chiens se jetèrent sur eux, et les gens de la ferme les chassèrent après en avoir tué plusieurs.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Le fermier voulut donner aux voyageurs de l'or et de l'argent, mais ils refusèrent et se remirent en route.

Ils allèrent loin, bien loin, et un jour qu'ils passaient par un bois où une multitude de petits oiseaux chantaient dans les branches, le petit garçon dit aux pèlerins :

— Savez-vous ce que chantent ces petits oiseaux ?

— Non, répondirent-ils, nous ne le savons pas, ni toi non plus.

— Eh bien ! ils disent que l'un de nous trois va passer pape.

— Bien sûr, pensèrent les pèlerins, ce sera un de nous deux.

Les voilà repartis, et à force de marcher, ils arrivèrent à Rome, au moment où les gens passaient sous la cloche pour savoir qui serait pape. Les deux pèlerins, chacun à son tour, tentèrent l'épreuve ; mais à leur grande surprise elle ne tinta pas.

Le petit garçon demanda la permission de faire comme les autres, et, à peine fût-il sous la cloche, que d'elle-même elle se mit à sonner à toute volée, et elle disait :

— Dan, dan, digue dan, et tout le monde se réjouissait.

Alors on prit le petit garçon, et on le porta en triomphe.

Il devint pape, et aussitôt il écrivit à son père et à sa mère ; mais ils ne voulurent pas croire ce qu'il leur disait, pensant que c'était un mensonge. Il écrivit une seconde fois et ils s'empressèrent de venir à Rome et de lui demander pardon.

Il les fit rester avec lui ; ils ne manquèrent de rien, et tous les trois vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

Conté en 1880, par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse,
âgé de 14 ans ; il tient ce conte d'une poissonnière nommée
Rose Durand.

MISÈRE

Il était une fois un forgeron qui s'appelait Misère, et il avait un petit chien qui se nommait Pauvreté. Misère était si pauvre qu'il n'avait ni pain ni pâte et pas de fer pour forger, car il ne trouvait plus de crédit.

Un jour le bon Dieu et saint Pierre passèrent devant sa forge; ils n'avaient point la mine riche et le bon Dieu était monté sur un âne qui venait de déferer.

— Voulez-vous ferrer mon âne? demanda le bon Dieu.

— Oui, répondit Misère.

Mais comme il n'avait plus un morceau de fer dans sa forge, il prit une boucle d'argent qui était grosse et se mit à la forger sur son enclume.

— Que fais-tu de cet argent? demanda le bon Dieu.

— Un fer pour votre âne, répondit Misère, et il mit à la monture du bon Dieu un fer d'argent.

— Combien voulez-vous pour avoir ferré mon âne? demanda le bon Dieu.

— Rien, répondit Misère, je crois que vous n'êtes pas plus riche que moi.

— Hé bien! puisque tu ne veux pas d'argent, je vais te faire trois dons; réfléchis et demande ce que tu voudras.

— Demande le paradis, lui disait tout bas saint Pierre.

— J'ai bien le temps, répondit le forgeron; je voudrais que rien de ce qui sera entré dans ma blague à tabac ne puisse en sortir sans ma permission.

— Soit, dit le bon Dieu, et le deuxième don?

— Demande le paradis, soufflait saint Pierre.

— Laisse-moi tranquille, vieux rabâcheur, j'ai bien le temps. Je voudrais que tous ceux qui s'assieront sur ma chaise ne puissent se lever que quand je l'aurai permis.

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Accordé, dit le bon Dieu; tu n'as plus qu'un souhait à faire, choisis bien.

—Demande le paradis, murmurait saint Pierre.

—Tais-toi donc, vieux diot, répondit le forgeron. Quand je serai mort, on me mettra où l'on voudra. Je désire que tous ceux qui monteront dans mon noyer ne puissent en descendre sans ma permission.

Le bon Dieu lui accorda encore ce don, puis il remonta sur son âne, et continua sa route avec saint Pierre.

Misère avec ses trois dons n'était pas plus riche qu'auparavant; il ne mangeait pas toujours son content, et son petit chien Pauvreté était maigre comme un clou: «Ah! pensait-il souvent, que j'étais bête de ne pas demander la richesse; pour un rien je me donnerais au diable!»

Un soir il vit entrer dans sa forge un beau monsieur qui lui dit:

—Puisque tu veux vendre ton âme, fais marché avec moi et je te la payerai bien: je te donnerai de l'or et de l'argent, tout ce que tu voudras.

—Je veux bien, répondit Misère, combien d'années m'accordes-tu?

—Vingt ans.

—Vingt ans soit, marché conclu.

Le diable donna à Misère de l'or et de l'argent, et il vécut à son aise; mais vingt ans se passent vite quand on ne s'ennuie pas et qu'on a le gousset bien garni. Lorsque la vingtième année fut écoulée, le diable vint chercher Misère.

—Je te suis, dit Misère, mais je voudrais me débarbouiller un peu et me mettre propre; assieds-toi dans ma chaise, je ne serai pas long.

Le diable s'assit dans le siège de Misère; Misère ne fut pas longtemps à faire sa toilette, et quand il eut fini, il dit au diable:

—Viens-tu?

Le diable essaya de se relever; mais il semblait vissé à la chaise et ne pouvait bouger.

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Je t'attends, lui disait Misère, ne viens-tu pas?

—Je ne peux me relever, répondait le diable.

—Combien d'années m'accordes-tu encore pour que je te laisse aller?

—Vingt ans, répondit le diable.

Le diable sortit de la chaise de Misère. Mais vingt ans se passent vite quand on ne s'ennuie pas et qu'on a le gousset bien garni. Lorsque la vingtième année fut écoulée, le diable vint avec trois autres diables pour chercher Misère.

—Ah! lui dit Misère, laisse-moi faire un bout de toilette; si tu veux manger des noix, il y en a dans mon noyer qui sont bien mûres, jamais tu n'as rien mangé de meilleur.

Les quatre diables grimpèrent dans le noyer, et se mirent à manger les noix; quand Misère fut prêt, il vint sous son arbre et se mit à se moquer du diable qui ne pouvait descendre.

—Laisse-nous aller, Misère, criait le diable, je te donne encore vingt années à vivre et de l'argent à discrétion.

Misère laissa descendre les diables; mais vingt ans se passent vite quand on ne s'ennuie pas et qu'on a le gousset bien garni. Le chef des diables, Plâtus, vint pour prendre Misère, et amena avec lui tous les diables de l'Enfer.

—Je suis prêt, dit Misère; mais on m'a assuré que tu te rendais petit à volonté; est-ce que c'est vrai? Pourrais-tu entrer dans le corps d'une fourmi, toi et tous tes diables?

—Oui, répondit Plâtus.

Aussitôt, au lieu du diable et de tous ses sujets, Misère vit une fourmi qu'il se hâta de fourrer dans sa blague; puis il la posa sur son enclume et se mit à frapper dessus jusqu'à ce qu'il eût mouillé sa chemise, et tous les jours il recommençait.

Cependant il n'y avait plus sur terre ni guerre ni dispute parce que le diable ne tentait plus le monde; chacun était heureux, excepté les procureurs qui crevaient de faim. Ils vinrent se plaindre au roi qui finit par savoir que Misère tenait tous les diables d'enfer dans sa blague à tabac. Il lui ordonna de lâcher les diables pour empêcher ses procureurs de crever de faim, en le menaçant de le pendre s'il n'obéissait

CONTES DES MOUSSAILLONS

pas. Misère, qui avait peur pour son cou, lâcha les diables à la condition qu'ils ne viendraient plus le chercher. Aussitôt les guerres et les disputes recommencèrent. Les procureurs gagnaient de l'argent à sachées, et le roi était content.

Misère finit par mourir, et il arriva à la porte du paradis, suivi de son petit chien Pauvreté. Il frappa : Pan ! Pan ! et saint Pierre vint lui ouvrir.

— Ah ! c'est toi, Misère, lui dit-il d'un ton goguenard ; il n'y a pas de place ici pour toi ; tu aurais dû demander le paradis, je t'avais prévenu.

Il lui ferma la porte au nez, et Misère vint frapper : Pan ! pan ! à l'huis du purgatoire. Le portier ouvrit le guichet, et quand il eut vu les papiers de Misère, il lui dit :

— Tu n'as pas assez de petits péchés et trop de gros pour entrer ici ; passe ton chemin.

Il lui ferma la porte au nez, et Misère se rendit à l'entrée de l'enfer. Dès que le portier l'aperçut, il se barricada, et lui dit :

— Retire-toi, Misère, jamais tu n'entreras ici, tu nous as trop bien arrangés quand nous étions dans ta blague à tabac.

Misère redescendit sur la terre, et il y est toujours resté depuis en compagnie de son petit chien Pauvreté.

Conté en 1880 par Joseph Macé, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 15 ans.

POINT-DU-JOUR

Il était une fois un *veuvier*⁶² qui avait trois enfants : deux filles et un petit garçon ; il aimait bien ses deux filles, leur donnait de beaux habits et tout ce qu'il leur plaisait ; mais souvent il frappait le petit garçon qui se nommait Point-du-Jour et parfois il l'envoyait se coucher sans souper ; ses sœurs ne le traitaient pas mieux, et il avait beau faire toute la besogne de la maison, il ne recevait que des coups de pied pour récompense.

Un jour il se dit :

— Je ne saurais être plus malheureux que je ne le suis, je veux aller chercher des aventures.

Le voilà parti. Il marcha toute la journée, et, quand arriva le soir, il se trouvait dans une forêt ; mais il s'éleva un orage terrible, la pluie tombait à torrents, le vent soufflait, un éclair n'attendait pas l'autre. Il se cacha dans le creux d'un rocher, mourant de peur. Le vent était si violent qu'il déracinait les arbres ; il y en eut un qui tomba auprès de lui, et un nid de fauvettes, qui était construit sur une branche, roula par terre avec les petits qui étaient dedans et n'avaient pas encore de plumes ; le père et la mère volaient autour d'eux en poussant de petits cris, et ils essayaient en vain de leur porter secours.

Point-du-Jour en eut pitié et se dit : « Voilà de pauvres petits oisillons qui sont perdus s'ils restent par terre ; leurs parents les abandonneront, et ils seront mangés par les éperviers. »

Il sortit de son rocher, et, avec un peu de ficelle qu'il avait dans sa poche, il remit le nid de son mieux, puis il ramassa les petits, les essuya et les mit tout doucement dans leur nid. Les deux fauvettes étaient si contentes, qu'en signe de joie, elles venaient se frotter contre sa figure comme si elles avaient voulu l'embrasser. Il monta dans un arbre et plaça le nid entre deux branches où il était bien caché.

⁶² Un veuf.

CONTES DES MOUSSAILLONS

La fauvette lui dit :

— Mon pauvre petit Point-du-Jour, tu as vraiment bon cœur ; sans toi mes oisillons seraient morts ou auraient été mangés par les éperviers ; prends une des plumes de ma queue et ramasse-la, tu verras qu'elle te portera chance.

Point-du-Jour arracha une des plumes de la fauvette, et la ramassa soigneusement, puis il se remit en route. Au bout de quelque temps, il vit un lézard qui était sous une pierre, et qui faisait tous ses efforts pour s'en retirer ; auprès de lui un autre lézard allait et venait et essayait aussi de le dégager.

— Ah ! pauvre bête, dit Point-du-Jour, comme tu souffres.

Il ôta la pierre qui l'écrasait mais le lézard ne pouvait se traîner. Point-du-Jour avait une petite bouteille d'eau-de-vie. Il en mit une goutte dans la bouche du lézard qui aussitôt commença à marcher.

— Au revoir, Point-du-Jour, lui dit-il, ton bon cœur sera récompensé.

*
* *

Voilà Point-du-Jour qui partit à l'aventure. Quand il eut cheminé toute la journée, il monta dans un arbre pour y tâcher de découvrir un endroit où passer la nuit. il aperçut une lumière, et se mit à marcher de ce côté. Il arriva auprès d'une maison, et frappa à la porte.

— Qui est là ? lui dit une voix.

— C'est un pauvre petit malheureux qui ne sait où coucher ; ma bonne mère, ayez le bon cœur de me loger.

Il leva les yeux sur la femme qui était venue lui ouvrir : elle était hideuse à voir, ses yeux étaient de travers, et elle avait des dents longues comme la main.

— Mon pauvre petit gars lui dit-elle, ne restez pas ici ; ceux qui sont entrés dans cette maison n'en sont jamais sortis vivants.

— Tant pis, répondit Point-du-Jour, je ne sais où aller ; autant mourir ici qu'ailleurs.

Elle le fit entrer et le cacha sous un lit. Peu après on entendit un grand bruit, c'était l'ogre qui rentrait et qui cria :

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Je sens la chair fraîche.

—Non, répondit la femme, c'est une tête de veau qui cuit dans la marmite.

—Je sens la chair fraîche, te dis-je. Si tu ne me dis pas ce que c'est, je vais te manger.

—Eh, bien! répondit-elle, j'ai ramassé un petit garçon qui est venu demander à coucher; il est mignon comme tout, mais si maigre, si maigre qu'avant de le manger, il faudra le mettre à engraisser. Il est caché sous le lit.

L'ogre se baissa et prit Point-du-Jour dans le creux de sa main.

—Le joli petit oiseau, dit-il; il a des plumes dorées sur la tête (c'étaient les cheveux blonds du petit gars).

Point-du-Jour se mit à crier, car il avait peur.

—Chante-t-il bien! dit l'ogre; j'en ferai tout de même une giblotte.

Pour le mieux écouter, il l'approcha de son oreille; elle était si grande que Point-du-Jour crut voir la gueule d'un puits.

L'ogre le posa sur un lit, et lui dit:

—Dors bien, petit oiseau.

Et pour l'engraisser il ordonna à sa servante de lui donner de la nourriture autant qu'il voudrait.

Le huitième jour il devait être mangé; le matin il était couché, et il pleurait en pensant qu'avant la fin de la journée il allait être dévoré. Un lézard vint lui chatouiller l'oreille et lui dit:

—Te souviens-tu du jour où tu m'as retiré de dessous la pierre qui m'écrasait?

—Oui, répondit Point-du-Jour.

—Eh bien, dit le lézard; si tu veux me croire, tu seras délivré. L'ogre va te prendre dans sa main, et te porter auprès de son puits merveilleux; car c'est là qu'il lave ceux qu'il mange après les avoir saignés; tu y jetteras la plume de l'oiseau, et tu lui diras: «Laissez-moi, avant de mourir, regarder votre merveilleux puits.» Il y consentira; tu te laisseras choir dedans, et, quand tu auras touché le fond, tu te trouveras dans un monde nouveau.

CONTES DES MOUSSAILLONS

L'ogre vint prendre Point-du-Jour, et le porta auprès du puits ; alors le petit gars lui cria :

— Avant de mourir, permettez-moi de regarder votre merveilleux puits.

— Tu as raison, Point-du-Jour, répondit l'ogre ; tu es malin ; je n'avais pas pensé à te le montrer ; viens voir mon merveilleux puits ; c'est avec son eau que tu seras lavé quand je t'aurai saigné et écorché.

Il posa Point-du-Jour sur le bord ; mais Point-du-Jour s'y laissa tomber ; il alla jusqu'au fond, et, quand il y fut arrivé, il se trouva dans un monde nouveau, où il y avait de belles prairies, des montagnes et des villages.

L'ogre était en colère, et il s'écriait :

— Il faut que j'aie quelque ennemi qui ait conté cela à Point-du-Jour ; sur soixante-dix hommes que j'ai attrapés, voici le seul qui m'échappe. C'est toi, cria-t-il à sa servante, qui le lui as dit. Je vais te manger à sa place.

Et il lui montrait les dents en criant qu'il allait la dévorer ; mais je pense qu'il ne le fit pas, parce qu'elle était trop vieille et trop vilaine.

*
* *

Point-du-Jour errait à l'aventure ; il ne savait pas trop où il se trouvait, mais il lui semblait qu'il n'était pas loin de l'endroit où demeuraient ses parents. Il vit venir un lézard qui lui dit :

— Te rappelles-tu que je t'ai délivré de l'ogre parce que tu m'avais tiré de sous la pierre qui m'écrasait ? Voici encore une petite boîte ; il ne faudra pas l'ouvrir avant d'être chez toi ; c'est du bonbon qu'il y a dedans.

A peine se fut-il remis en route qu'il vit une fauvette qui volait auprès de lui.

— Te souviens-tu, lui dit-elle, du jour où tu as ramassé mes petits qui étaient tombés par terre ?

— Oui, répondit-il.

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Voici un œuf que je te donne ; quand tu auras besoin de vêtements, tu n'auras qu'à le casser, tu y trouveras la plus belle toilette que tu aies jamais vue.

Un peu plus loin il vit une colombe blanche.

—Point-du-Jour, lui dit-elle, tu as tiré de peine un lézard et des fauvettes.

—Oui, répondit-il.

—C'étaient mes sœurs ; pour te récompenser, voici un petit talisman ; tout ce que tu lui demanderas te sera accordé.

Point-du-Jour remercia la colombe et se remit en route ; il arriva à la maison de son père. Quand ses deux sœurs le virent, elles s'écrièrent :

—Ah ! voici ce petit propre à rien qui revient ; est-ce qu'il n'aurait pas mieux fait de rester où il était, puisqu'il s'était sauvé ?

Elles se mirent à le frapper, et il leur disait :

—Laissez-moi tranquille, mes sœurs, j'ai faim.

—Est-ce que tu n'as pas trouvé à manger dans ta tournée ? lui répondirent-elles en continuant de le battre.

—Tenez, leur dit-il, voici une petite boîte qu'on m'a donnée ; je vous en fais cadeau, à condition que vous ne me battrez plus et que vous me couperez un morceau de pain.

Elles ouvrirent la petite boîte ; mais il en sortit de gros crapauds qui sautaient autour des méchantes sœurs et ouvraient la gueule pour les manger.

Elles supplièrent Point-du-Jour de les faire rentrer dans la boîte mais, quand ils y furent, elles se mirent à le frapper de plus belle.

—Coquin, lui disaient-elles, c'est toi qui as été chercher ces vilains crapauds pour nous faire peur.

—Tenez, leur dit-il en montrant l'œuf, voici un œuf qui m'a été donné, et qui contient, à ce qu'on m'a dit, de belles toilettes, je vous en fais cadeau si voulez être bonnes avec moi.

Elles cassèrent l'œuf ; mais il en sortit un serpent qui s'élançait sur les sœurs infernales comme pour les dévorer.

Elles le supplièrent encore de faire rentrer le serpent dans l'œuf ; mais dès qu'il y fût, elles voulaient tuer Point-du-Jour.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Il leur dit :

— Laissez-moi essayer mon talisman.

Il le mit sur la table, et aussitôt elle fut couverte d'or.

Alors les sœurs se mirent à l'embrasser, et elles lui disaient :

— Ah ! mon petit Point-du-jour, comme tu es gentil !

Peu de temps après les deux méchantes sœurs moururent ; Point-du-Jour resta seul, et vécut toujours heureux.

François Marquer, 1880.

JANVIER ET FÉVRIER

Il y avait une fois deux garçons qui allaient voir les filles : l'un d'eux était tailleur de son état et s'appelait Février ; il était toujours bien habillé, tandis que l'autre, qui se nommait Janvier et était laboureur n'avait que des pantalons de rayé, des habits de toile et des gros sabots à bouchon.

Le tailleur faisait l'empressé auprès de la jeune fille, à qui il plaisait beaucoup, tandis que Janvier en arrivant le soir se plaignait de la fatigue.

— Je suis bien lassé, disait-il.

— Qu'as-tu donc fait ? demandait la fille.

— J'ai tenu toute la journée la queue de la charrue.

— Regardez, disait le tailleur en riant, comme vous aurez un bel homme.

Un jour, la fille dit à sa mère :

— Maman, lequel de mes deux galants faut-il prendre ? le tailleur me plaît mieux que l'autre.

— Il ne faut pas, répondit la bonne femme, se fier aux apparences : tout ce qui brille n'est pas or. Habille-toi en pauvre, de façon qu'on ne te reconnaisse pas, et va-t'en chez chacun de tes galants demander à souper et à coucher, et tu verras par toi-même.

La fille se déguisa en chercheuse de pain, salit sa figure et ses mains, laissa ses cheveux ébouriffés, et vint à la maison du tailleur.

— Bonsoir, dit-elle, voulez-vous me donner un peu de pain ?

— Ah ! ma pauvre fille, répondit la mère du tailleur, nous n'avons à la maison que trois ou quatre patates bien sèches.

— Ne pourriez-vous au moins me donner à coucher ?

— Vous coucher ? nous n'avons pour lit que quelques *glons de feurre*⁶³.

⁶³ Bottes de paille.

CONTES DES MOUSSAILLONS

A ce moment, le tailleur arriva, et voyant le maigre souper, il dit à sa mère :

— Tu n'as que cela pour souper, vieille bonne femme ? qu'est-ce que fait ici cette pauvre, mets-la dehors !

La fille s'en alla chez elle, et le lendemain, déguisée en chercheuse de pain, elle se présenta à la métairie de Janvier.

— Bonsoir, dit-elle, voulez-vous me donner un peu de pain par charité ?

— Oui, ma fille, entrez donc, dit la mère de Janvier.

Elle lui coupa un beau chateau de pain ; la fille la remercia et lui dit :

— Pourriez-vous me coucher pour la nuit ?

— Oui, répondit la fermière.

Le lendemain matin, quand la fille fut levée, la bonne femme lui dit :

— Vous êtes jeune et forte, vous pourriez bien travailler.

— C'est vrai, répondit la fille, mais je ne trouve point d'ouvrage.

— Hé bien, restez ici ; demain nous avons beaucoup de monde pour un défrichement ; cela m'arrangerait bien si vous vouliez m'aider.

La fille se mit à soigner les vaches, à les tirer, à balayer la maison, et elle allait de temps en temps porter à boire aux défricheurs. Janvier qui ne la reconnaissait point, disait :

— Ma mère, voilà une fille que nous devrions bien garder comme domestique, elle s'entend bien mieux que la nôtre à soigner les vaches et à tout.

Quand vint le soir, elle dit à la bonne femme :

— Donnez-moi une quenouille, je vais filer ; restez là, les hommes, nous allons dire des contes en travaillant.

Le jour d'après, les gens de la ferme auraient bien voulu la garder, mais elle retourna chez sa mère et lui dit :

— Ne me parlez pas de Février ; vous aviez raison, c'est chez Janvier qu'il fait bon.

Et elle raconta à la bonne femme ce qu'elle avait vu.

Le soir, voilà ses deux galants revenus.

— Où étiez-vous ces jours-ci ? lui demandèrent-ils.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Chez une de mes cousines, répondit-elle.

— Ah ! dit janvier, il est venu chez nous une belle jeune fille qui cherchait de l'ouvrage : c'est elle qui file bien, et qui s'entend à soigner les vaches, et à tout. Ma mère a dit qu'elle la voudrait bien comme domestique.

— Si elle est comme vous dites, répondit la fille, vous feriez mieux de la prendre comme bourgeoise.

— Non, dit janvier, j'aime mieux que ce soit toi.

Janvier se maria avec sa bonne amie, qui lui raconta quelque temps après que c'était elle qui était venue chez lui déguisée en pauvre ; et ni l'un ni l'autre ne se repentirent de s'être mariés.

Conté en 1880 par François Marquer, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 14 ans.

LES DEUX DIOTS

Il y avait une fois deux frères qui n'étaient pas trop fins ; ils mirent sans le vouloir le feu à leur maison, et tout ce qu'ils possédaient fut brûlé. Ils prirent chacun un bissac et allèrent de tous côtés quêter pour la fortune du feu. Ils finirent par ramasser de quoi construire une autre maison ; mais quand ils voyaient le feu flamber trop fort dans leur foyer, ils se mettaient à l'injurier, et parfois à le frapper.

Un jour qu'il flambait plus que de coutume, un des frères prit son bâton et se mit à cogner dessus en criant :

— Ah ! coquin de feu, je vais te tuer !

Mais les tisons ne s'éteignaient point, de sorte que le garçon s'écria :

— Ah ! je ne peux te tuer, mais je vais t'étouffer !

Il prit le linge des armoires pour étouffer le feu, et comme il n'y parvenait pas encore, il jeta dessus les couettes, en disant :

— Cette fois tu seras étouffé, ou tu as la vie dure.

Mais le feu consuma les draps et les couettes, et il brûla encore la maison.

Alors les deux frères se réfugièrent chez une cousine qui était plus fine qu'eux, et ils mirent encore un bissac sur leur dos pour aller quêter. Sur leur route ils rencontrèrent une église dont la porte était ouverte ; ils y entrèrent en disant :

— Bonjour ! charité pour la fortune du feu.

Mais il n'y avait dans l'église que des saints de bois qui ne pouvaient leur répondre.

— Que vas-tu me donner pour la fortune du feu ? demanda un des diots au saint le plus près.

— Ah ! dit l'autre diot, il ne répond rien, et on lui fait des honnêtetés. Il faut l'assommer, puisqu'il a le cœur si dur, et son camarade aussi, qui ne dit rien et ne vaut pas mieux que lui.

Ils se mirent à frapper les saints à grands coups de bâton ; les saints tombèrent à terre ; l'un d'eux avait dans la tête un trésor, et le recteur avait caché sa bourse dans la mitre de l'autre, qui était un évêque.

Les deux diots ramassèrent la bourse, et ils étaient bien contents.

— Il paraît, se disaient-ils, que c'est dans leur tête que les vieux bonshommes cachent leur argent.

Sur leur route, ils rencontrèrent un vieil homme occupé à réparer un talus ; ils prirent sa bêche qui était à côté de lui et l'assommèrent, pensant trouver un trésor dans sa tête ; mais quand ils virent qu'il n'y avait rien dedans, ils le jetèrent dans un puits, et vinrent raconter à leur cousine ce qu'ils avaient fait. Celle-ci, qui avait plus de finesse dans son petit doigt que les deux diots réunis, ramassa l'argent, et, pensant que la gendarmerie viendrait savoir ce qu'était devenu le bonhomme, elle le tira du puits et y jeta un vieux bouc qui venait de crever.

Les petits-enfants du vieux bonhomme ne le voyant pas revenir, s'informèrent de lui de tous côtés, et ils dirent aux deux diots :

— Vous n'avez pas vu notre grand-père ?

— Si, il était à relever un talus.

— Ne l'avez-vous pas vu depuis ?

— Si, nous l'avons tué pour lui prendre un trésor qu'il avait dans la tête ; mais il n'avait rien, le vieil avare, et nous l'avons jeté dans notre puits.

Les petits enfants du bonhomme vinrent avec les gendarmes à la maison de la cousine, et demandèrent aux deux diots de leur montrer le puits.

— Le voilà, répondirent-ils.

— Maintenant, dirent les gendarmes, il faut que l'un de vous descende dedans pour tirer le pauvre bonhomme.

On attachait un des diots avec une corde, et quand il fut descendu, il s'écria :

— Votre grand-père avait-il de la barbe ?

— Oui.

— Avait-il des cônes⁶⁴ ?

⁶⁴ Gallo : cornes.

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Non.

—Avait-il quatre pieds?

—Non.

—Finissons-en, dirent les gendarmes, et remontez le cadavre.

Le diot remonta avec le vieux bouc, et la cousine, qui était là, se mit à dire:

—Vous voyez bien, messieurs qu'ils sont fous tous les deux.

Les gendarmes menèrent les deux diots aux Bas-Foins⁶⁵, et la cousine garda la bourse du recteur et le trésor que le vieux saint avait dans la tête.

Conté en 1880 par François Marquer, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 13 ans.

⁶⁵ Établissement d'aliénés situé près de Dinan, au lieu-dit les Bas-Foins.

CELUI QUI MOURUT AU TROISIÈME PET DE SON ÂNE

Il était une fois un homme qui avait un âne ; il mit du fumier dans deux *mannequins*⁶⁶ et les lui attacha sur le dos pour les porter dans un de ses champs. Comme il conduisait son âne, il rencontra une vieille femme qui lui dit :

— Où vas-tu ?

— Cela ne te regarde pas, répondit-il ; qu'est-ce qui m'a donné une vieille sorcière comme toi !

— Tu te repentiras de m'avoir mal parlé, dit la bonne femme ; avant ce soir tu auras une jambe démise.

L'homme partit sans trop faire attention aux menaces de la vieille ; mais en arrivant à son champ, il frappa son âne, qui rua et d'un coup de pied lui cassa la jambe, si bien qu'il tomba dans le fossé.

Un homme qui passait par là l'emporta chez lui et il resta sur son lit un an et un jour. Quand il fut guéri, il dit :

— Si jamais la vieille me tombe sous la main, je me vengerai d'elle, *elle m'a enfaîné* (jeté un sort).

En allant à son champ avec son âne, il la rencontra, et elle demanda encore où il allait.

— Cela ne te regarde pas, vieux tison d'enfer ! répondit-il.

— Tu t'en repentiras, de m'avoir encore parlé mal !

Il leva son bâton pour la frapper, mais il se retint et lui dit :

— Hé bien, puisque tu es sorcière, dis-moi quand je mourrai ?

— Quand ton âne aura pétié trois fois.

Comme elle disait ces mots, l'âne se mit à péter, puis il péta encore, prout ! une seconde fois. Alors l'homme, qui avait peur de mourir, prit un morceau de bois et se mit à l'enfoncer pour boucher le derrière de son âne ; mais l'âne fit tant d'efforts qu'il péta pour la troi-

⁶⁶ Paniers d'osier spécialement fabriqués pour les bâts.

CONTES DES MOUSSAILLONS

sième fois et le morceau de bois atteignit l'homme à la tête ; le choc fut si violent qu'il tomba par terre et resta étendu, sans mouvement et comme mort.

Tout le monde crut qu'il était trépassé, et on l'ensevelit dans une châsse. Dans ce temps-là on portait les morts sur les épaules, et pour aller au cimetière il y avait deux routes, l'une qui était bonne, l'autre mauvaise et rocailleuse.

Ceux qui le portaient ne savaient laquelle prendre, et l'un d'eux demandait aux autres :

— Par où faut-il aller ?

— Du temps que j'étais vivant, dit le bonhomme du fond de sa châsse, c'est par telle route que j'allais.

En l'entendant parler, ils démolirent la châsse et le bonhomme s'en fut chez lui, bien vivant et n'ayant point envie de mourir.

Conté en 1880, par Joseph Macé, de Saint-Cast,
mousse, âgé de quinze ans.

JEAN ET JEANNE

Il était une fois un homme qui se nommait Jean ; il se maria à une jeune fille qui s'appelait Jeanne. Jean n'était pas des plus fins, mais il l'était encore plus que sa femme Jeanne, qui était presque innocente.

Jean et Jeanne allèrent un jour à la foire, et achetèrent un petit cochon qu'ils amenèrent à la maison. Jean dit à Jeanne :

— Il faudra donner de bonnes *branées*⁶⁷ à notre petit cochon ; quand il sera gras, nous le tuerons.

— Oui, Jean, répondit Jeanne, je le nourrirai bien, et tous les matins je lui porterai une bassinée de lait avec du bon *bran* (son).

Comme Jeanne soignait bien son cochon, il devint bientôt gras et Jean et Jeanne allèrent dire au boucher de venir le tuer. Le boucher tua le porc et le coupa en morceaux : Jean et Jeanne les salèrent et les mirent dans leur charnier.

Quand le boucher fut parti, Jean dit à Jeanne :

— Il faudra économiser le cochon que nous venons de saler, et ne pas mettre de trop gros morceaux à faire la soupe. Il faudra qu'il y en ait pour tous les mois de l'année, pour janvier, février, mars, etc., jusqu'à décembre.

— Oui, oui, répondit Jeanne ; il y en aura pour tous les mois.

Jean partit pour aller travailler aux champs. A peine fut-il sorti, qu'il entra dans la maison un petit bonhomme, rusé comme le diable, qui avait entendu la conversation de Jean et de Jeanne.

— La charité, s'il vous plaît, demanda-t-il.

— Comment vous appelez-vous ? dit Jeanne.

— Je m'appelle Janvier, répondit le bonhomme.

— Hé bien, dit Jeanne, nous avons tué hier notre cochon ; je vais

⁶⁷ La *branée* est le « repas » des porcs (NDE).

CONTES DES MOUSSAILLONS

vous donner un morceau de lard ; car mon mari m'a dit qu'il y en avait un pour tous les mois de l'année.

Elle lui tira un morceau du charnier ; le pauvre le mit dans son bissac et remercia Jeanne.

Le lendemain, il changea de costume et revint demander la charité.

— Comment vous appelez-vous ? dit Jeanne.

— Février, répondit le bonhomme.

— Hé bien, dit Jeanne, voici un morceau de lard pour vous.

Le bonhomme s'en alla ; mais il revint le lendemain et les jours suivants ; chaque fois il changeait de costume, et il disait qu'il s'appelait comme les mois, de sorte qu'il finit par attraper tout le cochon de la pauvre Jeanne.

Un jour, Jean qui était revenu de son travail dit à Jeanne :

— Aujourd'hui, il faut faire de bonne soupe et mettre un morceau de lard dans la marmite.

— Il n'y en a plus, répondit Jeanne.

— Comment ? Qu'en as-tu fait ? dit Jean.

— Ne m'avais-tu pas dit qu'il y en avait un pour chacun des mois de l'année ?

— Si, répondit Jean.

— Hé bien, dit Jeanne, il est venu ici douze pauvres qui s'appelaient comme les mois, et j'ai donné à chacun d'eux un morceau du cochon.

— Ce n'est pas comme cela que je l'entendais ; mais tu es trop *diote* (sotte), ma pauvre Jeanne ; je vais divorcer d'avec toi.

Le lendemain Jean quitta Jeanne ; et depuis, jamais Jeanne n'a revu Jean.

Conté en 1880, par Joseph Blanchet,
de Saint-Cast.

JEANNE LA DIOTE

Il était une fois un bonhomme et une bonne femme qui n'avaient qu'une fille. Elle avait envie de se marier, mais elle était toute diote⁶⁸.

Un dimanche, son galant devait venir après la grand-messe pour la demander à ses parents. Sa mère lui dit :

— Jeanne, puisque ton bon ami doit dîner ici, il faut lui faire de la bonne soupe ; voilà un beau morceau de lard, tu le mettras dans la marmite avec un petit peu de tout et tout dedans, et tu graisseras les choux.

La fille resta seule à la maison, où il y avait un petit chien qui s'appelait Tout-et-Tout, elle le prit et le fourra dans la marmite.

Quand sa mère revint, elle lui demanda si elle avait fait de la bonne soupe.

— Oui, répondit la fille, j'ai mis Tout-et-Tout dedans comme vous m'aviez dit.

La bonne femme souleva le couvercle pour goûter la soupe :

— Comment dit-elle, ma pauvre Jeanne, tu as mis le chien dans la marmite ?

— Ne m'aviez-vous pas recommandé d'y mettre Tout-et-Tout ?

— Es-tu idiote ? si ton galant savait que tu es si *adlézi*⁶⁹, il ne voudrait certainement pas de toi. Mais laisse ta marmite, et mets des *peux*⁷⁰ sur le feu, pendant que je vais aller chercher de l'eau. Tu les démêleras, et tu feras attention à ce qu'ils soient bien liants.

La fille avait beau remuer, ses peux n'étaient point liants comme elle aurait voulu, et elle mit dedans du *reparon*⁷¹ de chanvre pour les lier.

⁶⁸ La simple, l'innocente.

⁶⁹ Demeurée.

⁷⁰ Bouillie de blé noir en tranches épaisses.

⁷¹ Fils de chanvre non tissés.

CONTES DES MOUSSAILLONS

— Tes peux sont-ils bien liants ? demanda sa mère.

— Oui, regardez.

Quand la bonne femme vit le chanvre dans le bassin aux *peux*, elle leva les bras au ciel, en s'écriant :

— Ciel adorable ! que tu es donc diote, Jeanne ! mais la messe est finie et ils vont arriver ; mets sur la table du pain et du beurre.

Quand le bonhomme revint de la grand-messe avec le galant et ses parents, la bonne femme leur dit :

— Nous n'avons pas eu le temps de préparer un grand fricot ; une autre fois nous ferons mieux. La fille a été toute la matinée occupée après sa vache qui *mouchait*⁷². Jeanne, ajouta-t-elle, va-t'en au cellier chercher une briquée de cidre.

La jeune fille mit le pichet sous la chante-pleure et l'ouvrit, puis elle se mit à penser :

« Je vais me marier ; mais si j'ai des garçailles⁷³, quel nom pourrai-je leur donner : tous les noms sont pris ! »

Comme elle ne trouvait point moyen de résoudre cette question difficile, elle restait au cellier, assise sur ses talons, et le cidre, qui avait rempli le pichet, coulait par la place.

La bonne femme, inquiète de ne pas la voir revenir, vint au cellier.

— Que fais-tu là, ma pauvre diote, assise tranquillement tandis que le cidre court partout ?

— Ah ! ma mère, ce n'est pas tout de me marier ; si j'ai des garçailles, quel nom leur donnerai-je, tous les noms sont pris !

La bonne femme, aussi embarrassée que sa fille, se mit aussi à penser, et le cidre continuait de couler.

Le bonhomme vint à son tour au cellier voir ce qui était arrivé :

— Que faites-vous donc là, mes pauvres diotes ? Ne voyez-vous pas que le cidre court partout ?

— Tu dis bien, répondit la bonne femme ; ce n'est pas tout de marier notre fille. Si elle a des garçailles, quel nom leur donnera-t-on, tous les noms qui sont pris !

⁷² Était tourmentée par les mouches.

⁷³ Des enfants.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Le bonhomme se mit aussitôt à penser, sans songer à fermer la chante-pleure, et le cidre continuait de couler.

Le garçon attendit pendant quelque temps, puis il alla au cellier voir ce qui était arrivé. Il les trouva tous les trois en train de réfléchir.

— Que faites-vous ? s'écria-t-il ; pendant que vous êtes là la *goule* sous le nez⁷⁴, tout votre cidre court dans la place !

— Tu dis bien, garçon, s'écria le père ; mais si tu te maries, quel nom donneras-tu à tes garçailles : tous les noms qui sont pris !

— Ma foi, dit le garçon, quand j'aurai trouvé trois personnes aussi bêtes que vous, je reviendrai.

Il se mit en route, et après avoir cheminé quelque temps, il rencontra des gens qui étaient à faire la moisson : ils coupaient un épi de blé, puis le portaient chez eux, revenaient en couper un second, et continuaient toujours ainsi.

— A quelle sorte de jeu vous amusez-vous ? leur demanda l'ancien galant de Jeanne.

— Ce n'est point un jeu, dirent-ils, nous scions notre blé !

Il avait trouvé une faucille, avec laquelle il coupa devant eux une javelle, puis il la leur donna en disant :

— Voici avec quoi scier votre blé, et comme cela vous n'en aurez pas pour longtemps.

— Qu'est-ce que c'est que cette bête-là ? dit un des laboureurs.

Il la prit dans sa main, mais au lieu de la tenir par le manche, il la prit par la lame et il se coupa.

— La vilaine bête, s'écria-t-il, elle m'a mordu.

Il la jeta par terre et se mit à la frapper.

— Ma foi, dit le garçon, si je trouve encore deux personnes comme vous, je retournerai voir Jeanne.

Plus loin, il rencontra une bonne femme qui voulait emmener chez elle une brouette pleine de soleil ; mais dès que la brouette passait à l'ombre, la lumière disparaissait, et elle recommençait.

— Qu'êtes-vous à faire là, ma bonne femme ? demanda-t-il

⁷⁴ La bouche sous le nez : cela veut dire être ébahi.

CONTES DES MOUSSAILLONS

—Je voudrais rapporter du soleil chez moi, plein ma brouette, mais c'est difficile, car dès que j'arrive dans l'ombre, il s'en va.

—Pourquoi voulez-vous du soleil?

—C'est pour réchauffer mon petit garçon qui est à la maison, à moitié mort de froid.

—Vous feriez mieux, bonne femme, de le prendre dans votre brouette, et de le mener au soleil.

—C'est vrai, répondit-elle, je n'y avais pas pensé.

—Et de deux, dit le garçon; si je puis trouver encore une personne aussi bête que celle-ci, je retournerai voir Jeanne.

Il se remit en route et arriva devant un beau château où il vit trois hommes qui essayaient de le soulever avec des barres de fer.

—Pourquoi vous dormez-vous tant de mal? dit-il.

—C'est, répondit un des hommes, pour changer de place le château; un loup est venu faire une crotte à côté, et le roi est gêné par l'odeur.

—Vous auriez bien plus d'aise, mes bonnes gens, à prendre la crotte de loup, et à la porter loin du château.

—C'est ma foi vrai, répondirent-ils; vous êtes encore plus malin que nous, qui n'y avions pas pensé.

Ils prirent la crotte dans un panier, et allèrent la jeter à plus de dix lieues loin.

—Maintenant, dit le garçon, j'ai trouvé trois personnes plus diotes que mon beau-père, ma belle-mère et ma future: je vais retourner voir Jeanne.

Quand il revint, Jeanne s'écria:

—Je savais bien qu'il n'était pas parti pour toujours!

—Ma foi, dit le galant, j'ai joliment ri dans mon voyage.

Ils se marièrent; le bonhomme et la bonne femme leur donnèrent une vache et des brebis, et ils allèrent se loger dans une maison à côté.

Conté en 1880 par Joseph Macé, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 14 ans.

Une vieille femme de Saint-Cast, Marie Durand, âgée de
80 ans, m'a conté aussi ce conte, avec de légères variantes:

CONTES DES MOUSSAILLONS

La bonne femme qui *courtine* (porte dans une brouette) le
soleil, répond :
— J'ai trois petites garçailles à mourir de froid dans mon
foyer ; dès que le soleil y est entré, il s'en va.
Le galant rencontre ensuite un bonhomme qui avait mis
une échelle le long de sa maison, et qui tirait sa vache par
la queue pour la faire monter à manger une touffe d'herbe
qui se trouvait sur le toit. Dans les contes similaires d'autres
pays, ce dernier épisode est assez fréquent.

LA VIEILLE QUI VEUT RAJEUNIR

Il y avait une fois une reine qui était vieille, vieille comme tout : elle n'avait plus une seule dent dans la bouche, la tête qui branlait, et elle avait toujours la roupie au nez. On mettait devant elle les meilleurs plats, mais elle n'avait plus goût à rien, et même elle ne prenait plus plaisir à voir les généraux et les seigneurs lui faire leur cour.

Elle invita toutes les fées à un grand dîner, et elle leur dit :

— Si vous voulez me ramener à l'âge de quinze ans, je vous donnerai autant d'argent que vous le désirerez.

— Nous voudrions bien, répondirent les fées, mais nous ne pouvons vous rajeunir que si vous trouvez une jeune fille de quinze ans qui volontairement veuille bien devenir aussi décrépète que vous l'êtes.

La reine fit publier au son du tambour qu'elle donnerait tout ce qu'on voudrait, même sa couronne, à la jeune fille de quinze ans qui consentirait à devenir vieille à sa place. Il vint de tous côtés des jeunes filles, des riches et des pauvres, des jolies et des laides ; mais dès qu'elles avaient vu la vieille reine, aucune n'était tentée de prendre sa place.

Toutes les jeunes filles étaient venues, excepté une pauvre petite Bretonne abandonnée de tout le monde et qui ne savait comment gagner sa vie. La reine l'envoya chercher, et elle lui proposa tout ce qu'elle pourrait désirer ; mais la petite Bretonne s'écria :

— J'aimerais mieux être toute ma vie à chercher mon pain et à coucher dehors que de devenir comme vous.

— Essaie, mon enfant, lui dit une des fées ; nous allons te faire devenir reine pour quelques instants ; mais tu redeviendras jeune dès que tu seras lassée d'être reine.

Elle toucha la petite Bretonne avec sa baguette ; aussitôt elle fut aussi décrépète que l'était la reine, et la reine revint à l'âge de quin-

CONTES DES MOUSSAILLONS

ze ans, et elle dansait de joie dans le palais. On apporta à la petite Bretonne les meilleurs plats ; mais elle n'avait point de goût à y toucher ; les courtisans et les généraux vinrent la saluer et lui faire leur cour ; mais le bruit la gênait et ils l'ennuyaient.

— Ah ! dit-elle aux fées, je suis lassée d'être reine ; faites-moi redevenir chercheuse de pain.

La fée la toucha de sa baguette, et elle redevint jeune ; elle toucha aussi la reine qui reprit sa vieillesse.

Mais la vieille reine se mit à maudire les fées : pour la punir elles la changèrent en une tortue qui n'avait point de carapace sur le dos, et depuis ce temps-là, elle court les chemins.

Conté en 1880 par Joseph Macé, de Saint-Cast,
mousse, âgé de 14 ans.

LA CHÈVRE ET LES JAGUENS

Il y avait une fois deux Jaguens qui s'en revenaient de Dinan. Ils y avaient acheté de la *tremène*, ou si vous aimez mieux, du trèfle rose, et l'avaient mise derrière leur âne. En s'en revenant, ils virent une chèvre qui broutait sur le bord de la route :

— *Dieu me danse, mon fû, dit l'un d'eux, qué que est' là ? est-i' un che-va*⁷⁵ ?

— *Est vantiez eune veille chatte*⁷⁶, répondit l'autre.

— *Non fait ; ma et ta font iun*⁷⁷ ; les chats n'ont point d'cônes ; 'est eune va-che⁷⁸.

La chèvre qui avait vu la tremène courut après eux pour la manger.

— *Par ma fa, mon fû, dirent-ils, je sommes foutus l'coup-là ; 'est le diable ; j'étons-ti tous là*⁷⁹ ?

— *Vère*⁸⁰, répondit l'autre.

Ils firent courir leurs ânes du mieux qu'ils purent en disant :

— *Dieu me danse, mon fû, si je n'nous donnons de garde, le diable va nou' attraper*⁸¹.

Cependant la chèvre se lassa de courir après eux et ils soufflèrent un peu.

⁷⁵ Dieu me damne, mon fils, qu'est-ce que c'est que ça ? Est-ce un cheval ?

⁷⁶ C'est peut-être une vieille chatte.

⁷⁷ La plaisanterie sur *toi et moi ça fait iun* se retrouve souvent dans les contes de Jaguens ; elle était pour ainsi dire passée en proverbe, et l'on disait plaisamment : « Toi et moi cela fait un, comme à la mode de Saint-Jacut. »

⁷⁸ Sûrement pas ; moi et toi, ça fait un ; les chats n'ont point de cornes, c'est une vache.

⁷⁹ Par ma foi, mon fils, nous sommes perdus cette fois-ci ; c'est le diable. Sommes-nous tous là ?

⁸⁰ Oui.

⁸¹ Dieu me damne, mon fils, si nous n'y prenons pas garde le diable va nous attraper.

CONTES DES MOUSSAILLONS

— *Par ma fa, mon fû, j'étons-ti tous là*⁸²?

— *Vère.*

— *Non fait, répondit l'autre, ta et ma ça fait iun, et j'étions deux. Faut se recompter*⁸³.

— *Ta et ma ça fait iun; pour savai si le compte est jusse, j'allons mett' chaque son da dans l'étaupinée-là; n'en sara pour le sûr cambien que je sommes*⁸⁴.

Conté en 1880 par François Marquer, de Saint-Cast.

⁸² Par ma foi, mon fils, sommes-nous tous là?

⁸³ Sûrement pas. Toi et moi ça fait un et nous étions deux. Il faut se recompter.

⁸⁴ Toi et moi ça fait un. Pour savoir si le compte est juste, nous allons mettre chacun son doigt dans cette butte de taupe; on saura avec certitude combien nous sommes.

LES JAGUENS AU BAIN

Il y avait une fois cinq Jaguens qui allaient se promener ; ils aperçurent un champ de lin.

— *Dieu me danse, mon fu ; v'là la mé verte et bleuve, faut nous bangner*⁸⁵.

Ils se déshabillèrent et se mirent à nager à travers le lin ; mais ils trouvèrent des chardons qui les piquèrent.

— *Par ma fa, mon petit fû, s'écria l'un d'eux, i' y a ici de monvais païssons ; 'est vantiez des guigris*⁸⁶.

Quand ils furent revenus près de leurs vêtements, ils se regardèrent et dirent :

— *Dieu me danse, mon fû, je n'étons brin mouillés : dis-je ma que la mé verte et bleuve ne mouille point. Faut nous rebangner et nous mouiller du coup-là*⁸⁷.

Ils se remirent à la nage à travers le lin et, quand ils arrivèrent dans le fossé, ils écrasèrent des mûres et s'égratignèrent avec les épines de sorte qu'ils étaient tout rouges de leur sang et du jus des mûres.

— *Par ma fa, mon petit fû, dirent-ils, la mé verte et bleuve ne mouille point, mais la mé rouge mouille ténant, ielle*⁸⁸.

Quand ils furent rhabillés, ils se comptèrent.

— *Je commence, dit l'un : Ta et ma ça fait iun, et le compère Chino, deux, et le compère Jeannot, tras, et le compère Pierrot qui fait quat'e : éioù qu'est le cinquième*⁸⁹ ?

⁸⁵ Dieu me damne, mon fils ; voilà la mer verte et fleurie, il faut nous baigner.

⁸⁶ Par ma foi, mon petit fils, il y a ici de mauvais poissons ; ce sont peut-être des vives.

⁸⁷ Dieu me damne, mon fils, je ne suis pas mouillé ; je pense que la mer verte et fleurie ne mouille point. Il faut se rebaigner et se mouiller cette fois-ci.

⁸⁸ Par ma foi, mon petit fils, la mer verte et fleurie ne mouille point mais la mer rouge beaucoup, elle.

⁸⁹ Je commence : toi et moi ça fait un, et le compère Chino (François) deux, et le compère Jeannot trois, et le compère Pierrot ça fait quatre : où donc est le cinquième ?

CONTES DES MOUSSAILLONS

— *N'est point de même, mon petit fû, qu'il faut compter*, dit un autre : *ma et Chino, ça fait iun, et le compère Jeannot, deux, et le compère Pierrot, tras, et le compère Jacquot qui fait quat'e ; i' y en a cor un de mains : Dieu me danse, mon fû, je ne sarions nous compter. Voul'ous m'craire, j'allons aller vâ un avocat*⁹⁰.

Ils allèrent chez l'avocat et lui dirent :

— *Bonjour à vous, monsieu l'avocat, j'avons prins un bain dans la mé verte et bleuve, et eun aut'e bain dans la mé rouge, et je crayons qu'i' y en a zu un à s'adire ; j'étions cinq et je ne nous trouvons plus que quat'e*⁹¹.

— Vous avez fait, dit l'avocat, bien de la route en peu de temps.

— *Un petit, monsieu*, répondit un des jaguens, *voul'ous nous compter*⁹² ?

— Je veux bien : vous êtes cinq. Mais où vous êtes-vous baignés ?

— *Dans la mé verte et bleuve ; hat'ous do nous, j'allons vous la faire vâ*⁹³.

Ils arrivèrent sur le bord du champ de lin, et pour faire voir à l'avocat comme ils se baignaient, ils se déshabillèrent et se mirent à nager. Mais celui à qui appartenait le lin les vit, et s'écria :

— *Ah ! les adlézi*⁹⁴ ! ils ont chaviré tout mon lin ; mais ils me le paieront.

Il fit passer les Jaguens en jugement et leur baignade leur coûta trois cents francs.

Conté en 1880, par François Marquer, de Saint-Cast.

⁹⁰ Ce n'est pas comme ça, mon petit fils, qu'il faut compter : moi et Chino, ça fait un, et le compère Jeannot, deux, et le compère Pierrot, trois, et le compère Jacquot, ça fait quatre... Il y en a encore un de moins ! Dieu me damne, mon fils, je n'arrive pas à nous compter. Croyez-moi, je vais aller consulter un avocat.

⁹¹ Bonjour à vous, monsieur l'avocat. Nous avons pris un bain dans la mer verte et fleurie et un autre bain dans la mer rouge et je crois qu'il y en a eu un qui s'est égaré ; nous étions cinq et nous ne nous trouvons plus que quatre.

⁹² Un peu, monsieur ; voulez-vous nous compter ?

⁹³ Dans la mer verte et fleurie ; venez avec nous ; je vais vous la faire voir.

LE PÊCHEUR QUI ENVOIE DES POISSONS À SA MÈRE

Il était une fois un pêcheur de Saint-Jacut qui était tout seul dans son bateau et ne prenait point de poisson. Il en était très ennuyé et se disposait à s'en retourner lorsqu'il sentit quelque chose tirer sur son filet. Il le retira bien vite de l'eau ; mais, au moment où il était prêt à l'embarquer, le poisson tomba à la mer et le pêcheur lui dit :

— Va t'en chez ma mère : elle t'attend.

Le poisson disparut comme l'éclair et le pêcheur, qui n'était pas des plus fins, se dit : « *Tiens, comme i' m'obéit ! par ma fa, mon petit fû, j'l'ai vu mettre le cap su' l'Isle, et i' n' s'ra pas long à y aller*⁹⁵. »

Tout en pensant de la sorte, le pêcheur avait remis ses filets et beaucoup de poissons vinrent s'y prendre. Au bout de deux heures, le bateau commençait à être chargé et le pêcheur, n'ayant plus d'*affaire*⁹⁶ se disposait à s'en aller, quand il se dit, au moment de hisser la voile :

« *Par ma fa, mon fû, j'ai fait eune jolie pêche ; mais comme la mé est basse asteure, je n'saras entrer au port du Châtelet, et j'aras trop loin à emporter les païssons su' mon dos dépès la Houle Cosseu diquâ sez nous. Aussi bon l' s' envaie à ma mère ; s'i' s'en vont aussi vite que l' premier, i' s'ront rendus avant ma à Saint Jégu, et cor ma mère ara zu l'temps d' les ven're. Allons, les païssons, allez sez la Manne*⁹⁷. »

⁹⁴ Ah ! les demeurés !

⁹⁵ Tiens, comme il m'obéit ! Par ma foi, mon petit fils, je l'ai vu mettre le cap sur l'Isle, et il ne mettra pas longtemps à y aller.

⁹⁶ D'appât.

⁹⁷ Par ma foi, mon fils, j'ai fait une jolie pêche ; mais comme la mer maintenant est basse, je ne pourrais pas rentrer dans le port du Châtelet, et j'aurais trop loin à emporter les poissons sur mon dos de la Houle-Cosseu (port au nord de Saint-Jacut) jusqu'à chez nous. Aussi, bon ! je les envoie à ma mère ; s'ils s'en vont aussi vite que le premier, ils seront rendus avant moi à Saint-Jacut ; et encore ma mère aura eu le temps de les vendre. Allez les poissons, allez chez la Manne (surnom de la mère du pêcheur.) !

CONTES DES MOUSSAILLONS

Le Jaguen rejeta tous ses poissons à l'eau, puis il remit à la voile, et à mer haute, il put rentrer au port.

En arrivant chez lui, il vit beaucoup de poissons, bien plus qu'il n'en avait pêché, et il se dit : « *Par ma fa, mon fû, j'ai zu eune bonne idée de l's avai envoyés à ma mère; en s'en rev'nant, i's ont ramené d' leux camarades do ieux*⁹⁸. »

Or la mère du pêcheur était marchande de poissons, et tous ceux qu'il voyait avaient été achetés par elle.

Le lendemain, il retourna à la pêche et prit encore beaucoup de poissons; comme la veille, il les rejeta à l'eau en leur disant d'aller chez sa mère, la Manne, à Saint-Jacut.

En rentrant, il demanda à sa mère où étaient les poissons qu'il lui avait envoyés.

— *Queux païssons?* dit la bonne femme, *je n'en ai pas vu la quoue d'iun*⁹⁹.

— *Et ieux d'hier, tu l's as vus, pas vra*¹⁰⁰ ! dit le pêcheur.

— *Pas plus que les siens d'ané. J'avas acheté ieux d'hier, et ané, la pitié est dans l'Isle, personne n'a prins d' païssons*¹⁰¹.

— *Par ma fa, mon fû, s'écria le Jaguen, v' là cent francs que j'perds dans mes deux marées. Hier et ané, j'ai jeté mes païssons à l'iaue croyant qu'i' s'raint v'nus ici; mais, mon p'tit fû, i' n' me couyonneront p'us, jamais je ne les rejetterai à la mé*¹⁰².

Recueilli à Saint-Cast, par François Marquer

⁹⁸ Par ma foi, mon fils, j'ai eu une bonne idée de les avoir envoyés à ma mère; en venant, ils auront ramené de leurs camarades avec eux.

⁹⁹ Quels poissons ? Je n'en ai pas vu la queue d'un.

¹⁰⁰ Et ceux d'hier, tu les as vus, pas vrai ?

¹⁰¹ Pas plus que ceux d'aujourd'hui. J'avais acheté ceux d'hier et aujourd'hui le malheur est dans l'Isle, personne n'a pris de poisson.

¹⁰² Par ma foi, mon fils, voilà cent francs que je perds dans mes deux marées. Hier et aujourd'hui, j'ai jeté mes poissons à l'eau en croyant qu'ils seraient venus ici ; mais, mon petit gars, ils ne me couillonneront plus, jamais plus je ne les rejetterai à la mer.

LE PÈRE LA CHIQUE

Il y avait une fois un jeune garçon qui se nommait Jean le Matelot ; il entra au service dans la marine à l'âge de dix-huit ans. Comme il aimait beaucoup le tabac et qu'il avait toujours une grosse chique dans la bouche, on lui donna le surnom de père la Chique.

Un jour le maître canonnier du vaisseau lui dit :

— Père la Chique, tordez-moi ce faubert-là.

— Non, je ne suis pas ici pour tordre les fauberts¹⁰³.

— Tordez-le, je vous le commande.

— C'est toi que je vais tordre, répondit le père la Chique, si tu continues à m'embêter.

Et, ayant pris le maître canonnier par les jambes et par le cou, il le fit passer par dessus bord et le jeta à la mer.

Les autres matelots allèrent raconter au commandant ce que le père la Chique avait fait ; le commandant fit venir le père la Chique et lui dit :

— Je vais vous envoyer en prison puisque vous ne faites que de mauvais coups.

Père la Chique ôta sa chique de sa bouche et, la jetant sur la figure du commandant, il lui dit :

— Eh bien, cap'taine, avant de me faire mettre en prison, avalez ma chique.

Dès qu'on fut à terre, le commandant donna l'ordre à deux gendarmes de conduire le père la Chique en prison. Père la Chique se laissa faire mais, quand il fut *rendu* (arrivé), il donna au gardien un grand coup de pied dans le ventre, lui ôta ses clés et l'enferma lui et les deux gendarmes.

¹⁰³ Terme de marine : balais de vieux cordages avec lesquels on sèche les ponts des navires.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Il retourna à bord, et présentant les clés au commandant, il lui dit :

— Tenez, commandant, ramassez les clés de votre étable, les trois cochons sont dedans.

Le capitaine prit les clés, et il dit au père la Chique :

— Avant qu'on vous reconduise en prison, avez-vous quelque réclamation à faire ?

— Oui, répondit la Chique ; et, montrant tous les officiers, les lieutenants et les enseignes qui étaient là, il dit :

— Je veux qu'on apporte un seau d'eau et une botte de foin pour tous ces ânes-là qui m'entourent.

— Ah ! dit un officier ! il est fin, lui ; demandez-lui donc quel vent il vente.

Or il ne ventait pas du tout.

— Par ma foi, s'écria père la Chique, il ne vente pas plus que dans le trou de mon derrière.

— C'est bien, dit un amiral qui se trouvait là ; vous n'irez pas en prison, père la Chique, si vous voulez continuer le service jusqu'à cinquante ans.

Père la Chique accepta ; il continua le service, et devint commandant de vaisseau. Quand il eut sa retraite, il revint chez lui ; et s'il n'est pas mort, il y est encore.

Conté en 1881, par François Marquer, de Saint-Cast.

LE SEIGNEUR SANS-SOUCI

Il était une fois un seigneur qui était sans gêne et on lui avait donné le sobriquet de Sans-Souci. Mais lui, que rien autre ne contrariait, était très fâché d'avoir reçu cette «signorie».

Un jour un chasseur qui passait près du château, fut assez hardi pour écrire sur la porte en grosses lettres :

«Ici demeure Sans-Souci.»

Le seigneur se mit dans une grande colère, jura comme un charretier et envoya dire au chasseur que, s'il ne venait pas à son château, ni à pied, ni à cheval, ni vêtu, ni nu, pour répondre à trois questions, il le ferait pendre.

Un des fermiers du chasseur lui dit :

—Ne vous tracassez pas, et laissez-moi faire ; je me charge de tout.

Il monta sur un âne, se mit tout nu, en se couvrant d'un filet pour tout vêtement, et il arriva au château.

Le seigneur qui était à table à dîner avec ses amis, lui dit :

—C'est bien, tu n'es ni à pied ni à cheval, puisque tu es sur un âne, ni vêtu ni nu, puisque tu es couvert d'un filet. Maintenant réponds à mes questions : où est la moitié du *monde* ?

Le fermier entra dans la salle du festin, compta la moitié de ceux qui y étaient, puis il dit :

—Voilà la moitié du *monde*¹⁰⁴.

—C'est bien ; combien y a-t-il de mètres dans toute la terre ?

—Dix, monseigneur.

—Il y en a plus que cela.

—Si vous voulez le savoir au juste, il vous faut la mesurer.

¹⁰⁴ En gallo, *le monde* veut dire : les gens. *Le monde sont si diots* : les gens sont si bêtes.

CONTES DES MOUSSAILLONS

— En quelle année Jésus-Christ est-il né ?

— En 1806, et si vous ne voulez pas me croire, allez le demandez à sa mère ou bien à lui.

Conté en 1881, par François Marquer.

LA FEMME OBSTINÉE

Il était une fois une femme qui, lorsqu'elle était fâchée contre son mari, l'appelait *pouilloux* (pouilleux). Ceci déplaisait beaucoup à l'homme, et un jour qu'elle l'avait traité de pouilloux devant tout le monde, il lui dit pour l'effrayer :

— Je ne veux plus que tu m'appelles pouilloux ; fais bien attention, si tu recommences, je te tuerai.

— Pauvre pouilloux ! s'écria la femme ; tu ferais mieux de *taire ta goule*¹⁰⁵.

Son mari prit alors sa bêche et alla creuser une fosse dans son jardin, puis il y coucha sa femme et commença à abattre la terre sur elle.

— M'appelleras-tu encore pouilloux ? lui disait-il.

— Oui, pouilloux ! pouilloux !

Il abattit encore un peu de terre, et elle disait sans cesse :

— Pouilloux ! pouilloux !

Quand la terre lui tomba sur la bouche et qu'elle ne pouvait plus dire le mot tout entier, elle disait :

— Pou ! pou ! pou !

Alors l'homme, voyant qu'il n'y avait pas moyen d'empêcher sa femme de le traiter de pouilloux, la retira de la fosse, puis il s'en alla loin d'elle, et depuis on ne l'a plus revu.

Conté en 1882, par François Marquer, de Saint-Cast.

¹⁰⁵ On entend plus couramment dire : *ferme ta goule* (ta bouche) NDE.

L'ÂNE QUI DANSE

Il y avait une fois à Saint-Malo des charpentiers qui travaillaient à un navire. Ils virent passer une bonne femme qui conduisait un âne chargé de pots de lait qu'elle allait vendre au marché.

Un des ouvriers s'approcha d'elle et lui dit :

— Y a-t-il moyen, la mère, de dire deux mots à l'oreille de votre âne ?

— Oui, répondit-elle ; vous pouvez même en dire dix si vous voulez.

Le charpentier fit mine de parler à l'âne et lui laissa tomber du vif-argent dans l'oreille. L'âne se mit à danser et à se rouler, pour gagner, comme on dit, l'avoine, et tous les pots de lait furent renversés.

La bonne femme fit assigner l'ouvrier devant le juge de paix.

— Pourquoi, avez-vous dit deux mots à l'oreille de cet âne ?

— Parce que, monsieur le juge de paix, j'en avais la permission.

— Que lui avez-vous dit ?

— Je lui ai dit que tous ses parents étaient morts et qu'il était leur seul héritier. C'est pour cela qu'il s'est mis à danser de joie.

Tous ceux qui étaient là se mirent à rire, et même la bonne femme, qui demanda au charpentier :

— Est-ce bien vrai que mon âne héritera de ses parents ?

— Oui, c'est bien vrai.

— Sont-ils riches ?

— Oui ; ils ont laissé, outre leurs pâtures, cent mille francs en or.

La bonne femme, qui crut que cela était vrai, s'en retourna bien contente, sans demander le prix de son lait.

Conté en 1882,
par François Marquer, de Saint-Cast.

LE BERGER QUI DEVINT ROI

Il était une fois un roi qui n'avait pas d'enfant. Il promit de donner son royaume à celui qui pourrait lui faire dire : « Ce n'est pas vrai. »

Il fit publier partout cet avis, et, pendant trois ans, il vint au palais des milliers de gens ; mais aucun ne put réussir à faire dire au roi : « Ce n'est pas vrai ».

Il y avait quelque temps qu'on n'avait vu personne quand un jeune berger se présenta au palais et lorsqu'il fut en présence du roi, il lui dit :

— Bonjour, sire, je viens pour causer avec vous.

— Volontiers, dit le roi en prenant une grosse chique ; tu peux commencer.

— Vous ne prenez que cela de tabac à la fois ? dans mon pays, la moindre chique que puisse prendre un homme est grosse au moins comme un fût de cinq barriques.

— Cela se peut bien ; je suis allé une fois dans une forêt de ton pays, qui était plantée en pieds de tabac, et chaque feuille était large comme trois *jours* de terre¹⁰⁶.

— Vous voyez bien, sire, que les hommes sont forts dans mon pays. Il y a dix ans, le seigneur de chez nous, qui était de Venise, voulait y retourner et emporter son château. Des hommes le déplacèrent avec des leviers, et dix le chargèrent sur un chariot qui arriva à Venise.

— Je crois bien cela, dit le roi ; un jour que j'étais dans une forêt de chez toi, il y avait des charrons occupés après un chariot et ils ne s'entendaient pas d'un bout à l'autre, tant il était long.

— Ce château n'alla pas toujours sur un chariot ; car il y avait la mer à traverser. On le mit sur un navire : dans les hunes il y avait des

¹⁰⁶ La journée ou *journeau* était une mesure des surfaces ; trois journaux équivalent à 134 ares.

CONTES DES MOUSSAILLONS

villes et les trains de chemin de fer allaient de l'une à l'autre par-dessus les cordages.

— Cela se peut bien : j'ai vu chez toi un cordier qui faisait des cordes grosses comme mon palais.

— A quoi pouvaient-elles servir ?

— Je pense que c'était pour faire passer les trains de chemin de fer sur les cordages.

— C'est bien vrai, sire. Je me rappelle que ce château avait été apporté d'Italie par un homme de mon pays qui l'avait volé à Rome et que, pour que personne n'en ait connaissance, il l'avait apporté dans une de ses bottes.

— Diable de menteur, s'écria le roi ; il y a cent ans que cela s'est passé, et tu dis t'en rappeler, toi qui n'as que treize ans !

— Vous êtes pris, sire, dit le berger en riant.

Le roi se mit à rire aussi, et il fit du berger son héritier.

Conté en 1882, par François Marquer, de Saint-Cast.

L'HOMME QUI FAIT CHANGER LE VENT

Il y avait une fois un vieux pêcheur Jaguen qui, tous les jours, allait à la pêche dans un petit bateau. Souvent, pendant la marée, le vent changeait et il avait vent debout pour s'en revenir. Cela le contrariait beaucoup, car il était seul dans son bateau, et il était obligé, pour regagner le havre, de ramer ou d'attendre que le vent fût calmé.

Un jour qu'il avait vent debout pour se rendre sur les bancs poissonneux, il se mit à maugréer, puis il se rappela les conseils de sa bonne femme et dit :

— *Par ma fa, mon fû la veille m'a dit qu'i' fallait prier l' bon Dieu pour que l' vent changerait, j'm'en vas l' prier d' sieute, pour vâ*¹⁰⁷.

Il s'agenouilla dans son bateau, et pria le bon Dieu de faire changer le vent ; il changea en effet, et le Jaguen tout joyeux se mit à dire :

— *Par ma fa, mon fû, i' n'était pas trop tôt, mon bon Dieu, d'avaï fait changer l' vent d' bout là ; v'êtes un bon vieux zigue. Quand j' vous trou 'rai, si j' vous reconnais, j' vous paierai eune moque de citre cœuru*¹⁰⁸.

Il arriva bientôt sur le lieu de pêche, jeta son tangon à la mer et tendit ses lignes ; aussitôt il vint du poisson mordre à son *affaire* (appât), et il en prit tant qu'il voulut.

Mais quand il hissa sa voile pour s'en aller, il avait encore vent debout. Il se mit alors à songer :

« *Si l'bon Dieu n'avait pas fait changer l'vent, j'aras vent derrière asteure ; 'est ma bonne femme qu'en est la cause, mon p'tit fû ; car si a ne m'avait pas dit de prier l' bon Dieu de faire changer l' vent, i' s'rait cor au Nordée et j'aras bon temps*

¹⁰⁷ Par ma foi, mon fils, la vieille m'a dit qu'il fallait prier le bon Dieu pour que le vent change, je m'en vais le prier tout de suite pour voir.

¹⁰⁸ Par ma foi, mon fils, il n'était pas trop tôt, mon bon Dieu, d'avoir fait changer le vent de bout ; vous êtes un bon vieux zigue. Quand je vous rencontrerais, si je vous reconnais, je vous paierai une bollée de cidre généreux.

CONTES DES MOUSSAILLONS

pour m'en r'tourner dans le havre; à présent qu'il a viré au Surouâs, jamais je n'sé capable de r'bouquer¹⁰⁹. »

Tout en pensant à cela, le vieux pêcheur louvoyait toujours, et à force de courir des bordées, il finit par arriver dans le port.

En rentrant chez lui, il dit à sa bonne femme :

— *Par ma fa, mon fû, j'ai z eu ben du ma' à m'en v'ni' d'la pêche ané; 'est quasiment de ta faute; car j'avais vent debout pour aller; j'ai périé l'bon Dieu de l'faire virer, comme tu me l'avas dit, et il a viré tout d'siente. Mais j'étais tout cont' les Bourdiniaux, et j' n'en ai profité ni pour aller ni pour rev'ni'. J'avais pourtant promis d'li payer une moque de citre, i' m'a trompé; asteure je n' li donn'ras pas tant sieurement un verre d'iau¹¹⁰.*

— *Qué qu' tu veux, mon pauv' bonhomme, dépée qu'il est mort, 'est son gars qui commande, et i' n'sait pas si ben c' qu'est bon à faire comme son pauv' bonhomme de père; 'était pour druger qu'i' t'a fait tant d'ma'. Si c'était cor not' pauv' bonhomme bon Dieu qui command'rait, n'est pas li qui s'amuserait à faire des tours ès païchoux¹¹¹.*

— *Qué qu' tu dis, veille diote, répartit le vieux pêcheur; 'est tout l'contraire; car, par ma fa, mon p'tit fû, 'est l'gars qu'est mort; par malheur! car s'i' vivait cor, i' s'rait mèsè p'us expérimenté que son vieux diot d'père; car tu sais ben*

¹⁰⁹ Si le bon Dieu n'avait pas fait changer le vent, j'aurais vent arrière maintenant; c'est de la faute de ma bonne femme, mon petit fils, car si elle ne m'avait pas dit de prier le bon Dieu pour faire changer le vent, il serait encore au Nord-Est et j'aurais un meilleur temps pour rentrer plus vite au port; à présent qu'il a viré au Sud-Ouest, jamais je ne serais capable de rentrer. (*Embouquer, rembouquer* sont des termes de marine: prendre une passe, entrer dans un goulet.)

¹¹⁰ Par ma foi, mon fils, j'ai eu bien du mal à m'en revenir de la pêche aujourd'hui; c'est de ta faute, car j'avais vent de bout pour aller; j'ai prié le bon Dieu de le faire tourner, comme tu me l'avais dit, et il a tourné tout de suite. Mais j'étais près des Bourdineaux (Hauts fonds près la pointe de Saint-Cast) et je n'en n'ai profité ni pour aller ni pour revenir. J'avais pourtant promis de lui payer une bollée de cidre, il m'a trompé et maintenant je ne lui paierai sûrement pas un verre d'eau.

¹¹¹ Que veux-tu, mon pauvre homme, depuis qu'il est mort, c'est son gars qui commande et il ne sait pas aussi bien faire que son brave bonhomme de père; c'était pour s'amuser qu'il ta fait du mal. Si c'était encore notre pauvre bonhomme de bon Dieu qui commandait, ça n'est sûrement pas lui qui s'amuserait à faire des farces aux pêcheurs.

CONTES DES MOUSSAILLONS

*qu'il est en éfense de c' qu'il est vieux, et quand il est dans son diot, i' n' sait p'us c' qui' fait*¹¹².

— *T'as raison, dit la bonne femme; 'est l' vieux qui t'a fait du ma'; invoque eune aut'e fois l'grand Saint Clément, mon p'tit fû; 'est l'grand saint-là qui gouverne la mé et l'vent, et i' vaudra vantiez mieux pour ta que not' bon Dieu*¹¹³.

— *Par ma fa, mon fû, je craïs, la vieille, que tu hausses de tête; tu as toujours ben d'la fiance dans les saints-là? Par ma fa d'conscience, j'croirais p'utôt dans n'eune bonne moque de citre; a m' ferait p'us d' bien que tout l'monde-là que je n'kneus pas. Donne-ma un sou, et j'm'en vas en baire eune*¹¹⁴.

C'est depuis ce temps-là qu'on dit en proverbe :

«C'est comme les vieux Jaguens

«Qui n'croient pas p'us dans l' bon Dieu qu'dans les saints.»

Conté en 1882, par François Marquer

¹¹² Que dis-tu, vieille demeurée? c'est tout le contraire; car, par ma foi, mon petit fils, c'est le gars qui est mort, par malheur! car s'il vivait encore, il serait déjà plus expérimenté que son vieil imbécile de père; car tu sais bien qu'il est retombé en enfance à force de vieillesse et quand il est dans ses lubies, il ne sait plus ce qu'il fait.

¹¹³ Tu as raison, c'est le vieux qui t'as fait du mal. Une autre fois, invoque le grand saint Clément, mon petit gars; c'est ce grand saint-là qui gouverne la mer et le vent et il vaudra peut-être mieux pour toi que notre bon Dieu.

¹¹⁴ Par ma foi, mon fils, je crois bien, la vieille que tu deviens folle. Tu as toujours bien de la confiance dans ces saints-là? Par ma foi de conscience, je croirais plus volontiers dans une bonne bollée de cidre; elle me ferait sûrement plus de bien que tous ces gens-là que je ne connais point. Donne-moi un sou et je vais aller m'en boire une.

LA VISITE DE GARGANTUA À SAINT-JACUT

Il y avait une fois un homme qui était grand, grand, si grand qu'il dépassait tous les arbres de son pays, et il était gros comme un fût de vingt-cinq barriques pour le moins.

Il demeurait à Plévenon, près du cap Fréhel et les Jaguens, qui ne l'avaient jamais vu, souhaitaient vivement connaître ce géant qu'on appelait Gargantua.

Lorsqu'il eut appris le désir des Jaguens, comme il était bonhomme et complaisant, il arriva à Saint-Jacut pour se faire voir à eux. Mais ils furent effrayés à sa vue, et ils s'écrièrent :

— *Par ma fa, mon fû, sauvons-nous, v'là l'diable*¹¹⁵ !

Gargantua, qui croyait que les Jaguens se moquaient de lui, leva sa canne qui pesait trois mille livres, et en écrasa sept.

Les gendarmes vinrent pour prendre Gargantua, mais les Jaguens s'enfuyaient en criant :

— *Dieu me danse, mon fû, les chiens enraïgés sont dans l'Isle*¹¹⁶ !

Car, à Saint-Jacut, on n'aime guère les gendarmes et, quand on en voit un de loin, tout le monde crie que les chiens enragés sont dans l'île.

Gargantua écrasa les gendarmes comme des pommes cuites, puis il partit pour s'en retourner à Plévenon.

Conté en 1882, par François Marquer.

¹¹⁵ Par ma foi, mon fils, sauvons-nous, voilà le diable !

¹¹⁶ Dieu me damne, mon fils, les chiens enragés sont dans l'Isle !

L'OMBRE

Il y avait une fois à Saint-Cast un homme, qui était plus connu sous le nom de Polon, sa signorie¹¹⁷, que par son nom de famille.

Polon, qui n'était pas le plus fin du pays, allait à ses journées, et mangeait beaucoup quand il revenait le soir : ses sœurs l'appelaient gourmand, et souvent elles le battaient. Polon, qui aimait la tranquillité, les laissait le frapper et l'insulter, et ne répondait mot.

Un soir qu'il faisait un beau clair de lune, Polon sortit de chez lui pour aller faire la cour aux filles ; en passant près du pignon d'une maison, il vit son ombre sur le mur ; il crut que c'était un homme vivant qui suivait la même route que lui, et il lui dit en bégayant :

— Al', allez-vous du cô, côté du, du bourg de, de Saint, Saint-Cast, l'homme ?

Ne recevant aucune réponse, Polon se mit à courir sur la route, mais l'ombre courait aussi fort que lui.

— Pour l'amour de Dieu, dit Polon qui commençait à avoir peur, parlez-moi !

Et Polon s'arrêta ; l'ombre s'arrêta aussi, et Polon effrayé se hâta de rentrer chez lui.

Le lendemain, il raconta à tous ses voisins ce qu'il avait vu, et il leur disait :

— Je crois bien que c'était le diable qui venait pour me chercher, car j'avais beaucoup juré après lui. Mais ce qui me faisait le plus de peur, c'est que quand je marchais, il marchait, quand je m'arrêtais, il s'arrêtait ; quand je lui parlais, il ne me répondait point ; je crois vraiment que c'était le diable.

Les voisins se moquaient de lui, mais ils lui faisaient peur de l'homme qu'il avait vu, si bien que Polon n'osait plus sortir le soir, pas même dans sa cour, et il n'allait plus voir les filles.

¹¹⁷ Sobriquet.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Il en était très contrarié, et il se dit : « Il faut que j'aille à Matignon acheter de la poudre et un revolver à six coups ; si le soir, je vois encore ce maudit homme, je le tuerai. »

Un soir, quelque temps après avoir acheté son revolver, il se décida à retourner voir les filles. Il mit des cartouches dans son revolver, et sortit. Pendant qu'il était en route, la lune sortit des nuages, et aussitôt il vit l'ombre qui marchait à côté de lui.

— Ah ! s'écria Polon ; ce soir je ne veux point de votre compagnie ; quittez-moi de suite, ou je vous tue.

Mais l'ombre continua sa route avec Polon. Tout à coup, il rencontra sa sœur qui revenait de coudre, et quand il la croisa, l'ombre passa sur elle.

— Coquin, dit Polon, tu sautes sur ma sœur ! C'est fait de toi.

Il tira un coup de revolver, mais ce fut sa sœur qu'il atteignit, et elle tomba raide morte,

Il s'en alla bien content, car la lune étant cachée sous les nuages, il ne voyait plus l'ombre, et il croyait avoir tué l'homme qui le poursuivait. En entrant il dit à ses sœurs :

— Ce soir, j'ai encore rencontré l'homme que j'avais vu l'autre jour, mais je l'ai tué, et il est tombé sur la route auprès de Virginie.

Les sœurs allèrent à l'endroit qu'il leur indiquait, et au lieu d'un homme, elle virent leur sœur, étendue morte. Quelques jours après, les gendarmes menèrent Polon en prison, et s'il n'est pas mort, il y est encore.

Conté en 1882, par François Marquer, de Saint-Cast.

LES QUATRE SOUHAITS

Il était une fois un bonhomme et une bonne femme qui n'avaient qu'un petit garçon ; mais rien ne leur réussissait et ils avaient bien du mal à manger du pain.

Un jour qu'ils étaient assis sur le talus au bord de la route, le bon Dieu passa par là et ils lui souhaitèrent le bonjour. Le bon Dieu leur répondit bien poliment, et leur dit :

— Vous voilà à vous reposer, bonnes gens ?

— Oui, Monsieur, répondirent-ils tous les deux à la fois ; nous avons travaillé de notre mieux et nous sommes bien fatigués.

— Seriez-vous contents d'être plus à votre aise, et d'avoir du pain pour vous et votre petit garçon ?

— Oui, répondirent les bonnes gens ; si nous avions de quoi vivre sans avoir trop de mal, nous serions bien heureux. Mais comment cela pourrait-il arriver ? jusqu'à présent nous n'avons guère eu de chance.

— Eh bien ! leur dit le bon Dieu, voici un bœuf que je vous donne, vous lui couperez les quatre jambes, et tout ce que vous demanderez par la vertu de ces jambes vous sera accordé. Mais ayez soin de bien choisir, car vous n'avez que quatre souhaits à faire.

Quand le bon Dieu fut parti, les bonnes gens retournèrent chez eux bien contents et ils emmenèrent le bœuf. Ils lui coupèrent les quatre jambes et aussitôt la femme dit :

— Par la vertu de la première jambe, que mon petit gars soit barbu comme son père.

Aussitôt la jambe coupée retourna se placer sous le bœuf, et elle semblait n'avoir jamais été coupée, tant elle était bien ressoudée. En même temps la figure du petit garçon se couvrit de barbe et il en avait autant que son père, mais il était si vilain qu'il ressemblait au diable. La bonne femme s'écria :

CONTES DES MOUSSAILLONS

— Oh ! mon petit gars est trop vilain comme cela ; s'il reste ainsi barbu, tout le monde se moquera de lui, il ne pourra plus sortir. Par la vertu de la seconde jambe, que la barbe lui tombe, et qu'il redevienne comme auparavant.

Aussitôt la barbe du petit garçon disparut, et la seconde jambe alla se placer sous le bœuf, et elle était si bien soudée qu'elle paraissait n'avoir jamais été coupée.

Mais le bonhomme était bien en colère, et il tempêtait après sa bonne femme.

— La vieille sotte, disait-il, qui, au lieu de demander quelque chose de solide, s'amuse à faire pousser de la barbe à un enfant de huit ans, puis à la lui ôter ! Par la vertu de la troisième jambe, je souhaite qu'elle ait une jambe de bœuf collée au derrière.

Aussitôt une jambe de bœuf sauta se coller au derrière de la bonne femme, et la troisième jambe retourna sous le bœuf, et elle était si bien soudée, qu'elle paraissait n'avoir jamais été coupée.

Le bonhomme se repentit aussitôt de son souhait et il dit à sa femme :

— Nous n'avons plus qu'un souhait à faire ; si tu veux, comme c'est à mon tour de demander, je vais souhaiter beaucoup d'or et d'argent et je te cacherai ton pied de bœuf dans un étui d'or.

— Non, répondit la bonne femme, ni pour or ni pour argent je ne voudrais garder cette vilaine jambe qui est toujours derrière moi. Je voudrais, par la vertu de la quatrième jambe, que le pied de bœuf que j'ai au derrière disparaisse.

Aussitôt il tomba et la quatrième jambe retourna sous le bœuf, qui se retrouva tout entier, et ses jambes étaient si bien ressoudées qu'elles paraissaient n'avoir jamais été coupées.

Et les bonnes gens, avec les quatre souhaits du bon Dieu, ne furent pas plus riches qu'auparavant.

«N, i, ni

«*Mon p'tit conte est fini.*»

Conté en 1883, par François Marquer,
de Saint-Cast, mousse, âgé de seize ans.

L'ÂNE DU JAGUEN

Il y avait une fois, à Saint-Jacut-de-la-Mer, un vieux Jaguen qui avait récolté beaucoup de *peaumelle*¹¹⁸ et comme il en avait plus que sa provision, il dit à son fils :

— *Par ma fa mon fû, André, comme j'avons p'us de peaumelle qu'i' n'ou' en faut, i' faudra aller venderdi en venre à Saint-Malo. Tu prendras l'âne de bon matin, mon p'tit fû, pour tâcher d'être rendu le premier, et tout l'argent sera pour ta*¹¹⁹.

Le gars, en entendant cela, fut bien content et, de peur de n'être pas rendu assez matin, il brida son âne le jeudi soir, puis lui mit la *sachée de peaumelle*¹²⁰ sur le dos et l'attacha à la porte ; quand il se réveilla le matin, il détacha son âne et partit. Mais, comme le baudet avait été toute la nuit sous la charge, il n'avait plus grand'force, car il était déjà fatigué et il n'était pas à mi-route qu'il n'en pouvait plus.

Alors le Jaguen, voulant délasser son baudet, prit la sachée de peaumelle sur son dos et dit à son âne :

— *Par ma fa, mon p'tit fû, asteure que tu n'as p'us ren à porter, tu m'porteras toujours ben*¹²¹.

Et il monta sur son dos. Mais le pauvre baudet, épuisé, tomba par terre et il ne pouvait plus se relever. Alors, le Jaguen se dit : « *Par ma fa, mon fû, je vas êt'e obligé de descenre*¹²². »

Et il descendit, puis il conduisit devant lui son âne qui n'avait plus que la force de se porter. Il finit pourtant par arriver à Dinan, car il

¹¹⁸ Orge.

¹¹⁹ Par ma foi, mon fils, André, comme j'ai plus d'orge qu'il ne nous en faut, il faudra vendredi aller en vendre à Saint-Malo. Tu prendras l'âne de bon matin, mon petit fils, pour arriver le premier et tout l'argent sera pour toi.

¹²⁰ Sac d'orge.

¹²¹ Par ma foi, mon petit fils, maintenant que tu ne portes plus rien tu me porteras bien.

¹²² Par ma foi, mon fils, je vais être obligé de descendre.

s'était trompé de route et au lieu d'avoir pris la route de Saint-Malo, il avait pris celle de Dinan. Il passa sur le port où il y avait des charpentiers qui travaillaient à construire un bateau, et des calfats qui faisaient fondre leur goudron ; il s'arrêta et leur dit :

— *Par ma fa, mon p'tit fû, je n'sais pas ce qu'a mon âne, je n'saras le faire aller, et i' n'a pourtant ren à porter, car, par ma fa, mon petit fû, j'ai été obligé de porter ma peaumelle, i' n'en pou'ait p'us*¹²³.

Comme il finissait de parler, un des calfats voyant qu'il n'avait pas l'air trop malin, lui dit :

— Puisque vous ne pouvez faire marcher votre âne, si vous voulez me donner cinq francs, je vais vous le faire aller mieux qu'il n'a jamais été.

— *Par ma fa, mon p'tit fû, j' veux ben ; tenez, les v'là*¹²⁴.

Alors, le calfat, prenant du goudron bouillant avec une poche le lança au derrière du baudet, qui se mit à courir comme le vent, et le Jaguen, ne pouvant le suivre, revint auprès du calfat et lui dit :

— *Par ma fa, mon p'tit fû, mon âne court trop vite, je n' peux p'us le rattraper ; par ma fa, mon p'tit fû, i' court mieux qu'ma et si vous vouliez m'faire courre mieux qu'li, je vous donneras eune autre pièce de cent sous*¹²⁵.

— Volontiers, dit le calfat en riant, tourne ton derrière.

Et il lui lança une *pochérée*¹²⁶ de goudron bouillant, comme il avait fait à l'âne. Aussitôt le pauvre Jaguen se mit à jeter des cris et à courir après son âne, qui avait déjà écrasé trois enfants et quand on sut que le baudet lui appartenait, on le prit et on le mit en prison, et s'il n'est pas mort, il y est encore.

Conté en 1883, par François Marquer,
de Saint-Cast, âgé de seize ans.

¹²³ Par ma foi, mon petit fils, je ne sais pas ce qu'a mon âne, je n'arrive pas à le faire avancer, et pourtant il n'a rien à porter, car, par ma foi, mon petit fils, c'est moi qui porte l'orge ; il n'en pouvait plus.

¹²⁴ Par ma foi, mon petit fils, je veux bien ; tenez, les voilà.

¹²⁵ Par ma foi, mon petit fils, mon âne court trop vite, je ne peux plus le rattraper ; par ma foi, mon petit fils, il court mieux que moi et si vous vouliez bien me faire courir mieux que lui, je vous donnerais une autre pièce de cent sous (cinq francs).

¹²⁶ Un plein sac, une pleine *pouche*.

LE SOLDAT DE PARIS

Il était une fois un soldat qui revenait de l'armée ; il alla prier une bonne femme de le loger pour la nuit. Le lendemain, elle lui demanda d'où il venait.

— De Paris, répondit-il.

La bonne femme crut qu'il disait : de Paradis.

— Vous venez de Paradis, dit-elle ? avez-vous vu mon bonhomme par là ?

— Comment s'appelle-t-il ?

— Jean, comme vous.

— Oui, bonne femme, il est dans le Paradis, et il y tient auberge.

— Est-il riche ?

— Pas beaucoup ; il est obligé de vendre une tonne de cidre pour en acheter une autre, et il n'a pas de chemise. Quand un train de chemin de fer arrive, il fait le métier de portefaix et va chercher les bagages sur son dos.

— Des chemins de fer ! dit la bonne femme étonnée ; est-ce qu'il y en a dans le Paradis ?

— Oui, bonne femme, et des voitures aussi, et dès demain matin, j'y serai rendu.

— Puisque vous allez en Paradis, voulez-vous porter des chemises et de l'argent à mon bonhomme ?

— Je veux bien, dit le soldat.

Elle lui donna une douzaine de chemises et quinze cents francs d'argent, plus quinze francs pour sa peine de faire la commission.

Aussitôt qu'il fut parti, le fils de la bonne femme, qui était prêtre, arriva à cheval ; sa mère lui dit :

— Mon pauvre gars, si tu étais venu un peu plus tôt, tu aurais vu un homme qui vient du Paradis ; il y a rencontré ton père qui n'est guère riche ; il y tient auberge et n'a plus de chemises. J'ai donné des chemises et de l'argent pour lui remettre.

CONTES DES MOUSSAILLONS

— Comment l'homme est-il habillé ? demanda le prêtre.

— En soldat.

Aussitôt le prêtre remonta à cheval pour reprendre l'argent et les chemises. Il arriva à la lisière d'un bois, où il vit un homme qui semblait occupé à ramasser des branches mortes : c'était le soldat ; mais, comme il avait retourné son habit et s'était mis un mouchoir sur la tête, il ne pensa pas que c'était le voleur.

— Vous n'avez pas vu un soldat par ici ? demanda-t-il.

— Si, répondit l'homme, il en est passé un tout à l'heure et il courait bien ; il doit être au milieu du bois, par là.

Le prêtre, qui ne pouvait aller à cheval à travers les arbres, dit à l'homme :

— Gardez mon cheval ; je vous donnerai la pièce quand je reviendrai.

Le prêtre se mit à courir dans le bois ; quand il fut un peu éloigné, le soldat retourna son habit, monta à cheval et s'enfuit au grand galop. Un peu plus loin, le prêtre le vit passer et, reconnaissant son cheval, il lui cria d'arrêter ; mais le soldat ne l'écouta pas et frappa sur le cheval qui marcha encore plus vite.

Le prêtre revint à la maison, à pied, et sa mère lui dit :

— Qu'as-tu fait de ton cheval ?

— Ah ! répondit-il, je l'ai donné au soldat, pour qu'il arrive plus vite au Paradis.

Conté en 1885, par François Marquer, de Saint-Cast.

CONTES DES MOUSSAILLONS

Table des matières

I — LES FÉES DE L'ABONDANCE

Le petit mouton Martinet	4
La souris grise	9
La Houle de Chêlin	12
La belle-mère	15
Le pain des fées et l'œil de cristal	18
L'instruction et le jugement	20
Le pêcheur de lançons	23
La Houle du Vâlé	26
Les fées de la mer et les marins	29
Les poissons et le pêcheur	31

II — LES MOUSSAILLONS ÉPOUSENT DES PRINCESSES

Jean de Calais	34
Le bateau qui va sur terre, comme sur mer	40
La belle aux clés d'or	47
Jean des Merveilles	57
Le vaisseau merveilleux	61

III — LE DIABLE, LES OGRES ET LES GÉANTS

Le Saint-Marcand	69
Le navire du diable	72
L'enfant qui va chercher des remèdes	75
Le grand géant Grand-Sourcil	81
Le pilote de mer	87
Le vaisseau noir	93

IV — CONTES COSMOGONIQUES : MÉTÉORES ET ANIMAUX

L'origine des vents	99
---------------------------	----

CONTES DES MOUSSAILLONS

L'homme dans la lune	101
Surouâs	102
Suète	107
Nordée	110
Norouâs	112
Les trois petites poules	118
Compère le coulieu et compère le renard	123
Le Roi des maquereaux et le roi des brèmes	125
Le Roué de mer et le homard	126
Le roué de mer et la fée	127
Le brigot et les grapillons	128

V — CONTES SATIRIQUES & FACÉTIEUX

Le sot seigneur et ses fils sots	131
Galette de Biscuit et Quart de Vin	134
Le père Décampe	137
L'enfant qui entend le langage des bêtes	148
Misère	152
Point-du-Jour	156
Janvier et Février	162
Les deux Diots	165
Celui qui mourut au troisième pet de son âne	168
Jean et Jeanne	170
Jeanne la Diote	172
La vieille qui veut rajeunir	177
La chèvre et les Jaguens	179
Les Jaguens au bain	181
Le pêcheur qui envoie des poissons à sa mère	183
Le père La Chique	185
Le seigneur Sans-Souci	187
La femme obstinée	189
L'âne qui danse	190
Le berger qui devint roi	191
L'homme qui fait changer le vent	193
La visite de Gargantua à Saint-Jacut	196

CONTES DES MOUSSAILLONS

L'ombre	197
Les quatre souhaits	199
L'âne du Jaguen	201
Le soldat de Paris	203



© Arbre d'Or, Genève, juillet 2004

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Détail d'une huile de Louis Garin.

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS / PhC

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA) et sa diffusion est interdite.